

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

ROSA

PAR

MADAME E. DE PRESSENSE

Aimer, aimer, voilà vivre.
(VINET.)



PARIS

A LA LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE

174, RUE DE RIVOLI

1858

ROSA

PARIS. – – TYPOGRAPHIE CH. MEYSRUEIS ET COMPAGNIE
rue des Grès, 11

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

ROSA

PAR

MADAME E. DE PRESSENSÉ

Aimer, aimer, voilà vivre.
(VINET.)



PARIS

A LA LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE

174, RUE DE RIVOLI

1858

ROSA

I

– Ce n'est pas vrai ! je dis, moi, que ce n'est pas vrai ! criait d'une voix impérieuse et en frappant du pied, une petite fille rouge de colère, que sa bonne s'efforçait en vain de faire tenir tranquille, tandis qu'elle lui essayait une robe de mérinos bleu foncé dont elle venait d'achever le corsage.

– Je le voudrais, ma pauvre chérie, dit la bonne dont les yeux étaient obscurcis de quelques larmes et qu'un léger tremblement empêchait d'attacher une épingle ; il y a plusieurs jours que votre papa me l'a dit, mais il m'avait défendu de vous en parler. Pauvre ange, ce n'est que trop vrai. J'ai eu assez de peine à ravalier mes larmes pendant tout ce temps ; ça me fendait le cœur de vous voir jouer et rire comme de coutume. A présent, il n'y a plus moyen de vous le cacher, puisque c'est demain que nous partons.

– Demain !... Oh ! non, je ne partirai pas. On ne me forcera pas à partir ! Pourquoi est-ce que papa veut me renvoyer ? Je ne lui ai point fait de chagrin, il ne m'a jamais grondée. Je vais aller vers lui, et je lui dirai que je.

– Ecoutez, Mademoiselle Rosa, il faut tout vous dire. Votre papa voudrait bien ne pas se séparer de vous, car il vous aime plus que quoi que ce soit au monde ; mais il ne peut faire autrement. Il était riche, il y a quelques jours,

il pouvait vous accorder toutes vos fantaisies ; mais il a perdu toute sa fortune, et il va la refaire dans un pays étranger où l'on ramasse l'or par poignées. Il reviendra, et vous serez encore riche et heureuse. Vous aurez des robes plus belles que celles de toutes vos amies.

– Qu'est-ce que cela me fait, s'il me faut quitter papa maintenant ! s'écria Rosa qui avait écouté ce discours avec un mélange d'impatience et d'étonnement. Est-ce qu'il ne devrait pas savoir que j'aime mieux n'avoir qu'une robe de cotonnade et être avec lui ? Vite, vite, ma bonne, ôte-moi ce corsage et laisse-moi aller !

Avant que sa jolie robe de cachemire d'Ecosse rose eût été agrafée du haut en bas Rosa avait glissé entre les mains de sa bonne et s'était élancée hors de la chambre.

Dans une autre pièce du même appartement, un homme encore jeune était assis d'un air soucieux devant un lourd bureau aux innombrables tiroirs. Pour la centième fois depuis quelques jours il venait de refaire un calcul qui, pour la centième fois, avait abouti à cette conclusion : Je n'ai plus rien, il ne me reste qu'à partir. – Il jeta un regard attristé tout autour de cet appartement qu'il occupait depuis bien des années et où il avait connu de grandes joies et une bien grande douleur, car c'était là qu'était morte la mère de Rosa, peu de temps après la naissance de cette unique enfant. Il tint un moment les yeux fixés sur son portrait suspendu au-dessus du fauteuil qu'autrefois elle venait souvent occuper près de lui pendant ses heures de travail ; puis il les détourna avec amertume en pensant que, s'il pouvait emporter cette image sans vie de celle qu'il avait tant aimée, son image vivante, son enfant, devait rester en arrière. Son cœur se serra si péniblement qu'il eût donné beaucoup pour pouvoir verser quelques larmes ; mais ce soulagement ne lui fut pas accordé, et cachant sa figure dans ses mains, il resta longtemps absorbé dans une lutte douloureuse.

La porte s'ouvrit brusquement, et Rosa s'arrêta sur le seuil, retenue dans son élan impétueux par l'expression de son père.

– Que veux-tu, mon enfant ? demanda celui-ci en relevant la tête, ce n'est pas le moment de me déranger.

Sans se laisser intimider par un accueil sévère auquel elle n'était point habituée, Rosa courut à son père, passa ses deux bras autour de son cou, et

attirant sa tête à son niveau pour mieux plonger dans les siens ses deux grands yeux encore humides de larmes, elle s'écria :

– Papa, dites que ce n'est pas vrai ! dites que vous ne voulez pas m'envoyer loin de vous ! Je ne veux pas vous quitter, moi ! Non, je ne vous quitterai pas quand vous êtes triste et malade.... Oui, malade, j'en suis sûre, car je ne vous ai jamais vu si pâle, et vos mains brûlent, papa. Ne suis-je plus votre petite fille que vous aimez ? Comment pourriez-vous avoir le courage de me renvoyer ? Oh ! papa, dites vite que tout cela n'est qu'un vilain mensonge de ma bonne, et qu'elle est une méchante de m'avoir fait peur ainsi !

Tout en parlant, la petite fille s'était nichée sur les genoux de son père, avait appuyé sa tête contre sa poitrine, et le regardait avec des yeux suppliants. M. de Lastès la serra longtemps contre lui sans essayer de parler. Enfin il la repoussa doucement, et la faisant asseoir près de lui sur une chaise, comme pour lui faire comprendre qu'il ne voulait pas la traiter en enfant, mais en appeler à sa raison, il posa sa main sur sa tête :

– Ma chérie, dit-il, tu as bientôt neuf ans. Tu es en âge de savoir ce que c'est que la nécessité et le devoir. Jusqu'ici je ne t'ai demandé qu'une chose, c'était d'être heureuse ; j'ai eu tort peut-être, j'aurais mieux fait d'être un peu plus sévère et de penser que la vie ne pouvait pas être pour toi un long jour de fête. Mais je crois cependant pouvoir compter sur ta raison. M'écoutes-tu, mon enfant ?

– Oui, papa, répondit Rosa d'une voix ferme, en tournant vers lui un regard attentif et sérieux.

Elle s'était redressée et son visage rayonnait de fierté et de plaisir en se voyant comptée pour une personne raisonnable.

– J'ai perdu tout ce que je possédais, mon enfant, reprit M. de Lastès. Je ne puis t'expliquer comment cela s'est fait, parce que tu ne le comprendrais pas. Il te suffit de savoir que, une fois mes dettes payées, il ne me restera que le prix de mon passage en Amérique et la somme nécessaire pour entreprendre de reconstruire ma fortune.

– Mais pourquoi ne m'emmenez-vous pas, papa ?

– Mon enfant, c'est impossible. Une fois là-bas, je ne vivrai pas comme ici ; je n'aurai pas de maison à moi, pas de voiture, pas de domestiques. Ta

bonne, à elle seule, serait pour moi un surcroît de dépenses que je ne puis me permettre.

– Mais je me passerai de ma bonne, dit résolûment Rosa ; je vous assure, papa, que je le puis. L'autre jour j'ai essayé, pour m'amuser, de m'habiller seule, et je suis parvenue à tout agraffer, excepté le dernier bouton de ma robe.

– Ma chère enfant, je ne doute pas de ton adresse et de ta bonne volonté ; mais en admettant que tu puisses t'habiller seule et te servir toi-même, que ferais-tu pendant les longues journées que tu passerais abandonnée, tandis que je serais occupé ? Crois-tu que cela me donnerait beaucoup de courage et de liberté d'esprit de sentir ma petite fille seule dans un pays étranger, où je n'aurais personne à qui la confier ?

Rosa baissa la tête, car elle comprit que cet argument était sans réplique.

– Et où irai-je ? demanda-t-elle d'une voix soumise.

– Voilà ce qui me reste à te dire, mon enfant, reprit M. de Lastès, en l'attirant de nouveau sur ses genoux, tandis qu'il prenait ses deux mains dans l'une des siennes. J'ai une tante que je n'ai pas vue depuis bien des années, mais dont je connais la bonté, et c'est à elle que je te remettrai. Elle demeure dans une jolie maison de campagne, toute seule avec une ancienne domestique qui lui est très dévouée. Ta bonne te conduira jusqu'à la station de chemin de fer la plus rapprochée de son habitation ; j'ai écrit à ma bonne tante Darcy de t'y faire chercher.

– Est-ce que Virginie ne viendra pas avec moi ? demanda Rosa.

– Non, mon enfant, elle retourne dans sa famille ; je ne pourrais plus lui payer ses gages.

En faisant cette réponse, M. de Lastès regardait sa fille avec une certaine inquiétude, car il redoutait l'effet de cette communication. Mais Rosa ne parut pas en être émue. Elle se contenta de faire un signe d'assentiment comme si son cœur eût été trop fatigué d'impressions pour qu'une peine nouvelle pût l'atteindre.

Maintenant, chère enfant, laisse-moi, j'ai à travailler, dit son père.

Rosa obéit aussitôt et s'éloigna à pas lents ; mais arrivée près de la porte, elle se retourna, revint en arrière, et appuyant sa tête contre la joue de son père, elle lui demanda tout bas. :

– Quand reviendrez-vous ?

– Bientôt, mon enfant bien-aimée, bientôt, répondit M. de Lastès, en la baisant au front.

Elle retourna dans sa chambre si calme et si tranquille, que sa bonne crut un moment que le père avait cédé, et que Rosa ne partirait pas. Mais elle fut bientôt tirée d'erreur, car l'enfant, ouvrant une grande commode qui contenait une partie de sa garde-robe, dit d'une voix qui fit tressaillir Virginie :

– Puisque nous partons demain, il faut faire ma malle.

– Dieu vous bénisse, mon cher ange, ma douce colombe, dit la bonne d'un air stupéfait. Qui aurait pu s'attendre à un tel changement ?

– Je ne prendrai pas ceci, ni ceci, ni cela, disait Rosa en mettant de côté quelques toilettes trop élégantes pour sa nouvelle position.

– Ces jolies robes, quel dommage que vous ne les portiez plus ! elles vous allaient si bien ! La dernière fois que nous sommes allées aux Tuileries, vous aviez mis votre robe bleu de ciel, avec votre chapeau à plume. Vous étiez jolie comme un cœur. Tout le monde vous regardait. Maintenant il n'y aura plus autour de vous que deux vieilles femmes qui ne savent peut-être pas distinguer une jolie figure d'une citrouille.

– Qu'est-ce que cela me fait ?

– Dieu sait comme elles vont arranger votre belle chevelure ! Ces cheveux si soyeux, si fins, qui en prendra soin ? Ah ! Mademoiselle Rosa, si votre papa l'avait voulu, je vous aurais suivie dans ce trou où vous allez vivre. Cela me fait trop de peine de penser que vous n'aurez personne pour vous choyer et vous servir.

– Papa n'aura personne pour le servir. J'aime mieux être comme lui.

– Mais vous n'aurez personne non plus pour vous aimer.

– Peut-être que ma tante m'aimera.

– Oh ! comptez-y sur l'affection de ces vieilles momies qui sèchent depuis quarante ans dans leur égoïsme. Ne me parlez pas de ces gens-là.

– Mais, Virginie, papa dit que sa tante est très bonne.

– Je ne demande pas mieux.

A la suite de cette conversation, Rosa sentit défaillir au dedans d'elle le courage qui l'avait soutenue un moment. Elle alla se coucher de bonne

heure et pleura amèrement pendant un espace de vingt minutes, qu'elle prit de bonne foi pour une nuit presque entière. Lorsqu'elle se fut endormie, des sanglots soulevèrent longtemps sa poitrine, et son sommeil fut troublé par des rêves confus, mais pleins de tristesse et de vagues appréhensions du lendemain.

Quand le jour vint, elle était tout énervée et beaucoup moins héroïque que la veille. Pendant que sa bonne faisait sa toilette de voyage, elle pleura et trépigna alternativement, suivant que l'enfant gâtée, ou l'enfant initiée depuis quelques heures aux souffrances réelles, l'emportait en elle. Enfin, son père la pressa dans une dernière étreinte, et laissa tomber sur elle une larme qui renfermait plus de douleur et d'amertume que toutes celles qui coulaient à flots sur les joues de son enfant. Cependant il avait pu voir qu'elle était capable d'énergie et d'empire sur elle-même, et il se sentait rassuré sur son avenir. Il l'aurait été bien plus encore s'il avait pu la remettre, par la foi et la prière, entre les mains de Celui dont on peut dire que ce qu'il garde est bien gardé.

II

- Marthe, venez un moment, s’il vous plaît.
- Qu’y a-t-il, Madame ?
- Je viens de recevoir une lettre.
- Je le sais bien, puisque c’est moi qui vous l’ai apportée.
- Oui, mais vous ne savez pas qu’elle annonce un envoi qui vous intéresse autant que moi.
- Est-ce encore du thé de première qualité, ou du vin vieux comme celui que votre neveu vous envoya l’année dernière ?
- Non, vraiment, c’est bien autre chose. Mon neveu a fait des pertes de fortune considérables. Il part pour l’Amérique, où il espère rétablir ses affaires, et il me demande de recevoir sa petite fille pendant son absence. Vous savez, Marthe, que la pauvre enfant a perdu sa mère presque au moment de sa naissance.
- Et qu’allez-vous faire, Madame ?
- Je ne sais vraiment pas. Que me conseillez-vous, Marthe ? demanda la vieille dame en levant les yeux d’un air un peu inquiet.
- Il me semble que c’est bien simple. Il faut écrire à votre neveu qu’on ne dispose pas ainsi des gens, et qu’il trouvera facilement une bonne pension pour cette petite fille. Avoir un enfant dans cette maison, miséricorde ! la maison la plus tranquille de tout le pays, où l’on n’entend jamais un mot plus haut que l’autre, et qui est toujours propre et rangée comme si c’était une image. Vraiment, cette seule idée me met hors de moi ! J’aimerais mieux en sortir aujourd’hui même, pour n’y plus rentrer.
- Mais, ma pauvre Marthe, vous ne savez pas qu’il n’est plus temps de refuser. C’est demain que l’enfant arrive ; elle doit être en route à présent. Nous ne pouvons pas faire autrement que de la recevoir.
- Alors, à quoi bon me demander conseil ?

- Voyons, Marthe, soyez raisonnable. Que voudriez-vous que je fisse ?
- Ce qu’il vous plaira, Madame ; si vous voulez rendre la maison intenable, je n’ai rien à dire.

En disant ces mots, Marthe ferma la porte d’un air bourru ; et longtemps après, Madame Darcy entendait encore dans la cuisine les mouvements brusques et saccadés qui trahissaient son irritation.

Marthe n’était pourtant ni méchante, ni égoïste. C’était un de ces types, rares de nos jours, de ce qu’a été la domesticité autrefois. Dévouée, active, familière, brusque même, elle avait pour sa maîtresse une affection qui, depuis des années, était le sentiment dominant de sa vie. Elles vivaient dans la plus grande intimité. La porte de la cuisine, où Marthe régnait despotiquement depuis plus de dix ans, était toujours ouverte sur la chambre, où, pendant le même espace de temps, Madame Darcy avait chaque jour parcouru le cycle régulier et monotone des paisibles occupations qui remplissaient son existence. Chaque matin, à la même heure, après avoir procédé minutieusement aux soins de sa toilette, elle venait s’asseoir dans le grand fauteuil que Marthe avait mis près du feu en hiver, près de la croisée en été. Pendant que la bouilloire sifflait sur le foyer, Madame Darcy ouvrait la grande Bible placée devant elle sur une petite table, puis tirant ses lunettes de leur étui et les essuyant avec soin, elle lisait d’une voix lente et monotone le chapitre du jour. Après cela, elle se mettait à genoux et lisait encore une prière.

Elle était veuve depuis bien des années, et n’avait jamais eu d’enfant. La mort de son mari avait amené de grands changements dans sa position, et l’avait forcée à quitter une élégante demeure pour acheter la petite maison entourée d’un [étroit] jardin dans laquelle nous la trouvons. Marthe, après avoir participé à la prospérité de sa maîtresse, s’était associée à ses privations. Elle cultivait le petit jardin qui produisait assez de légumes pour entretenir leur table frugale, et assez de fleurs pour orner, pendant la plus grande partie de l’année, la cheminée de la pièce qui servait à la fois de chambre à coucher et de salle à manger. En outre, elle avait fait construire un poulailler, et les œufs de ses belles poules blanches et tachetées, dont le gloussement troublait seul le silence de cette habitation, étaient l’une des grandes ressources du ménage. Marthe caressait toujours la pensée que, si

jamais une visite inattendue réclamait le déploiement de ses anciens talents culinaires, un poulet à mettre à la broche se trouverait là tout à point pour la tirer d'embarras. Mais aucun événement de ce genre n'était venu nécessiter ce sacrifice, et la science de Marthe aurait bien pu se rouiller sans qu'elle s'en doutât, tant elle avait peu d'occasions de la mettre en pratique. Les poulets qu'elle nourrissait avec tant de sollicitude, dans la prévision d'un si glorieux destin, avaient tous vécu dans la plus entière sécurité, et s'étaient transformés en vieilles poules et en coqs coriaces, sans qu'aucune occasion se fût offerte de sacrifier leur jeunesse et leur embonpoint aux exigences de l'hospitalité. Quelquefois seulement, lorsque Madame Darcy était malade, Marthe avait fait main-basse sur son poulailler ; mais, il faut l'avouer, elle n'avait pas choisi pour en faire le bouillon de poulet de sa maîtresse, ceux de ses élèves qui lui faisaient le plus d'honneur.

La brave fille ne s'était pourtant pas lassée d'attendre de jour en jour cette visite que rien n'annonçait. Souvent, dans ses conversations avec Madame Darcy, lorsqu'elle lui rendait compte de son administration, – formalité tout à fait volontaire, car jamais cuisinière ne fut plus reine et maîtresse que ne l'était Marthe, – elle lui disait, d'un air d'intime satisfaction :

– Voyez-vous, Madame, je m'arrange de manière à n'être jamais prise au dépourvu. S'il vous arrive du monde sans que nous en soyons prévenues, n'ayez pas de souci ; j'ai un plan tout fait dans ma tête, et votre réception vous fera honneur, je vous en réponds.

Madame Darcy souriait, soupirait, et disait en secouant la tête :

– Ma bonne Marthe, je crois bien que votre prévoyance nous sera inutile. Le temps des réceptions est passé pour nous.

– Eh bien, Madame, reprenait Marthe, qui sentait une nuance de tristesse dans l'accent de sa maîtresse, les choses sont bien comme elles sont. Ce n'est pas moi qui regretterai le tracas des visites et des dîners de cérémonie.

Malgré ces consolations et la gaieté que Marthe affectait en les lui donnant, Madame Darcy soupirait encore, car elle ne pouvait s'empêcher de trouver son isolement un peu triste, et de faire des comparaisons un peu mélancoliques entre un brillant passé et un présent si solitaire. Il lui était pénible surtout de se voir abandonnée de ceux qui, autrefois, avaient

recherché son intimité. Il est vrai qu'elle n'avait presque plus de proches parents et que les anciens amis, que la mort ne lui avait pas enlevés, lui étaient restés fidèles, bien que, vivant loin d'elle, ils ne pussent lui donner que peu de témoignages de leur affection. Ce n'était donc pas précisément son cœur qui souffrait de l'abandon où elle vivait ; mais la solitude, lorsqu'elle n'est pas pour nous l'objet d'un libre choix, ne nous paraît jamais agréable. Comme beaucoup d'autres choses, nous ne l'aimons qu'en raison de la difficulté que nous trouvons à l'obtenir.

Marthe, quand elle était de bonne humeur, parlait ainsi que nous venons de le rapporter ; mais le jour où commence notre histoire, elle ne se montra point aussi accommodante. Après avoir répondu comme nous savons à la communication de sa maîtresse, elle évita tout le jour d'entrer auprès d'elle, à moins que ses services ne lui fussent absolument nécessaires. Deux ou trois fois, Madame Darcy essaya de lui adresser des paroles conciliantes. Mais voyant qu'elle n'obtenait qu'une réponse laconique prononcée d'un ton bourru, elle se résigna au silence, et garda pour son propre compte les observations sur le temps, sur l'heure ou sur la conduite du chat, au moyen desquelles elle avait espéré adoucir l'humeur revêche de sa bonne.

Lorsque le repas du soir fut terminé, et que la dernière assiette eut été remise en place, Marthe apporta, comme de coutume, son ouvrage et vint s'asseoir près de la lampe, mais tout à fait à l'écart et avec un air cérémonieux qui ne lui était point habituel. La soirée parut longue, car les rares paroles qui furent échangées étaient aussi contraintes de la part de Madame Darcy, qu'elles étaient brèves de celle de Marthe. Au moment où celle-ci pliait son ouvrage pour se retirer, Madame Darcy, faisant un effort sur elle-même, lui dit d'une voix hésitante :

– Marthe, c'est à dix heures que ma petite nièce arrive demain. Il faut que quelqu'un aille la chercher. La pauvre enfant serait bien embarrassée si elle se trouvait seule au débarcadère ; car mon neveu me dit que sa bonne ne s'arrête pas ici, et qu'il compte sur moi pour la faire chercher.

– On ira, Madame, répondit Marthe d'un ton bref.

Les rafales d'un vent perçant s'engouffraient dans la cheminée et secouaient en gémissant les branches à peine feuillées des arbres qui entouraient la petite maison.

– Vous aurez un bien mauvais temps pour cette course, ma pauvre Marthe. J’en suis fâchée, mais peut-être changera-t-il d’ici à demain.

– Est-ce que j’ai l’habitude de me plaindre ? répondit Marthe.

– Non, en vérité, personne ne vous en accusera ; mais le chemin de fer est bien loin.

– Est-ce que vous vous couchez maintenant ?

– Non, pas encore, faites ma couverture, donnez-moi mes pantoufles, et ensuite vous pourrez vous retirer.

Marthe exécuta ces ordres sans prononcer une parole, et ayant allumé sa petite lampe et souhaité le bonsoir à sa maîtresse, elle quitta la chambre.

Madame Darcy resta plongée dans des réflexions qui n’avaient rien de très agréable.

– Si c’est ainsi que Marthe prend les choses, se disait-elle, nous n’aurons pas une vie facile. Personne n’est tenace comme elle, quand une fois une idée lui est entrée dans l’esprit. Je ne puis pas dire que je renonce volontiers moi même à ma tranquillité ; je n’ai jamais eu d’enfant, c’est un peu tard pour commencer. Mais enfin il faut accepter ce qui est inévitable. Si la petite est douce et bien élevée, tout ira bien. On se fait à tout avec un peu de bonne volonté, Mais si Marthe ne veut pas la supporter, la pauvre enfant sera malheureuse. Il faudra vivre en guerre continuelle, moi qui aime tant la paix, et qui n’ai jamais eu le courage de faire un reproche à personne. Tout allait si doucement jusqu’à présent. Faudra-t-il donc que cette petite fille vienne mettre le trouble dans la maison ? Mais, au fond, Marthe a bon cœur et ne voudrait pas rendre malheureuse une pauvre petite créature qui n’y peut rien si elle nous dérange. Il est vrai qu’elle n’aime guère les enfants. Du moins je le suppose, et je la trouve bien excusable. Ce doit être un grand trouble-vie. L’Evangile dit cependant que le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. Cette parole m’a toujours paru bien étrange, car tous les enfants que j’ai vus dans ma vie étaient remuants, bruyants, fatigants et donnaient infiniment plus de tracas que de plaisir.

Comme la vieille dame en était là de son monologue, elle s’aperçut que le pas de Marthe, qu’elle avait crue couchée depuis un moment, retentissait lourdement à l’étage supérieur, comme si elle eût transporté des objets pesants d’une chambre à l’autre.

– Que peut-elle faire si tard ? se demanda-t-elle, toute surprise d’une pareille innovation dans les usages de la maison, où sa mémoire ne lui rappelait pas qu’on eût jamais fait tant de bruit passé dix heures du soir.

Quelques minutes après, le petit escalier de bois craquait sous les pieds de Marthe, qui, s’avançant à pas de loup, entr’ouvrit doucement la porte de sa maîtresse. Elle fit une exclamation en la voyant encore debout.

– Comment ! dit-elle, pas encore couchée ! Vous n’êtes pas malade pourtant ? Je venais justement voir si vous aviez besoin de quelque chose avant de vous endormir.

– Non, Marthe, je ne suis pas malade, répondit Madame Darcy, touchée de cette sollicitude et plus encore du ton affectueux et soumis que Marthe avait employé, et se doutant bien que c’était une sorte d’amende honorable pour sa conduite de la journée. Mais qu’est-ce donc que tout ce bruit que vous avez fait là-haut ?

– Ce n’est rien. J’ai seulement préparé la chambre de la petite demoiselle.

– Ma brave Marthe ! et moi qui n’y avais pas pensé ! Où l’avez-vous mise ?

– Nous n’avons pas beaucoup de choix. Je lui ai cédé la mienne.

– Votre chambre ! Et vous, Marthe ?

– Vous savez bien que tout à côté il y a un petit cabinet dont nous ne faisons rien.

– Oui, mais c’est si petit, si étouffé, une espèce de soupente.

– Bah ! c’est bien bon pour moi. Il y a justement place pour une étagère et une petite table à côté de mon lit. Ma grande armoire, que je n’ai pas la prétention d’y faire entrer, restera sur le carré ; mais il faut que je me fasse aider demain pour l’y transporter.

– Et quel lit avez-vous mis dans votre chambre pour l’enfant ?

– Ne vous souvenez-vous pas que nous en avons un en réserve dans le grenier ? Il n’est pas trop grand, c’est juste ce qu’il faut. A propos de cela, quel âge a-t-elle, cette petite fille ? J’ai oublié de vous le demander.

– Elle doit avoir huit ou neuf ans.

– Eh bien ; si elle a peur d’être seule la nuit, je laisserai ma porte ouverte. Et maintenant, bonsoir, Madame, il est temps que je m’en aille pour tout de bon.

– Bonsoir, Marthe, vous êtes la meilleure créature que je connaisse, dit Madame Darcy en souriant.

Marthe ferma la porte sans répondre.

– Oui, la meilleure créature du monde, répéta la vieille dame restée seule. La voilà déjà qui s’oublie et se sacrifie pour cette petite fille dont elle ne voulait pas entendre parler ce matin. Allons, je ne veux plus me mettre en souci, je suis sûre que tout ira bien.

Et tout en se livrant à ces pensées consolantes, elle dénouait les cordons de son bonnet, ôtait son tour de cheveux bruns, et rassemblait ses rares cheveux gris sous une coiffe de nuit d’une forme bizarre, mais d’une blancheur irréprochable.

Bientôt on n’entendit plus dans la maisonnette, que le bruit de l’orage qui ne s’apaisa que vers le matin.

III

Ce ne fut pas sans une certaine appréhension que Madame Darcy se réveilla le lendemain, en songeant que cette journée devait introduire dans sa maison un hôte nouveau. Résolue cependant à faire contre mauvaise fortune bon cœur et à prendre les choses par leur meilleur côté, elle demanda à Dieu, dans sa prière particulière, de l'aider à remplir ses devoirs envers la petite abandonnée, qui venait chercher auprès d'elle un abri et une protection. A neuf heures, Marthe parut, chaussée de ses gros sabots, armée d'un panier et d'un vaste parapluie, et coiffée du bonnet rond qui encadrait si bien sa bonne figure ; elle demanda à sa maîtresse si elle avait des commissions pour la ville.

– Non, répondit celle-ci, mais vous partez de bien bonne heure, Marthe.

– Je n'aurai pas beaucoup de temps de reste quand j'aurai fait mes emplettes, et je ne veux pas risquer de me trouver trop tard au chemin de fer.

Il était près de onze heures quand le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison fit tressaillir Madame Darcy, qui, tout absorbée dans son tricot, avait presque oublié qu'elle se trouvait dans une journée de grands événements.

– Qu'est-ce que ce peut être ? se dit-elle, une voiture ! et Marthe qui n'est pas à la maison ! Quel contre-temps ! est-ce que les visites vont commencer aujourd'hui ?

Elle se leva promptement, arracha son bonnet de nuit pour se coiffer d'une manière plus convenable, et tout en rajustant son costume d'une main tremblante elle attendait avec effroi le coup de sonnette qui devait annoncer une arrivée.

Au lieu de ce retentissement redoutable un bruit de pas se fit bientôt entendre dans le corridor d'entrée.

– Où faut-il que je mette la malle ? disait une voix d’homme à laquelle la voix de Marthe répondit :

– Par ici, il faut la monter. Prenez garde ! la porte est étroite et l’escalier rapide. C’est cela !

Quand l’homme fut redescendu, Marthe lui dit d’entrer un instant à la cuisine en ajoutant qu’elle allait venir le payer. Devinant enfin de quoi il s’agissait, Madame Darcy s’était promptement rassise et avait repris son ouvrage comme pour se donner une contenance. La porte s’ouvrit et Marthe entra, tenant par la main une petite fille dont la figure disparaissait sous un grand chapeau de voyage, et qui se serrait contre elle de manière à prouver qu’elles avaient déjà fait bonne connaissance.

– Allez embrasser votre tante, dit Marthe.

La petite fille fit deux pas en avant, puis s’arrêta au milieu de la chambre et fondit en larmes.

– Qu’a-t-elle donc ? demanda Madame Darcy que ces larmes mettaient dans une vraie détresse.

– Elle a qu’elle ne nous connaît ni l’une ni l’autre, et que c’est un peu dur pour une pauvre enfant de cet âge de ne voir autour d’elle que de vieux visages qui sont pourtant tout nouveaux, n’est-ce pas, ma petite chérie ?

– Oh ! je vous connais déjà, et vous n’avez pas du tout un vieux visage, dit l’enfant en reprenant la main de la brave fille.

– Venez vous chauffer près de votre tante. Elle a si froid ! ses pauvres petites mains sont glacées.

Rosa s’approcha du feu et mit sa main dans celle de Madame Darcy sans la regarder.

– Quel âge avez-vous, ma chère enfant ? demanda celle-ci.

– Neuf ans bientôt, Madame ;

– Vous êtes partie hier de Paris ?

– Oui, Madame.

– Et votre papa, se portait-il bien ?

L’enfant répondit encore affirmativement et recommença à pleurer.

– Je n’aurais pas dû lui parler de son père, pensa la vieille dame en voyant redoubler ses sanglots.

– Votre bonne vous a amenée jusqu’ici ?

A cette question Rosa sanglota de plus belle, et au lieu de répondre se mit à crier :

– Ma bonne, je veux la revoir, je veux retourner vers papa ! Je ne veux pas rester ici ! oh ! je ne veux pas rester ici !

– Ne pleurez pas ainsi, ma chère petite, nous aurons bien soin de vous.

– Non, non, criait Rosa en s'éloignant de sa tante qui lui tendait la main pour la rapprocher d'elle ; je ne veux pas que personne prenne soin de moi que ma bonne. Je veux la revoir ! je veux revoir papa !

Madame Darcy était pétrifiée de tant de violence. Une pareille révolte contre la nécessité et les faits accomplis lui semblait présager chez cette enfant une étrange perversité de nature.

Elle essayait de se faire entendre et lui répétait que tout était pour son bien, et qu'elle ne devait, pas même désirer de retourner auprès de son père puisqu'il était nécessaire qu'elle fût séparée de lui pendant quelques années.

Mais ces sages exhortations ne produisaient aucun effet sur Rosa dont la douleur et l'irritation s'exprimaient en même temps par des torrents de larmes, et par la violence de ses trépignements. De toutes ces bonnes paroles elle ne saisit qu'une seule :

– Quelques années ! s'écria-t-elle, cessant tout à coup de pleurer et attachant sur la vieille dame un regard fixe et épouvanté.

Puis comme sa tante ne répondait pas, elle s'assit par terre de l'autre côté de la cheminée, aussi loin d'elle que possible, et cachant son visage dans ses mains elle resta immobile, le corps secoué par des sanglots convulsifs.

Madame Darcy s'était renversée dans son fauteuil pour attendre avec résignation une issue quelconque de cette crise.

– Qu'y a-t-il ? dit Marthe en rentrant, que lui est-il arrivé ?

Et elle jeta sur sa maîtresse un regard courroucé, comme pour lui demander compte du désespoir de l'enfant.

– Elle ne veut rien écouter de ce que je lui dis pour la consoler, répondit Madame Darcy d'une voix qui exprimait le plus profond découragement.

– Est-ce que je resterai des années sans revoir papa ? demanda Rosa en levant sur Marthe des yeux qui interrogeaient avidement les siens.

– Qui est-ce qui parle d'années ? occupons-nous des jours qui passent vite quand on sait les remplir. Voici bientôt l'heure du dîner, et nous

n'aurons rien fait. Il est temps que nous allions voir votre petite chambre qui est tout près de la mienne, et mettre un peu en ordre vos affaires.

Cette diversion venait à propos. Rosa, qui avait d'ailleurs épuisé son chagrin à force de violence, se leva et suivit Marthe. Celle-ci, en passant devant la cuisine, lui montra la chatte grise couchée dans un panier, qui lui servait de lit, avec deux petits qu'elle avait mis au monde peu de temps auparavant.

– Allez faire connaissance avec Grisette, lui dit-elle. Elle ne vous fera pas de mal. C'est la douceur même.

Oubliant tout à la vue de cette intéressante famille, Rosa s'élança vers le panier, et pendant qu'elle jetait les bases d'une liaison intime avec ses habitants, Marthe rentra un instant dans la chambre de sa maîtresse.

– Ecoutez, Madame, dit-elle, vous n'avez pas l'habitude des enfants. Laissez-moi le soin d'apprivoiser cette petite, ne vous en mêlez pas, vous gêneriez tout. Je vous promets que dans quelques jours elle se trouvera heureuse ici.

– Je n'ai pas l'habitude des enfants, c'est vrai, dit Madame Darcy d'un ton un peu piqué ; mais vous, Marthe, l'avez-vous plus que moi ? Je ne sais vraiment où vous l'auriez prise ?

– Ni moi non plus, mais il y a des personnes, voyez-vous, qui ont le don de leur parler.

Un moment après Madame Darcy eut l'idée d'aller voir comment les choses se passaient. Elle n'était pas encore au bas du petit escalier qu'un bruit de voix, des exclamations et même un joyeux éclat de rire vinrent frapper son oreille.

– Eh bien, disait Marthe, la trouvez-vous jolie, cette petite chambre ?

– Oh ! oui, je n'ai jamais eu de chambre pour moi toute seule. Je veux la tenir bien en ordre. Il faudra qu'il y ait toujours des fleurs comme à présent. C'est si joli, les fleurs !

– Des fleurs, se dit Madame Darcy, où est-ce que Marthe a pris des fleurs ? Ce ne peut pas être au jardin.

Mais lorsqu'elle arriva sur le seuil de la chambre que Marthe avait cédée de si bonne grâce à la nouvelle arrivée, son étonnement fut bien plus grand. Elle ne l'avait jamais vue que sous l'aspect le moins agréable, car, dans un

étroit espace, outre le lit, deux chaises, une commode, une grande armoire et une petite table surchargée d'objets de toute espèce, Marthe y avait entassé plusieurs caisses dont elle n'avait pas consenti à se séparer, bien qu'il eût été facile de leur trouver une autre place. Et maintenant c'était une jolie petite chambre, simple, propre et tout à fait appropriée à l'âge de celle qui devait l'occuper. En face de la cheminée était une commode surmontée d'une petite glace, à côté de la fenêtre une table sur laquelle on voyait un beau rosier tout couvert de fleurs et de boutons. C'était une emplette que Marthe avait faite le matin de sa propre bourse. Elle était, de même que Rosa, fort occupée à défaire la malle et à ranger dans les tiroirs son contenu. Ni l'une ni l'autre ne s'aperçurent de l'arrivée de Madame Darcy.

Lorsque tout fut en ordre, Marthe observa qu'il était temps de songer à son dîner, qui n'aurait pas eu l'obligeance de se faire tout seul. –

Heureusement, ajouta-t-elle, que pour aujourd'hui il ne me prendra pas beaucoup de temps. Nous avons de la viande froide et je vais faire de la soupe et une omelette. Voulez-vous me casser mes œufs ? je vous mettrai un grand tablier blanc afin que vous ne salissiez pas votre jolie robe de mérinos bleu.

Les yeux de Rosa brillèrent de plaisir à cette proposition, et elle s'élança vers la porte où elle se trouva tout à coup arrêtée par la présence de sa tante. Madame Darcy se pencha vers elle avec bonté, et lui donna un baiser sur le front :

– Je suis bien aise que votre chambre vous plaise, ma chère enfant. Ne pensez-vous pas que vous pourrez être heureuse avec nous, et ne voulez-vous pas tâcher d'être plus raisonnable que vous ne l'étiez en arrivant ?

– Oui, Madame, répondit Rosa tout bas et les yeux déjà remplis de larmes, car ces paroles lui rappelaient qu'elle était avec des étrangers.

– Il ne faut plus m'appeler Madame ; vous savez que je suis votre tante ; appelez-moi ma tante. Ne le voulez-vous pas ?

– Oui, ma tante.

Et cette fois l'enfant parlait plus bas encore que la première.

– Eh bien, c'est convenu, et quand vous serez sage, vous serez ma chère petite fille que j'aimerai beaucoup.

Ces paroles d'affection trouvèrent le chemin du cœur de Rosa qui se dressa sur la pointe des pieds et jeta ses bras autour du cou de la vieille dame.

– Je vous aimerai aussi, lui dit-elle.

Madame Darcy se sentit heureuse de ce témoignage spontané, car elle venait de comprendre qu'en aimant elle-même elle trouverait du retour.

L'omelette réussit parfaitement. Rosa avait cassé les œufs ; aussi lui parut-elle excellente, et elle prit pour elle tout l'honneur du succès. Les petits chats remplirent une partie de son après-midi, puis elle alla chercher sa tapisserie, et s'asseyant comme une personne très raisonnable à côté du fauteuil de sa tante, elle s'occupa activement de son travail, si attentive, si tranquille, que la bonne dame s'endormit comme cela lui arrivait souvent quand elle était seule.

Rosa la regarda plusieurs fois, et, quand elle fut sûre que sa tante était réellement tombée dans un profond sommeil, elle jeta son ouvrage loin d'elle et se glissa tout doucement hors de la chambre.

IV

Où donc s'en allait ainsi notre petite aventurière ? Elle ouvrit et referma si doucement la porte que le sommeil de la vieille dame n'en fut point troublé. Elle passa avec le même succès devant la cuisine, où Marthe, qui était occupée à polir une casserole avec autant de conscience que si c'eût été un ustensile d'argent, ne se retourna point au bruit léger de ses pas. Les yeux de Rosa brillaient comme des escarboucles. D'où leur venait donc cette étincelle ? Était-ce bien la même enfant qui la veille s'était endormie et réveillée dans les larmes, et qui le matin même repoussait toute consolation et sanglotait comme si son petit cœur eût été brisé ? Sa nature était vivace, mobile, prompte aux sentiments violents, mais vite fatiguée des impressions pénibles, et revenant à la gaieté par une pente naturelle comme une branche que l'on a courbée et qui se redresse d'un élan en secouant autour d'elle une pluie de rosée. Active, remuante, elle était toujours pleine de projets, de désirs, d'inventions. Dans la maison paternelle on lui avait laissé faire tout ce qui lui plaisait ; elle ignorait qu'il y eût au monde des devoirs difficiles à accomplir. Sa bonne et franche nature avait supporté mieux que d'autres ce régime dangereux, mais sa vivacité naturelle avait été redoublée par l'absence de tout frein salutaire. Pauvre petite hirondelle, dans quelle cage voulait-on l'enfermer ? mais surtout pauvre Madame Darcy ! Puisse son doux et paisible sommeil durer longtemps encore ! Ses plus sombres prévisions n'avaient rien entrevu de pire que les tribulations qui l'attendaient. Peut-être avait-elle un peu oublié son enfance, mais ce qui est certain c'est qu'elle se figurait de bonne foi avoir toujours été soumise à la règle et docile à l'habitude comme elle l'était alors.

Un rayon de soleil qui avait entr'ouvert les nuages, en tombant sur le canevas de Rosa, avait triomphé de ses bonnes résolutions de tranquillité et de travail, On était aux premiers jours du printemps. Les arbres

commençaient à se feuilleter, les violettes à fleurir. La porte de la maison était entr'ouverte. Qui aurait pu résister à la tentation ? Cependant l'air était encore imprégné des rudes haleines de mars ; mais Rosa ne craignait pas le froid, elle avait en elle assez de chaleur et de vie pour braver les glaces du Groënland. La pauvre Grisette, qu'elle emportait dans ses bras bon gré malgré, n'avait peut-être pas les mêmes raisons pour s'exposer à la température de cette froide journée. Arrachée à sa jeune famille et à ses moelleux coussins, elle faisait la mine du monde la plus piteuse, regardait autour d'elle d'un air effaré et accrochait ses deux pattes, garnies d'ongles acérés, aux deux épaules de la petite fille, qui lui faisait faire une course à perdre haleine tout autour du jardin. Tout à coup le gloussement des poules attira l'attention de Rosa, qui, ralentissant le pas, s'arrêta devant le petit palais peint en rouge qu'habitait la gent emplumée. Le coq, à son approche, battit majestueusement de l'aile, et redressa la tête en agitant sa crête d'une manière qui eût intimidé une petite fille moins intrépide que Rosa ne l'était de sa nature. Elle souleva le loquet, referma la porte sur elle, et passant près du coq sans daigner s'inquiéter de ses démonstrations hostiles, s'approcha d'une poule couveuse consciencieusement établie sur dix beaux œufs qui renfermaient toutes ses espérances et celles de Marthe.

– Que fait-elle là ? se dit la petite fille. Ah ! j'y suis. Elle couve ses œufs. C'est pour cela qu'elle me regarde d'un air si menaçant. Sois tranquille, bonne petite bête, je ne veux point te faire de mal. Il faut seulement que tu me cèdes la place un petit moment. Ce n'est pas que j'aie l'intention de la prendre pour tout de bon et de couvrir tes œufs pour toi, car je crois bien que je n'en aurais pas la patience. Je veux seulement les voir.

En parlant ainsi, Rosa écarta la poule, qui, intimidée par la présence du chat dans les bras de son ennemie, n'osa pas lui sauter aux yeux comme elle en avait une forte tentation et se contenta de se ranger du côté du coq et de témoigner comme lui de son indignation par des battements d'ailes et de sourds gloussements. Notre petite imprudente, en se baissant pour prendre un des jolis œufs que la poule couveuse venait d'abandonner, laissa échapper Grisette. Ce fut un événement désastreux, car cette chatte, apprivoisée et soumise avec ses supérieurs, avait conservé des instincts de férocité envers ses égaux. Elle se jeta donc sur la pauvre poule inoffensive

qui n'avait d'autre tort que d'oser exprimer trop librement son opinion sur l'injustice dont on usait envers elle, et avant que le coq, son protecteur naturel, pût la défendre, l'infortunée gisait sur la terre, une aile à moitié déplumée et une large blessure dans le côté. Effrayée de tout ce vacarme, Rosa comprit trop tard qu'elle avait mal fait d'introduire un pareil ennemi dans le paisible poulailler ; elle n'osa s'interposer entre les combattants, et laissant retomber dans le nid l'œuf qu'elle tenait et qui en se cassant en brisa plusieurs autres, elle s'enfuit pour demander du secours.

Sur le seuil de la maison elle rencontra Marthe qui venait voir quelle était la cause du bruit effroyable qu'elle entendait :

– Oh ! Marthe, ciala petite fille, courez vite ! le chat va tuer toutes vos poules.

– Le chat ! et qui est-ce qui l'a laissé entrer dans le poulailler ? Mes pauvres poules ! Miséricorde ! quels cris !

Mais malgré tant de raisons de redouter ce qu'il y avait de pire, Marthe n'était point préparée au spectacle qui s'offrit à ses regards. Une poule sanglante étendue sur la terre, entourée des débris de ses ailes mutilées ; le coq blessé aussi, mais toujours debout et furieux ; les autres volatiles se cachant et gémissant dans le coin le plus reculé de la basse-cour, et pour comble de malheur, ses œufs, ses pauvres œufs, tous ses rêves de couvée printanière brisés et perdus ! La coupable s'enfuit à sa vue, car sa conscience de chatte lui disait qu'elle avait quelque chose à se reprocher, et qu'une bonne correction pourrait bien être le résultat de cette sanglante équipée.

Marthe emporta la pauvre blessée pour lui administrer de prompts secours, et la couvée détruite dont on ne pouvait pas même tirer une omelette. Elle jeta quelques poignées de grain à ceux des habitants du poulailler qui n'avaient d'autre mal que la peur, remède très efficace à ce qu'il paraît, car au bout de quelques instants, les poules sautillaient, picotaient et gloussaient comme si rien n'eût troublé leur appétit. Le coq, il faut lui rendre cette justice, conserva plus longtemps une attitude de dignité offensée, mais on aurait pu prévoir que ses résolutions perdraient bientôt de leur vigueur en le voyant piquer rapidement un grain ici, un grain là, quand

il pensait que, personne ne le regardant, ses grands airs courroucés n'avaient plus d'à-propos.

La petite fille attendait avec une certaine émotion le retour de la cuisinière.

– Ah ! çà, Mademoiselle Rosa, dit Marthe d'un ton sévère, il paraît que vous vous croyez tout permis, ici ? Si vous vous étiez conduite comme une petite fille bien élevée, vous n'auriez pas ouvert une porte sans en demander la permission. Les enfants doivent apprendre à respecter ce qui ne leur appartient pas.

Rosa fondit en larmes en entendant cette réprimande.

– Comment pouvais-je savoir, dit-elle, que ce malheureux chat ferait un tel dégât ? C'est lui qui est mal élevé.

– Je ne vous punirai pas pour aujourd'hui, reprit Marthe, mais une autre fois, si pareille chose vous arrive, n'espérez pas vous en tirer à si bon marché. Voilà une pauvre poule qui porte toute la peine de vos sottises, car il se passera bien des jours avant qu'elle puisse reprendre ses habitudes. Et que dira Madame Darcy quand elle saura qu'il faut renoncer à notre jolie couvée ?

– Oh ! croyez-vous qu'elle sera bien fâchée ? demanda Rosa en pâlisant.

– Sans doute, elle vous prendra pour un vrai petit démon.

Rosa hésita un moment, puis son courage et la vivacité naturelle de son caractère reprenant le dessus, elle franchit brusquement le seuil de la porte, ouvrit celle de la chambre de sa tante, et courant à elle, la figure tout animée par sa résolution :

– Ma tante, s'écria-t-elle, j'ai fait une grande sottise, j'ai ouvert la porte du poulailler, j'y suis entrée avec le chat ; tous les poulets sont tués, une poule est blessée... J'en suis si fâchée ! je ne le ferai plus. Voulez-vous me pardonner ?

Ce compte rendu des malheurs de la journée fut fait tout d'une haleine avec une volubilité qui ne permit pas à Madame Darcy de se rendre compte de l'étendue du désastre. Elle n'entendit que les mots de tués et de blessés qui prirent dans son esprit une gravité effrayante. D'ailleurs l'entrée inattendue de Rosa la tirait subitement du sommeil dans lequel nous l'avons laissée. Elle ne savait pas qu'elle eût dormi et croyait la petite fille

tranquillement assise à côté d'elle et tout occupée de son ouvrage. Il lui sembla donc au premier moment avoir affaire à un être doué de la faculté d'être partout à la fois, à un génie malfaisant qui bouleversait sa maison et ne lui laisserait plus un instant de repos. Elle se tourna avec angoisse vers Marthe, qui avait suivi l'enfant.

– Que veut-elle dire ? demanda-t-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre calme.

– Rien qui doive vous effrayer, Madame. Comment pouvez-vous raconter les choses d'une pareille manière, Rosa ? On dirait vraiment que vous prenez plaisir à tourmenter votre tante.

Et la bonne fille, tout en rétablissant les faits dans leur stricte vérité, atténua autant qu'elle le put, les torts de l'enfant. Un peu soulagée en apprenant que la poule blessée serait vraisemblablement remise au bout de quelques jours, et que les autres n'avaient aucun mal, Madame Darcy se sentit dans le cœur une velléité de pardonner la destruction de la couvée, en considération de la franchise qui avait inspiré un si brusque aveu. Mais elle crut plus prudent de se montrer sévère, et ordonnant à Rosa de s'asseoir sur son tabouret vis-à-vis d'elle, elle lui doubla sa tâche de tapisserie pour lui apprendre à ne pas la quitter une autre fois. La petite fille se soumit de bonne grâce, mais tandis qu'elle faisait mouvoir ses petits doigts, des pensées mélancoliques gonflaient son cœur.

– Comme tout est triste ici, se disait-elle en jetant à la dérobée un regard autour d'elle ; il me semble que ces beaux rayons de soleil deviennent moins brillants en passant par cette fenêtre. Et ce grand lit, avec ces vieux rideaux verts ! Oh ! je ne voudrais pas y dormir pour rien au monde. J'y aurais peur. Comment ma tante peut-elle se tenir toujours si tranquille dans ce vieux fauteuil ? Je mourrais s'il me fallait être comme elle. Il est vrai que je suis une petite fille et qu'elle est une vieille dame ; mais je sais bien que jamais, non jamais, quand même j'aurais cent ans, je ne pourrais me tenir ainsi immobile toute la journée à tricoter et à écouter le tic-tac de cette pendule. Comme on doit s'ennuyer de faire toujours la même chose ! Je crois vraiment que ma tante a dû avoir de tout temps cette même figure et ce même bonnet avec cette large garniture. Et pourtant elle a été une fois une petite fille comme moi. Peut-être qu'elle aimait aussi à sauter et à

courir, et qu'on la grondait parce qu'elle ne pouvait pas se tenir tranquille sur sa chaise.

Cette idée lui parut si comique qu'elle partit d'un grand éclat de rire et laissa tomber son ouvrage sur ses genoux. Madame Darcy leva les yeux d'un air fort surpris.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-elle, non sans impatience, car cette subite interruption du calme qui l'entourait lui avait fortement ébranlé les nerfs. Qu'avez-vous, Rosa ? Parlez ! répondez-moi.

L'enfant devint toute rouge.

— Je pensais... balbutia-t-elle.

— Eh bien ! que pensiez-vous ?

— Je pensais, reprit la petite fille, qui ne put s'empêcher de rire encore malgré son embarras, que vous aviez peut-être été une petite fille comme moi, et...

— Je ne suis certainement pas née toute vieille comme vous me voyez. Qu'y a-t-il là de si amusant ?

Ma tante, est-ce que vous aimiez à jouer quand vous étiez petite ?

— J'aimais à jouer, mais j'aimais aussi à faire mon devoir, et mon ouvrage ne restait pas sur mes genoux, comme celui d'une petite fille de ma connaissance.

— C'est qu'on ne vous donnait peut-être pas de si longues tâches.

— Au contraire, on me faisait beaucoup travailler.

Le silence recommença jusqu'au moment où Rosa montra sa tapisserie à sa tante en s'écriant : J'ai fini.

Et là-dessus on croira peut être qu'elle s'empressa de plier son ouvrage et de le serrer ; mais Rosa n'était point accoutumée à prendre tant de peine. Elle le jeta pêle-mêle avec ses pelotons de laine sur une chaise qui se trouvait à côté d'elle, et laissant à terre le panier qui devait le contenir, elle s'élança vers la porte pour profiter de sa liberté recouvrée. Sa tante la rappela, et, nous devons lui rendre cette justice, Rosa revint sans mauvaise humeur et sans impatience, et répara son oubli, puis elle courut à la cuisine.

Marthe était assise et occupée à peler des pommes. L'enfant s'amusa un moment de la vitesse surprenante avec laquelle le long ruban de pelure se

déroulait en spirale sous son couteau. Mais sa langue ne pouvait rester longtemps inactive.

– Marthe, dit-elle tout à coup, avez-vous connu ma tante quand elle était à mon âge ?

– Non, vraiment ; je n’étais pas née dans ce temps-là.

– Elle m’a dit qu’elle était toujours sage et qu’elle travaillait beaucoup. Etiez-vous aussi toujours sage, Marthe ?

– Loin de là. J’ai donné du fil à retordre à ma pauvre mère. Que le bon Dieu lui rende là-haut tout ce que je lui ai dû dans ce monde ! Je désobéissais souvent, et surtout j’étais très étourdie.

– Ah ! soupira Rosa d’un air d’intime satisfaction.

– Imaginez-vous qu’un jour que ma mère voulait m’envoyer à l’école ; je m’étais si bien cachée dans un arbre qu’on ne put pas me trouver. Aussi je fus bien battue quand je redescendis.

– Oh ! que ce devait être amusant ! Vous saviez donc grimper sur les arbres ? Quelle bonne idée vous aviez eue là, Marthe.

– Ma mère ne pensa pas comme vous, et ce fut moins amusant pour moi d’être mise au lit pour le reste de la journée.

Rosa prit un air grave.

– On était bien sévère pour vous.

– Je le méritais, car j’avais entendu ma mère m’appeler bien des fois sans vouloir répondre, et ce ne fut que l’odeur des choux au lard qu’elle cuisait pour le dîner qui me fit descendre de ma cachette.

De ce moment, Rosa ne prêta plus qu’une attention distraite à la conversation ; et profitant d’un moment où Marthe s’était levée pour remettre un panier de pommes dans l’office, elle se glissa dans le jardin et se mit à chercher de l’œil un arbre assez noueux pour qu’elle pût exécuter le plan qu’elle venait de concevoir.

Rosa n’avait jamais de sa vie grimpé sur un arbre, car elle avait été élevée à Paris où l’on peut difficilement s’accorder ce divertissement quand on n’a d’autre promenade que les Tuileries ou les Champs-Élysées. Mais elle ne doutait pas d’y réussir du premier coup, et son esprit entreprenant goûtait fort une tentative de ce genre.

Tout au fond du jardin, au milieu d'un fourré d'arbustes qui commençaient à bourgeonner, s'élevait un vieux pommier, plus grand que ne le sont d'ordinaire les arbres de son espèce, et dont les branches noueuses s'entrelaçaient, puis se séparaient de manière à former plus d'un siège commode, mais difficile à atteindre. Ce fut lui qui fixa tout d'abord le choix de Rosa comme répondant le mieux à l'idée qu'elle s'était faite. Les nœuds énormes du tronc lui promettaient une ascension praticable. Après quelques efforts infructueux, elle réussit à se percher tant bien que mal dans une espèce de nid que formaient les grosses branches à leur séparation d'avec le tronc.

Mais ce n'était que le premier pas, et bien qu'on dise souvent que c'est celui-là seul qui coûte, le plus difficile restait encore à faire. Rosa ne se laissa point décourager par les obstacles. Elle travailla des pieds et des mains, tant et si bien que, quelques minutes après sa première escalade, on aurait pu la voir perchée sur une branche très élevée, les pieds pendants et se retenant avec les deux mains et de toute sa force à un rameau qui lui offrait un point d'appui très nécessaire. Ce qui gâtait un peu son plaisir, c'était que personne ne fût là pour admirer l'adresse qu'elle avait déployée. Elle éprouvait bien aussi une légère inquiétude en songeant qu'il faudrait redescendre, mais après avoir si bien réussi à monter elle se sentait une grande confiance en elle-même. Cependant le plaisir de cette situation émouvante, si grand dans sa nouveauté, commençait à lui paraître un peu monotone. Déjà elle mesurait de l'œil l'espace qu'il lui fallait franchir pour trouver où poser le pied, et se demandait s'il valait mieux descendre avec prudence et lenteur, ou bien se lancer aveuglément et sans précaution dans cette route aérienne, lorsqu'elle aperçut Marthe qui traversait le jardin dans la direction du poulailler. Elle ne résista pas à l'envie de lui faire admirer sa hardiesse. L'appeler, faire un mouvement imprudent, lâcher prise, tomber de branche en branche avec un cri perçant, et rouler quelques pas plus loin au pied de l'arbre, tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil. Marthe avait entendu son nom sans pouvoir comprendre d'où il partait, car elle était loin de soupçonner chez Rosa des goûts aussi aventureux. Le cri qui suivit lui donna une si vive émotion qu'elle laissa tomber toute la provision de blé que contenait son tablier et s'élança vers le point d'où il partait. Lorsqu'elle

arriva, Rosa s'était déjà relevée. Elle essayait de rire de sa mésaventure, mais elle ne put y réussir, ni même contenir les sanglots nerveux causés par l'émotion de sa chute. Elle avait le visage et les mains tellement ensanglantés, que Marthe crut au premier moment le mal beaucoup plus grand qu'il ne l'était en réalité. La brave fille, tout effrayée, prit Rosa dans ses bras, la porta à la maison, la lava avec de l'eau fraîche, et ce ne fut qu'après cette opération qu'elle découvrit que les légères blessures de l'enfant étaient des égratignures plutôt qu'autre chose. Après s'être assurée avec une inquiète sollicitude qu'elle pouvait marcher, remuer tous ses membres et que sa tête n'avait reçu aucune contusion dangereuse, elle reprit un air sévère pour lui reprocher son étourderie, puis elle la fit monter dans sa chambre, la déshabilla sans ajouter une parole, et la mit au lit, au grand désappointement de Rosa, qui trouvait un peu dur de se coucher si longtemps avant le soleil, mais qu' n'osa faire aucune résistance, ni même la moindre objection. En ôtant les vêtements de la petite fille Marthe avait découvert, avec un grand chagrin que non-seulement ils avaient été salis par sa chute sur un terrain détrempé des pluies de la nuit, mais qu'ils étaient déchirés en plusieurs endroits.

– Voyez, dit-elle, en les lui montrant, quel dommage !

Rosa se retourna dans son lit sans répondre, mais lorsque Marthe fut sur le point de quitter la chambre, la conscience parla plus haut que l'orgueil. Elle se souleva et lui tendit les bras en criant :

– Oh ! ne vous en allez pas sans m'avoir pardonné. Je suis si fâchée de vous donner tant de peine !

– A la bonne heure, dit Marthe en revenant sur ses pas pour l'embrasser, je pensais bien que vous ne me laisseriez pas partir comme cela.

Madame Darcy prit au tragique le récit de cet épisode.

– Mais c'est un vrai lutin que cette enfant ! s'écria-t-elle, lorsque Marthe le lui eut raconté, nous pouvons être sûres que chaque jour elle se cassera un membre ou brisera quelque autre chose.

– Il faut espérer que ce sera plus souvent autre chose que ses membres.

– Quelle tâche ! quel fardeau pour une pauvre femme comme moi ! soupira encore Madame Darcy. Ah ! mon neveu ne s'est pas fait une idée du sacrifice qu'il m'imposait.

Marthe porta à l'enfant dans son lit une tasse de lait avec une grande tartine de confiture. Rosa reçut son repas d'un air triste et soumis qui fit presque venir les larmes aux yeux de la bonne fille.

– Quelle heure est-il ? demanda-t-elle, en regardant vers la fenêtre.

– Il est six heures et demie, répondit Marthe.

Les derniers rayons du soleil doraienent les troncs des vieux marronniers. Les oiseaux chantaient leur chant d'adieu, si bruyant, si animé, et qui donne à ceux qui l'écoutent l'idée d'une multitude de baisers, de joyeux propos, d'amicales plaisanteries et de sages recommandations échangées au moment du repos entre les habitants du feuillage. Rosa soupira en pensant que le temps serait long encore avant le moment où elle avait coutume de s'endormir. Elle enviait ces petits chanteurs ailés, si libres et si joyeux. Une ou deux fois la pensée de se lever et de chercher à l'aventure quelque distraction en explorant le grenier voisin de sa chambre qui ne lui était pas encore connu, traversa sa petite tête folle, mais la conscience en triompha. Elle sentit qu'elle devait porter la peine de son étourderie. Elle soupira plus fort, et plus d'une fois elle murmura : « Oh ! papa, papa, quand pourrai je vous embrasser encore avant de m'endormir ! » Lorsque Marthe vint le soir auprès de son lit avant d'entrer dans le sien, elle la trouva toute trempée de larmes et la poitrine encore soulevée dans son sommeil par des soupirs convulsifs.

En bas la soirée s'était écoulée comme les autres. Madame Darcy s'était remise peu à peu du choc qu'elle avait ressenti. Elle approuvait beaucoup la mesure de rigueur qui avait été prise, et goûtait un certain plaisir à se retrouver comme de coutume dans un paisible tête-à-tête.

Ce soir-là, elle ne s'endormit pas de bonne heure. Elle était poursuivie comme par un cauchemar de la pensée de tous les désastres sans nom que pouvait amener le séjour de Rosa dans sa maison, si les jours suivants devaient ressembler au premier. Elle n'entrevoyait plus qu'un mélange confus de poules blessées, de robes déchirées, d'objets de tout genre brisés et mis hors d'usage. C'était à faire dresser les cheveux sur la tête. Lorsque enfin elle s'endormit, elle rêva que Rosa avait grimpé au plus haut sommet d'un arbre gigantesque, d'où elle la regardait de l'air d'un singe malicieux, et s'amusait à lui jeter tout ce que sa maison renfermait de plus précieux.

C'étaient son déjeuner de porcelaine, débri sacré pour elle de ses splendeurs passées, les vases de chine qui ornaient sa cheminée, des assiettes, des verres qui volaient en éclat ou se brisaient en poussière. Puis tout à coup, ô comble d'horreur ! – ses lunettes, ses précieuses lunettes elles-mêmes venaient tomber à ses pieds dans un état digne de pitié. Ce spectacle était trop douloureux pour qu'elle pût le soutenir sans s'éveiller, et s'étant assurée par un mouvement instinctif que l'utile instrument qui depuis tant d'années n'avait quitté son nez que pour reposer sur la table tout près d'elle, occupait en sûreté sa place accoutumée, elle se rendormit plus tranquille.

V

Quand Rosa se réveilla le lendemain, sa robe était nettoyée et raccommodée, de même que les autres articles de sa toilette qui avaient été endommagés, et la bonne figure souriante de Marthe lui souhaita le bonjour. Elle avait oublié ses chagrins de la veille et ne se souvenait même plus d'avoir tant pleuré avant de s'endormir. Le soleil brillait, plusieurs boutons de son joli rosier s'étaient épanouis ; c'était assez pour lui faire commencer joyeusement sa journée. A neuf ans, il faut peu de chose pour être heureux, ou plutôt, à cet âge, on porte en soi un bonheur facilement troublé, il est vrai, mais aussi vite revenu qu'il s'est vite envolé.

Cette journée fut moins orageuse que la précédente. Rosa se prêta de bonne grâce aux occupations qu'on lui prescrivit. Elle lut à haute voix, fit de la tapisserie et apprit par cœur une petite fable ; puis, il faut le dire, certaines douleurs que sa chute lui avait laissées dans tous les membres, faisaient de sa tranquillité un mérite moins volontaire qu'on n'aurait pu le croire. Marthe lui fournit quelques amusements de circonstance, comme d'éplucher son légume et des amandes pour un gâteau. Rosa était heureuse et fière de pouvoir lui rendre de si importants services. L'après-midi, Marthe qui avait quelques commissions à faire à la ville lui offrit de l'accompagner. En entendant cette proposition elle oublia que ses jambes lui faisaient encore un peu mal et courut mettre son chapeau.

– Quel joli chemin ! s'écria-t-elle enchantée, en voyant les beaux arbres qui bordaient la route, et quelles belles maisons sur ces collines ! Je voudrais pouvoir courir tout le jour dans ces prés. Oh ! quelle énorme touffe de violettes ! Marthe, voyez donc comme elles sont foncées, et quel délicieux parfum !

Marthe s'arrêta complaisamment pour laisser cueillir jusqu'à la dernière des violettes qui composaient la belle touffe. Elles furent soigneusement

entourées de feuilles et formèrent un charmant bouquet que Rosa ne pouvait se lasser d'admirer. On arriva bientôt aux premières maisons de la petite ville. Elle était située sur une colline boisée. De loin, l'aspect en était charmant ; mais Rosa, habituée au mouvement d'une grande ville, fut étonnée de trouver les rues désertes et silencieuses.

– Où allons-nous ? demanda-t-elle à Marthe, en jetant autour d'elle un regard désappointé.

– Il faut d'abord que nous passions chez l'épicier où j'ai une commande à faire, puis nous ferons quelques emplettes.

Dans la boutique de L'épicier une grosse dame, dont la figure haute en couleurs brillait comme un soleil derrière le comptoir, offrit gracieusement à Rosa quelques dragées. Tout en prenant sur une étagère le bocal qui les contenait, elle se pencha vers Marthe, et lui demanda, assez haut pour être entendue de l'enfant : Qui est cette charmante petite demoiselle ?

– C'est une nièce de madame, répondit laconiquement Marthe, qui n'aimait ni la flatterie, ni la curiosité.

– Et d'où vient-elle ?

– De Paris.

– De Paris ! ah ! il n'y a que Paris pour les jolis enfants. Ça vous a une élégance, une grâce dans la tournure ! Tous nos enfants paraîtraient des lourdauds à côté de cette petite demoiselle. Servez-vous, mon amour, ne craignez pas d'en prendre autant que cela vous fera plaisir. Oh ! qu'elle est donc discrète ! Donnez-moi votre main, je vous servirai moi-même.

En disant cela, elle remplit le creux de la main de Rosa de dragées blanches et roses des plus appétissantes. La petite fille regardait Marthe avec inquiétude, car quelque chose lui disait que celle-ci n'était pas contente. Cependant elle remercia poliment la marchande, et l'on sortit de la boutique, non sans que quelques paroles flatteuses eussent encore atteint ses oreilles. Marthe ne fit aucune observation sur ce qui venait de se passer.

Rosa reprit son air naturel, dès qu'elles eurent tourné le coin de la rue et qu'elle ne se sentit plus sous l'inspection du regard admiratif de la grosse dame, restée debout sur le seuil de son magasin.

Elles entrèrent dans une petite rue étroite et sombre, composée de maisons de pauvre apparence. Marthe s'arrêta devant l'une des plus petites

et des plus délabrées. Deux marches tout usées conduisaient à un étroit passage où l'on respirait un air humide et lourd. Marthe les descendit. Rosa paraissait peu disposée à la suivre.

– Ne puis-je pas vous attendre ici ? demanda-t-elle.

– Non, dit Marthe, je ne veux pas vous laisser seule.

Après avoir traversé ce long corridor, il fallait monter deux étages. Marthe frappa à une petite porte à droite. Une voix lui cria d'entrer. Une vieille femme était assise près de la fenêtre. Elle tourna la tête vers la porte quand elle s'ouvrit ; mais ce ne fut que lorsque Marthe l'eut amicalement saluée, qu'elle s'écria :

– Ah ! c'est vous, Mademoiselle Marthe. Que le bon Dieu vous bénisse ! il y a bien longtemps que nous ne vous avons vue.

– C'est vrai, Catherine, mais il n'y a pas de ma faute. Je serais venue plus tôt si je l'avais pu. Je vous apporte de l'ouvrage, deux paires de bas à faire. Voici le coton et le modèle.

– Tant mieux, car voilà huit jours que je ne fais plus rien, et l'oisiveté est ce que je crains le plus. Elle fait paraître le temps si long !

– D'ailleurs vous avez grand besoin de gagner quelque chose. Mais voilà Jenny qui ne vous laisse manquer de rien.

– Ah ! la pauvre petite, elle travaille trop, beaucoup trop pour son âge, c'est ce qui me chagrine.

En disant ces mots, la vieille femme posa sa main sur la tête d'une petite fille, qui, après s'être levée sans mot dire pour avancer des chaises aux deux visiteuses, s'était rassise et avait repris son ouvrage, auquel elle travaillait avec une étonnante assiduité. Elle n'était pas beaucoup plus grande que Rosa ; mais sa figure, un peu boursoufflée et d'une pâleur malade, paraissait beaucoup plus âgée. Rien dans son extérieur ne pouvait plaire au regard. Elle avait des traits grossiers, de petits yeux d'un bleu pâle, des cheveux jaunâtres et rares. Rosa la regarda un moment et détourna les yeux avec une sorte de dégoût. Son cœur avait été trop récemment gonflé de l'orgueil de sa beauté, pour qu'elle vît d'un œil indulgent la laideur d'une autre. Elle ne savait pas combien devant Dieu et pour sa grand-mère aveugle, cette pauvre enfant qu'elle dédaignait était douée d'une beauté supérieure à la sienne.

Si Jenny avait un teint jaune et maladif, c'est qu'à l'âge où d'autres enfants sont entourés à toute heure de tendresse et de sollicitude, elle avait dû pourvoir, non-seulement à sa propre existence, mais aussi à celle de sa grand'mère, la seule parente qui lui restât. Si elle n'avait pas atteint un développement physique proportionné au nombre de ses années, c'est qu'elle avait vécu dans cette petite chambre, privée d'air, de soleil, d'exercice, toujours assise et courbée sur son ouvrage, ne le quittant que pour vaquer aux soins du ménage, quand l'aveugle ne pouvait plus le faire elle-même. Elle faisait de la dentelle, et était devenue si habile qu'elle avait toujours plus de commandes qu'elle n'en pouvait accepter. Rosa regarda un moment, avec étonnement, ses fuseaux si agiles, dont il lui était impossible de suivre les mouvements compliqués et rapides ; mais, contre son habitude, elle était saisie d'un accès d'humeur et de silence ; elle ne s'approcha pas de la petite ouvrière, et ne lui adressa pas la parole. Elle se sentait mal à l'aise et fut soulagée quand Marthe la prit par la main pour partir.

Ce ne fut que lorsqu'elles se trouvèrent dans la campagne, que Rosa recommença la conversation.

– Qu'il faisait chaud dans cette chambre en plein soleil et avec ce fourneau allumé dans la cheminée, dit l'enfant. J'ai cru que j'y étoufferais. Cette petite fille travaille bien vite ; mais elle est horriblement laide avec ses cheveux jaunes.

En parlant ainsi, elle ramenait sur son visage une des belles boucles brunes dont la marchande aux dragées avait vanté l'abondance et les reflets dorés.

Il y eut un moment de silence.

– Cette petite fille, dit enfin Marthe, a déjà treize ans, quoiqu'elle ne soit pas de beaucoup plus grande que vous. Voilà plus de trois ans qu'elle soutient, par son travail, sa pauvre grand'mère aveugle. Non-seulement elle gagne de quoi la faire vivre, mais elle est toute sa consolation. Quand elle a fini sa tâche de la journée, et qu'elle a mis en ordre leur petit ménage, au lieu d'aller se promener pour respirer l'air et se distraire, elle vient s'asseoir auprès d'elle et lui lire dans leur vieille Bible. Sa grand'mère m'a dit bien souvent qu'elle ne savait pas ce qu'elle serait devenue sans elle.

Rosa ne répondit pas, mais sa figure prit une expression sérieuse.

Elle ne regarda, le long du chemin, ni les haies d'aubépine, ni les prés en fleurs. Lorsque Marthe eut rendu compte de ses commissions à sa maîtresse et qu'elle fut dans sa cuisine, occupée des préparatifs du souper, Rosa entra silencieusement et s'assit sur une petite chaise entre la table et la fenêtre.

– Marthe, dit-elle à voix basse, voulez-vous me ramener une autre fois chez la petite fille qui fait de la dentelle ?

– Pourquoi donc, Mademoiselle Rosa ? vous l'avez trouvée si laide, et vous avez failli étouffer dans cette chambre.

– Oh ! Marthe, je suis très honteuse d'avoir parlé ainsi. J'étais si contente de ce que cette grosse dame du magasin avait dit de moi que...

Les larmes lui coupèrent la parole.

– J'ai été bien méchante, je le sais, reprit-elle, au bout d'un moment. Oh ! je voudrais la revoir. Elle doit croire que j'ai le cœur si dur.

Touchée de ce repentir, Marthe lui promit qu'elle la conduirait chez Catherine, la première fois qu'elle y retournerait.

La promenade avait un peu retardé le repas du soir ; Rosa demanda la permission de mettre le couvert. Comme elle était adroite et intelligente, Marthe y consentit de grand cœur, et la chose se fit sans accident.

– Voilà donc une journée entière passée sans nouveau malheur, se dit la bonne dame Darcy qui avait un certain plaisir à contempler, du fond de son fauteuil, l'activité gracieuse et empressée de sa petite nièce. Je ne m'y attendais certes pas en me levant ce matin.

VI

Un vent d'ouest avait complètement dérangé le temps. Pendant toute une semaine, la pluie tomba sans interruption. Sans le soin que prenait Marthe de l'associer à toutes ses occupations, la pauvre Rosa n'aurait su que devenir. Il ne pouvait être question du jardin ; sa chambre était bien petite, et celle de Madame Darcy, était, à ses yeux, le sanctuaire de l'ennui, d'autant plus que la vieille dame, qui se ressentait du mauvais temps et était très souffrante, craignait le bruit et le mouvement encore plus que de coutume. Quelquefois Rosa prenait la vieille Bible, l'ouvrait sur le tapis et s'étendait tout de son long devant elle pour en admirer les images. Mais ces antiques gravures, avec leur texte en vieux français, étaient la plupart du temps incompréhensibles pour elle. Il lui arrivait donc souvent de refermer le livre et de le reporter à sa place, l'air plus triste encore qu'en le prenant. On n'entendait plus de joyeux éclats de rire, plus de courses précipitées du haut en bas de la maison, et, chose remarquable, depuis huit jours, sa vivacité s'était tellement éteinte, qu'on n'avait pas à lui reprocher la plus petite étourderie, pas le plus mince dégât. Madame Darcy était trop absorbée par ses maux pour observer ce changement. Elle avait grand besoin de silence et de tranquillité ; pourvu qu'elle en eût autour d'elle, elle croyait que tout allait bien, et rien ne lui semblait plus naturel que de voir Rosa immobile sur son petit tabouret, absorbée dans ses pensées en suivant des yeux les nuages du ciel et le vol des oiseaux. Mais Marthe ne pensait pas de même et faisait tout ce qui était en son pouvoir pour distraire la petite fille et ranimer sa gaieté.

Un matin cependant le soleil se leva dans un ciel sans nuages. Aussitôt après le déjeuner, Rosa demanda la permission de sortir, et l'ayant obtenue, elle s'élança dans le jardin, joyeuse de sa liberté et aussi légère que si elle avait eu des ailes.

Chaque fleur, chaque buisson, chaque petit nid bien connu (car elle en avait découvert plus d'un dans les branches touffues) reçut à son tour sa visite. Il lui semblait que jamais les plantes n'avaient eu autant de parfums, la verdure autant de fraîcheur. Les lilas, que la pluie avait effeuillés, jonchaient la terre autour des arbres dépouillés de leur parure. Mais Rosa ne pensait pas à s'en attrister. Elle ne pouvait que se réjouir et admirer. Elle se sentait renaître avec le soleil, et reprenait la vie en même temps que la liberté de ses mouvements. Toute tristesse était déjà oubliée, et le jardin de Madame Darcy lui semblait le paradis sur la terre.

Bientôt cependant l'étroit espace qu'enfermait la haie de jasmin et de rosiers ne lui parut plus assez vaste pour contenir son activité. Une petite porte ouvrait au bout du jardin sur un sentier ombragé qui conduisait du côté des collines. Elle était généralement fermée, mais ce jour-là, un vieux jardinier qui venait aider Marthe dans les travaux les plus pénibles et dont la chaumière était voisine, l'avait laissée ouverte un moment pour aller chercher chez lui un outil qu'il avait oublié. Rosa fut fortement tentée de profiter de cette inadvertance. Sa conscience lui disait bien qu'elle avait tort, car elle jeta autour d'elle un regard inquiet ; mais le désir de voir du pays et de se sentir plus au large dans la vaste campagne, l'emporta sur tous ses scrupules. Elle commença par marcher très vite comme une personne qui se sent coupable et qui veut s'échapper à elle-même par la rapidité de ses mouvements ; mais bientôt les prairies émaillées de fleurs et la variété des objets qui s'offraient à ses regards, lui firent oublier tout le reste. De loin en loin une violette tardive ou une anémone rosée qui lui souriait au bord du chemin, l'invitait à poursuivre et à enrichir encore son bouquet. Une heure entière s'était écoulée avant que la petite étourdie songeât à regarder autour d'elle. Lorsqu'elle le fit enfin, il lui sembla se trouver dans un pays tout à fait inconnu ; les collines avaient changé d'aspect, le ruisseau ne coulait plus dans la même direction, et au lieu du bouquet de marronniers qui abritait la maison de sa tante, elle ne voyait plus derrière elle que les noyers qui bordaient le chemin qu'elle venait de parcourir. Rosa était courageuse et ne se troublait pas pour peu de chose. Il y avait d'ailleurs dans cette aventure un certain attrait pour sa vive imagination. Elle se remit donc en marche, croyant fermement retourner sur ses pas. Malheureusement

elle se trompait, et au lieu de se rapprocher de la maison s'en éloignait toujours davantage. Le soleil commençait à tomber d'aplomb sur la route, et bien que ce ne fut pas encore un soleil de juillet, il avait ce jour-là une chaleur suffisante pour lui donner un violent mal de tête. Elle s'aperçut bientôt que le pays changeait de plus en plus et que rien autour d'elle ne ressemblait à ce qu'elle avait vu dans le voisinage de l'habitation de sa tante. Au lieu des grands noyers elle ne voyait plus que des châtaigniers et des chênes entremêlés de quelques arbres fruitiers. Longtemps elle voulut douter qu'elle fût bien réellement égarée, mais tout à coup la détresse la prit si fortement qu'elle fondit en larmes. Peu accoutumée à une si longue marche par la chaleur, elle ne se sentait plus la force de faire un seul pas, et sans même chercher un arbre qui pût l'abriter du soleil, elle se laissa tomber au bord de la route. Au bout d'un moment elle essuya ses yeux et s'efforça de distinguer au loin si l'on ne voyait personne dans la campagne ; mais partout où son regard pouvait atteindre, les champs étaient aussi déserts que silencieux. Tout à coup cependant, le hennissement d'un cheval se fit entendre à une grande distance, et un moment après Rosa vit paraître tout au bout de la route une voiture dont le devant recouvert en toile formait une sorte de cabriolet ; derrière s'entassaient pêle-mêle des peaux de lapins de toutes couleurs. Le conducteur de cet équipage élégant était une vieille femme, dont la figure ridée et rouge comme une pomme d'hiver était pittoresquement encadrée d'un mouchoir plus rouge encore, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux gris. De l'autre côté de la banquette, tout ratatiné dans son coin, les deux mains sur ses genoux, se tenait un vieux petit homme vêtu d'un habit de toutes nuances et d'un chapeau noir défoncé. Rosa cessa aussitôt de pleurer et arrêta ses yeux sur le véhicule qui approchait d'elle à loisir et par soubresauts. La femme conduisait son maigre cheval avec force expressions énergiques de sa volonté, ne cessant de l'interpeller, de l'encourager, de le caresser et même de le frapper avec son bâton, toutefois sans lui faire grand mal. Elle remarqua de loin la petite fille et arrêta tout court sa carriole quand elle fut arrivée auprès d'elle.

– Que faites-vous là toute seule, petite ? lui dit-elle d'une voix forte et rude qui la fit tressaillir.

Cette interpellation venait à propos, car Rosa après s'y être préparée d'avance par une ferme résolution, avait senti le courage lui manquer complètement pour demander du secours. Elle se leva et répondit qu'elle s'était égarée et ne savait comment retrouver son chemin. La vieille femme lui demanda toutes les indications possibles sur le lieu de sa demeure et finit par conclure qu'elle habitait près de la ville ; mais où et avec qui ? c'était moins facile à comprendre, car le nom de Madame Darcy lui était inconnu. Une petite maison à quelque distance de la grande route, une vieille dame et sa bonne, c'étaient là des renseignements bien vagues et d'après lesquels on ne pouvait prendre aucune détermination.

– Il faut toujours l'emmener avec nous, dit la femme.

– Je veux bien, répondit d'une voix sourde le vieux bonhomme qui avait écouté le dialogue sans s'en mêler.

– On doit être aux cent coups chez elle ; on ne perd pas une petite fille comme celle-là sans s'en apercevoir. Nous la conduirons au bureau de poste ou chez l'un des marchands qui fournissent la maison, si elle peut nous en indiquer un, et pour ce qui est de nous, eh bien, nous irons à Villefranche demain si ce n'est pas aujourd'hui.

– Je veux bien, répéta le vieillard.

Il était tout émerveillé d'une si heureuse combinaison qui jamais ne lui serait venue à l'esprit, mais il ne trouvait pas d'autre moyen d'exprimer sa pensée que ces trois mots, les seuls qui sortissent naturellement de sa bouche.

– Venez, mignonne, dit la femme en se penchant pour tendre la main à Rosa, mettez votre pied sur l'essieu, l'autre sur le rebord.... Là, n'ayez pas peur ! Maintenant asseyez-vous sur la paille. Ne craignez rien quand même vous sauteriez un peu. Dame, ma belle petite, nous nous passons de voitures suspendues, nous autres.

Rosa se trouvait bien heureuse que quelqu'un voulût se charger de son sort, car depuis deux heures, son indépendance lui paraissait lourde à porter.

– Connaissez-vous quelqu'un à la ville ? demanda la brave femme avant de remettre son cheval en mouvement.

– Non, répondit Rosa, mais je suis allée une fois dans un magasin avec ma bonne. Je crois bien que je pourrais le retrouver. Il est dans la plus large

rue.

– Qu’est-ce qu’on y vend ?

– C’est une boutique d’épicerie, Madame.

– Eh bien, en route !

Le vieux manche de fouet toucha les flancs du vieux cheval, qui partit lourdement de son meilleur trot, Rosa se retint instinctivement au rebord de la voiture, car elle était si rudement secouée qu’il lui semblait à tout moment qu’elle allait être lancée dans les airs. La vieille femme se mit à rire et lui dit de sa grosse voix :

– Faut se faire à tout, ma poulette.

Plus d’une fois le véhicule s’arrêta en route. Alors la femme remettait un instant les rênes à son mari, descendait délibérément, traitait avec ses pratiques et venait reprendre sa place et son fouet que le vieux bonhomme lui rendait d’un air soumis qui semblait dire aussi : Je veux bien.

– Eh bien, mignonne, comment vous va ? demandait-elle de temps en temps à la petite fille.

– Très bien, Madame, je vous remercie. C’est très amusant de voyager ainsi.

La figure de la bonne vieille s’épanouit de satisfaction.

– C’est un bonheur que nous ayons passé par là, dit-elle, car ce chemin est très désert. Il n’y passe quasiment personne dans le gros du jour. Vous auriez pu rester là jusqu’à la nuit toute seule, pauvre petit agneau.

Rosa frissonna.

– J’aurais eu bien peur, dit-elle à voix basse.

La conversation fut ici forcément interrompue. La route devenait si mauvaise, que la charrette était de plus en plus rudement cahotée. C’était un vrai travail que de s’y maintenir en équilibre et d’y garder sa respiration. Le soleil commençait à redescendre à l’horizon, et Rosa pensait à l’angoisse de sa tante et de Marthe. Enfin on entra dans la grande route et elle s’aperçut qu’on approchait de la ville. Quelques minutes avant de l’atteindre, la marchande de peaux de lapins arrêta sa voiture et dit :

– Avant de continuer il faut bien savoir ce que nous allons faire.

Son mari la regarda d’un air consterné, car personne moins que lui ne pouvait lui donner un semblable renseignement. Rosa ne savait non plus

que répondre.

– Vous dites que cette boutique est dans la plus grande rue de la ville ?

– Oui, Madame, je crois bien me le rappeler.

– Allons-y donc !

Et elle fouetta vigoureusement son pauvre che val, tandis que son mari très soulagé de ne pas être appelé à donner son avis, murmurait en reprenant son attitude qu’il avait quittée un instant :

– Je veux bien.

– Est-ce ici ? demanda la femme à l’entrée d’une rue assez régulière et assez large, où quelques magasins étalaient de loin en loin leurs maigres devantures.

Rosa regarda tout autour d’elle d’un air indécis. Elle ne se rappelait pas y être venue avec Marthe.

– Je ne crois pas, répondit-elle tristement.

– Ecoutez ! il n’y a dans cette rue qu’une seule boutique d’épicier. ; si ce n’est pas celle que vous connaissez c’est qu’il faut la chercher ailleurs. Tenez, la voici ! est ce la même ?

– Oh ! non, j’en suis bien sûre. Celle où je suis allée avait un beaucoup plus bel étalage de fruits secs, de bougies et de dragées. Il y avait aussi des fruits confits.

– Alors je sais ce que vous voulez dire. Il n’y en a qu’une dans toute la ville où l’on vende de ces choses-là. Nous allons y être dans deux minutes. En route !

Rosa jeta un cri de joie en reconnaissant bientôt à l’angle d’une rue un peu moins large, mais non moins déserte que celle qu’ils venaient de quitter, une boutique qui lui sembla appartenir, à n’en pouvoir douter, à la grosse dame aux dragées. En effet, la marchande était debout en personne sur le pas de sa porte. Elle salua Rosa d’un regard de profond étonnement lorsqu’elle la vit en si étrange compagnie et parut encore plus surprise quand le véhicule s’arrêta devant son magasin.

– Est-ce bien possible ? s’écria-t-elle, – non, je ne me trompe pas ! on n’oublie pas une figure comme celle-là. Que faites-vous donc avec ces gens-là, ma charmante petite demoiselle ?

Rosa voulut répondre, mais elle était si troublée que sa langue se refusa à faire son service. La vieille femme ne se laissa point intimider par le regard superbe et méprisant qui la toisait. Elle raconta simplement ce qui avait eu lieu, en ajoutant qu'elle pensait que puisque la petite demoiselle lui était connue et appartenait à l'une de ses pratiques, la dame qui l'écoutait voudrait bien la faire reconduire de suite chez elle.

Lorsque la marchande eut compris que c'était un service qu'on lui demandait, elle changea un peu de physionomie. Cependant elle s'approcha de Rosa et lui dit de sa voix mielleuse qu'elle serait charmée de la recevoir chez elle ; puis se tournant vers la vieille femme au mouchoir rouge :

– Vous pouvez être tranquille, lui dit-elle, elle sera bien soignée. Pour ce qui est de la reconduire tout de suite, c'est autre chose. Nous sommes très occupés, et je ne sais pas même où elle demeure. Ce ne sont pas les commandes de cette maison qui font aller notre commerce. Ce soir, quand on aura fermé la boutique, notre garçon pourra l'accompagner.

– Ce soir ! s'écria la pauvre femme indignée, ce soir ! mais vous n'y pensez pas, Madame ; quand depuis ce matin on ne sait pas chez elle ce que cette enfant est devenue.

– Ecoute, mon vieux, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, irons-nous reconduire nous-mêmes cette petite ? cela nous mettra un peu loin de chez nous, mais personne ne nous attend et notre bidet fera bien encore une lieue pour une bonne action.

– Je veux bien, répondit le brave homme.

Rosa reprit sa place, et la vieille marchande s'adressant à l'épicière :

– Peut-être, dit-elle, que Madame voudra bien me donner l'adresse, à moins pourtant que ce ne soit trop de peine.

A cet instant Rosa, qui depuis quelques minutes se sentait épuisée et éprouvait une sorte d'étourdissement, pâlit d'une manière effrayante. Une dame qui se trouvait dans la boutique et qui, après avoir fuit ses emplettes, avait assisté, sans être vue de personne, à cette petite scène, s'avança vivement et la prit dans ses bras.

– Il ne faut pas songer à emmener cette enfant plus loin, dit-elle, elle n'est pas en état de le supporter. Je vais la conduire chez moi et la mettre dans un bon lit chaud. On ira immédiatement rassurer sa famille. Retournez

chez vous, braves gens, mais avant cela dites-moi où vous demeurez. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour cette enfant.

Munie de l'adresse de Madame Darcy et de celle des marchands de peaux de lapins, la dame secourable prit dans ses bras la pauvre petite qui s'était tout à fait évanouie et la porta dans sa maison située à peu de distance. Une petite fille qui l'avait vue de la fenêtre accourut au-devant d'elle.

– Oh ! maman, qu'est-ce qui est arrivé ? qui est cette petite fille ? est-elle malade ? est-elle morte, maman ?

Et sa figure exprima l'effroi en voyant le pâle visage de Rosa et ses membres sans vie.

– Non, mon enfant, Dieu merci, elle vit. Mais ne me fais pas de questions, ce n'est pas le moment. Ouvre vite la porte de la chambre de Cécile et découvre le lit afin que je puisse la mettre dedans. Appelle Mariette et garde ton petit frère pendant qu'elle fera tout de suite chauffer de l'eau. Je crois que le mal vient d'un coup de soleil et que le meilleur remède sera un bain de pieds. Dis-lui de m'apporter aussi du vinaigre, ou plutôt envoie-le-moi par Cécile.

Tout en donnant ces ordres avec beaucoup de calme, la bonne dame déshabillait Rosa et la mettait au lit. La petite fille était partie comme un éclair, et un moment après une jeune fille un peu plus grande était entrée un flacon à la main. Grâce aux soins intelligents qui lui furent prodigués, la petite malade reprit bientôt connaissance, mais trop épuisée pour s'étonner de se voir entourée et soignée si tendrement par des personnes inconnues, elle referma les yeux et s'endormit d'un sommeil réparateur. Madame Reynold se retira doucement avec Cécile et ferma la porte sans bruit.

– Oh ! ma tante, dit celle-ci en la suivant au salon, ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à Blanche ?

– Cela m'a frappée dès le premier moment, dit Madame Reynold, en attachant un regard plein de larmes sur le portrait d'une enfant qu'elle avait perdue quelques mois auparavant et que Rosa lui avait rappelée par l'expression et l'ensemble de sa figure. – Je t'ai laissé bien longtemps seul, mon cher Alfred, ajouta-t-elle en se tournant vers un jeune garçon qui était

assis ou plutôt couché sur une chaise longue dans un coin du salon. T'es-tu ennuyé ?

– Non, ma tante, mais vous savez que le temps est toujours trop long quand vous n'êtes pas là. Maintenant, racontez-moi ce que c'est que cette aventure dont le bruit est parvenu jusqu'à moi. Une petite fille évanouie, c'est rare et très remarquable. Ordinairement une dame ne se permet d'être si intéressante qu'à partir de l'âge de seize ans, et jusque-là on se contente de crier à tue-tête ou de pleurer à chaudes larmes toutes les fois qu'il y a lieu. Mais il paraît que notre petite héroïne est très avancée pour son âge. Que lui est-il arrivé ?

– Je ne puis te dire que ce que je sais moi-même. Elle s'est égarée dans la campagne et a été ramenée de très loin par de braves gens qui l'ont recueillie sur une route où elle était assise et se désespérait en plein soleil. L'émotion, la chaleur et la fatigue se sont réunies pour la rendre malade.

– La verrai-je ?

– Sans doute, demain matin. Je viens d'envoyer chez la tante de notre petite amie pour la rassurer sur son sort, et lui dire que nous la gardons, afin qu'elle se repose auprès de nous jusqu'à demain.

– Est-elle jolie ?

– On croirait voir Blanche. Je n'ai jamais vu de ressemblance plus frappante.

Alfred ne répondit pas. Sa lèvre trembla légèrement et il devint un peu plus pâle. Après un moment de silence, il reprit la conversation ; mais sans revenir au même sujet.

Il est temps que nous sachions quelle était cette famille dans laquelle notre petite Rosa venait d'être si brusquement introduite. Madame Reynold avait eu cinq enfants. La mort de sa fille aînée ne lui en, avait laissé que quatre ; mais elle avait adopté, depuis plusieurs années, les enfans d'une sœur, restés orphelins. Alfred et Cécile pouvaient se considérer comme les aînés de cette nombreuse famille. Il était impossible de se douter qu'ils n'eussent pas les mêmes droits que les autres enfants à la tendresse de la mère. Alfred surtout, dont l'état maladif réclamait des soins constants et dévoués, absorbait à lui seul une partie considérable du temps, des préoccupations et des sollicitudes de sa tante. Elle n'était jamais lasse de le

soigner, de le distraire, de le veiller, de l'encourager, et la source vive de ce dévouement qui jaillissait de son cœur était si riche et si abondante qu'elle ne faisait jamais défaut. Cécile ne lui donnait pas moins de peine, non par sa santé qui était aussi florissante que son intelligence était vive, mais par son caractère difficile et mécontent. Blanche, plus jeune que Cécile de quelques mois seulement, savait alléger la tâche de sa mère par sa tendresse et son aimable naturel. Elle était le charme, la joie de la maison. Il semblait qu'en sa présence la mauvaise humeur et l'ennui fussent forcés de se dissiper comme un brouillard sous les rayons d'un beau soleil. Sa mère aurait pu compter les jours par les jouissances que lui donnait l'heureux développement de cette fille bien-aimée. Une maladie violente la lui ravit en moins d'une semaine.

Après sa mère, personne n'avait aimé Blanche comme Alfred. Chétif, mélancolique et privé de tous les plaisirs de l'enfance, il n'avait compris les joies de la vie que par l'intermédiaire de sa petite cousine. C'était son sourire qui illuminait la chambre sombre où il devait souvent rester enfermé pendant de longues semaines. Sa présence le calmait et rendait ses souffrances tolérables ; le son de sa voix et de son rire perlé était pour lui la plus harmonieuse des musiques. C'étaient ses petites mains adroites qui devaient, lorsqu'il avait la fièvre, préparer ses boissons pour qu'il les trouvât agréables et rafraîchissantes. En retour, il ne se lassait jamais de faire pour elle de jolis dessins et de merveilleuses découpures ; jamais non plus de lui raconter des histoires gaies ou fantastiques qu'il s'amusait à composer pendant ses fréquentes insomnies. Alfred et Blanche étaient inséparables, et Madame Reynold était souvent obligée d'employer son autorité pour forcer celle – ci à faire l'exercice nécessaire à sa santé. Aussi lorsqu'un matin, après quelques jours d'angoisses, il fallut la coucher pâle et froide dans son petit cercueil, on craignit que la frêle constitution du jeune garçon ne pût pas supporter un choc aussi cruel. Il voulut qu'on le portât auprès de cette couche étroite où l'enfant reposait tout entourée de roses blanches, et portant sur ses traits délicats l'empreinte solennelle du monde invisible. Personne ne sut ce qui se passa en lui auprès de ce cercueil ; mais de ce moment un grand changement s'opéra dans son caractère. D'irritable, il devint patient et doux ; d'orgueilleux et exigeant

qu'il était, humble et sans cesse préoccupé de la crainte de fatiguer ceux qui l'entouraient. Mais il ne parlait pas de ce qui se passait en lui, et même avec sa tante, il semblait éviter toute allusion à sa petite cousine.

Tels étaient donc les principaux habitants de cette maison, dans laquelle Rosa devait s'éveiller le lendemain, après de longues heures d'un sommeil profond et non interrompu. Plusieurs fois, pendant la soirée, Madame Reynold alla sans bruit écouter à la porte de sa chambre. Une respiration égale et lente l'avertit que son repos était aussi restaurant qu'on pouvait le désirer. Le messenger était revenu, rapportant tous les remerciements de Madame Darcy. Il était arrivé au moment où Marthe et le jardinier rentraient dans une mortelle inquiétude, après une longue et infructueuse recherche. On avait ajouté que l'on viendrait reprendre la petite coupable le lendemain vers dix ou onze heures. Tout était donc pour le mieux, et jamais journée aventureuse n'aboutit à une nuit plus paisible et plus longue que celle dont Rosa s'éveilla enfin bien longtemps après que les petits oiseaux eurent salué le lever du soleil.

VII

Lorsque Rosa ouvrit les yeux, une femme en deuil était penchée sur elle. Il lui sembla qu'elle avait déjà vu cette douce figure, mais elle ne savait ni où, ni en quelle circonstance. Sa présence, loin de l'étonner ou de lui être désagréable, lui donna un sentiment de bien-être indéfinissable, et son premier mouvement fut de lui tendre les bras. Madame Reynold sourit en se voyant 'si bien accueillie.

– Comment vous sentez-vous, chère enfant ? lui demanda-t-elle, cette bonne nuit vous a-t-elle tout à fait remise ?

Ces paroles rappelaient à Rosa tous les événements de la veille, mais sans lui expliquer comment elle se trouvait dans cette maison étrangère, sous ces jolis rideaux blancs si frais, et comment il se faisait qu'une figure aussi maternelle se penchât à son chevet.

– Je suis très bien, répondit-elle, je vous remercie, Madame. Pourtant tous mes membres me font mal, et j'ai encore la tête un peu lourde. Elle me faisait tant souffrir hier ! Mais qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi suis-je ici ?

Madame Reynold le lui expliqua en peu de mots, et ajouta qu'elle allait lui apporter à déjeuner, et que la fatigue dont elle se ressentait encore se dissiperait bientôt.

Une tasse de chocolat parfumé et un petit pain furent savourés par Rosa, de manière à faire prévoir que sa convalescence ne serait pas longue. Quand elle eut achevé ce repas, elle se sentit plus en train de causer.

– Il me semble, dit-elle, que j'ai vu hier une petite fille près de mon lit ; mais j'étais si fatiguée, que je n'ai pas pu tenir mes yeux ouverts assez longtemps pour en être bien sûre.

– Vous ne vous êtes pas trompée, chère enfant, c'était ma nièce Cécile.

– Est-elle de mon âge ?

– Un peu plus âgée, je pense ; elle a douze ans.

– Alors elle a trois ans de plus que moi, car je n’en ai que neuf. Pourrai-je la voir ?

– Elle se réjouit beaucoup de venir près de vous.

– Est-ce sa chambre ? qu’elle est jolie ! Et tous ces livres que je vois là-bas sont à elle aussi ? Oh ! quelle belle gravure ! Qu’est-ce qu’elle représente ?

– C’est Jésus bénissant les enfants. N’en avez-vous jamais vu de semblable ?

– Non, jamais. Elle est aussi à Cécile ?

– Elle est à elle maintenant. Elle appartenait à une chère enfant qui l’aimait beaucoup.

– Est-ce votre petite fille ? demanda timidement Rosa.

– Oui, mais elle n’est plus avec moi ; elle est au ciel.

Rosa vit qu’une larme brillait dans l’œil de la pauvre mère. Elle lui prit doucement la main, et se tut un moment.

– Et elle aimait ce tableau ? reprit-elle.

– Beaucoup. Elle l’avait fait mettre près de son lit, de manière à le voir le matin quand elle s’éveillait. Une heure avant sa mort, elle l’a encore regardé longtemps. Elle ne pouvait presque plus parler, mais ses lèvres remuaient comme pour demander à ce bon Sauveur qui a béni les petits enfants de la prendre, elle aussi, dans ses bras.

– Elle était bonne ? demanda Rosa.

– Oui, mon enfant, aussi bonne, je crois, qu’on peut l’être sur cette terre, avec le secours de Dieu. Elle ne m’a jamais donné que de la joie.

– Mais à présent, s’écria la petite fille en fondant en larmes, à présent que vous ne l’avez plus, vous êtes bien malheureuse ?

– Je souffre, sans doute, chère enfant, mais je ne suis pas bien malheureuse, parce que je sais qu’elle est près de Dieu et que j’irai vers elle un jour.

Rosa cessa de pleurer et parut réfléchir.

– Je voudrais lui ressembler, dit-elle.

– Eh bien, chère petite, votre souhait est en partie accompli, car vous avez presque les mêmes traits, les mêmes cheveux, le même regard que ma

bien-aimée petite Blanche. En vous voyant hier, cette ressemblance m'a donné beaucoup d'émotion.

– Oh ! j'en suis bien contente, car peut-être que vous m'aimerez à cause de cela.

– Je vous aimerais sans cela, mon enfant, mais certainement le souvenir de ma fille rendra cette affection plus vive encore.

Rosa fixa de nouveau les yeux sur le tableau.

– Je ne savais pas, dit-elle, que Jésus aimait ainsi les enfants.

– N'avez-vous donc jamais lu ce récit dans l'Évangile ? demanda Madame Reynold surprise de tant d'ignorance.

– Non. Chez nous on ne lisait jamais la Bible. Chez ma tante Darcy on la lit bien le matin, mais je n'y comprends pas grand'chose et cela m'ennuie souvent. Je me trompe pourtant ; une fois avec papa, nous avons lu la Bible. C'était le matin du jour où je suis partie. Voulez-vous que je vous le raconte ?

– Volontiers, ma chérie.

– Eh bien, vous savez que papa est parti pour un grand voyage et qu'il n'a pas pu me prendre avec lui. Lorsqu'on me l'a dit j'ai été bien malheureuse, et j'ai dit que je ne voulais pas rester sans lui ; mais papa m'a parlé et j'ai senti que je pourrais tout supporter pour ne pas lui causer de la peine. Le matin du jour où je devais partir pour venir chez ma tante Darcy, il m'a appelée dans son cabinet. Il a fermé la porte à clef, puis il a pris un livre doré et relié en noir qui était sur sa table, en me disant :

– C'est la Bible de ta mère. Elle est toute soulignée de sa main. Je l'emporte avec moi, mais plus tard elle t'appartiendra, mon enfant, et je désire y lire une fois avec toi avant que nous nous séparions.

Alors papa me prit sur ses genoux et me lut à haute voix quelques paroles dont je ne me rappelle que les premières. « J'élève les yeux vers les montagnes. »

– C'est le psaume CXXI^e celui qu'on appelle souvent le psaume des voyageurs.

– Ah ! je comprends pourquoi papa l'avait choisi. C'est que nous étions tous deux des voyageurs. Ensuite il m'a prise dans ses bras, et il m'a tenue longtemps, bien longtemps serrée contre lui. Puis il s'est tourné

brusquement et s'est remis à son bureau, mais j'avais bien vu qu'il y avait des larmes dans ses yeux. Oh ! que je voudrais être encore près de lui !

– Il reviendra, ma chère enfant ; il faut demander tous les jours à Dieu de le garder et de le ramener. Ne le faites-vous pas ?

– Non, Madame, répondit Rosa en rougissant sans bien savoir pourquoi, personne ne m'a dit de le faire.

– Eh bien, nous prierons ensemble aujourd'hui, et vous le ferez ensuite toute seule.

Madame Reynold s'agenouilla près du lit et prononça une courte prière, si simple et si confiante que Rosa la comprit tout entière, et que son cœur en fut tout ému.

– Je suis sûre que maman devait vous ressembler, dit-elle à sa nouvelle amie en l'embrassant.

Qu'aurait-elle pu dire de plus pour exprimer sa reconnaissance et son affection ? Madame Reynold fut heureuse d'avoir si vite gagné ce jeune cœur et se promit d'en profiter pour lui être utile, et de remplacer autant qu'elle le pourrait la douce influence de cette mère que l'enfant n'avait pas connue.

Une pluie torrentielle avait succédé ce jour-là à la chaleur orageuse de la veille. Lorsque Rosa fut levée elle était pâle et se sentait encore un peu mal à son aise. Aussi quand la bonne Marthe arriva, avec ses sabots et son immense parapluie, on ne voulut pas lui rendre son bien qu'elle venait réclamer. Il fut décidé que Rosa ne pouvait sans imprudence affronter une pareille humidité, et que si le lendemain le temps était passable et elle-même tout à fait bien, on la reconduirait chez sa tante. Marthe ne put nier que ce ne fût le parti le plus sage, bien qu'elle eût l'air un peu contrarié de s'en retourner comme elle était venue. Rosa qui goûtait fort la perspective de passer quelques heures dans cette maison hospitalière, et qui ne pensait pas sans effroi à une longue journée de pluie dans la chambre de sa tante, sauta au cou de Marthe, et effaça toute impression pénible par une effusion de tendresse.

– Ah ! dit celle-ci, c'est comme cela, petite câline, que vous croyez tout réparer avec des baisers. Pensez-vous que nous ayons passé hier une agréable journée, votre tante et moi ? Depuis midi que nous nous étions

aperçues que vous manquiez, jus qu'à cinq heures et demie que le message est arrivé, nous n'avons fait que chercher, appeler et nous désoler. Le vieux jardinier, sa femme et moi nous sommes partis dans trois directions différentes et nous vous avons cherchée absolument comme une épingle. 11 n'y a pas de coin ou de recoin que nous n'ayons fouillé, et vraiment je rirais volontiers, maintenant que je vous vois saine et sauve, des drôles d'idées que je me faisais dans mon angoisse. N'ai-je pas été me figurer que vous vous étiez noyée dans le petit bassin de la basse-cour ?

Rosa éclata de rire à cette idée.

– C'est très bien de rire aujourd'hui, reprit Marthe, mais certes hier ce n'était pas risible. Votre tante, la pauvre chère dame, en a eu une crampe d'estomac avant de s'endormir.

– Oh ! j'en suis bien fâchée, s'écria Rosa. Je ne vous causerai plus jamais tant de peine. Mais, Marthe, ma bonne Marthe, comment voulez-vous que je sois triste aujourd'hui ? Cette dame est si bonne pour moi qu'il me semblait en l'écoutant que j'avais trouvé une maman.

– Eh bien, tant mieux, mais il ne faut pas nous oublier pour cela. A demain.

– Oui, à demain. Embrassez-moi encore et dites-moi que vous n'êtes plus, mais plus du tout fâchée.

– Il n'y a pas moyen d'être fâchée, répondit Marthe.

Et reprenant son parapluie, elle s'en alla seule braver le déluge qui avait déjà rendu les chemins presque impraticables.

Rosa debout près de la croisée la suivit des yeux, et quand elle se retourna la jeune fille qu'elle avait entrevue la veille était à côté d'elle.

– Est-ce votre bonne ? demanda-t-elle.

– C'est la cuisinière de ma tante ; c'est elle qui prend soin de moi depuis que je demeure ici.

– Quelle drôle de mine elle a avec son bonnet rond.

– Je ne vois pas ce qu'elle a de drôle, répondit Rosa un peu piquée. Si vous saviez combien elle est bonne vous ne parleriez pas ainsi.

– Oh ! ne vous choquez pas, cela n'en vaut pas la peine. Je suis venue vous chercher pour vous conduire au salon. Mon frère meurt d'envie de vous voir. Vous savez qu'il est toujours malade, et depuis la mort de ma

cousine Blanche il est plus ennuyeux que jamais ; un ne lui arrache pas trois paroles par jour. Bien ne peut lui faire plaisir ou le distraire. Notre maison est bien triste, maintenant ! C'était bien différent quand Blanche était avec nous !

Lorsque les deux petites filles entrèrent dans le salon, Alfred ne fit pas un mouvement. Il était à sa place accoutumée, sur le canapé, la tête tournée vers la muraille.

– Ah ! dit sa tante, voici notre petite prisonnière ! Alfred, ne lui dis-tu rien ?

– J'espère que vous êtes mieux ? dit le jeune garçon sans changer d'attitude.

– Oui, je vous remercie, répondit Rosa, un peu étonnée de cet accueil.

– Cécile, dit Madame Reynold, il faut que tu ailles mettre ta chambre en ordre, mon enfant ; après cela tu achèveras la traduction que tu as commencée hier et tu me l'apporteras.

– Toujours travailler ! dit Cécile en se dirigeant d'un air maussade vers la porte.

Sa tante la suivit d'un regard peiné.

– Ma chère enfant, tu sais que la bonne grâce double le prix de l'obéissance, lui dit-elle doucement.

Cécile sortit et Madame Reynold ne tarda pas à en faire autant, après avoir mis entre les mains de Rosa un livre de gravures.

Les enfants se trouvèrent donc seuls ensemble. Rosa tournait et retournait machinalement les feuillets de son livre. C'étaient pourtant de belles gravures qui l'auraient fort amusée en tout autre moment, mais elle était trop préoccupée de la présence d'Alfred, et surtout de son silence obstiné, pour trouver quelque plaisir à les regarder.

Il y avait bien cinq minutes au moins que cette situation durait et rien ne faisait prévoir qu'elle dût changer autrement que par le retour de madame Reynold, lorsque Rosa tressaillit en entendant tout à coup le son de voix de son compagnon.

– Quel âge avez-vous ? demanda-t-il brusquement.

– Neuf ans, répondit-elle.

– Elle était plus âgée, reprit-il comme se parlant à lui-même, mais de manière à ce qu'elle put l'entendre. Comment vous appelez-vous ?

– Rosa.

– J'aime bien mieux le nom de Blanche. Regardez-moi, s'il vous plaît.

Rosa leva les yeux involontairement, bien qu'elle fût un peu offensée de ces façons impératives.

– Peut-on dire qu'elle lui ressemble ! reprit-il d'un ton dédaigneux, après un instant d'examen ; ma cousine Blanche avait les plus beaux yeux du monde et un teint si transparent ! Vous êtes bien orgueilleuse si vous vous imaginez que vous lui ressemblez.

– Comment voulez-vous que ce soit de l'orgueil, puisque je ne l'ai jamais vue ? Je ne puis croire que ce que l'on me dit.

– Eh bien, je vous conseille de ne rien croire du tout, car je ne comprends pas comment ma tante a pu se fourrer une pareille idée dans la tête.

Rosa, un peu choquée, baissa de nouveau les yeux sur son livre, et cette fois elle fit semblant d'être complètement absorbée par une gravure qui représentait un chien du Saint-Bernard retrouvant un jeune enfant dans la neige. Au bout d'un moment un sanglot étouffé attira son attention. Elle vit qu'Alfred avait caché sa figure dans ses mains, et que de grosses larmes coulaient entre ses doigts, tandis qu'il murmurait comme vaincu par une émotion trop forte : « Blanche, Blanche, ne reviendras-tu jamais vers moi ? »

Rosa oublia en un instant les petits froissements que venait de subir son amour-propre. Elle se leva, s'approcha du canapé, et prenant doucement une des mains d'Alfred dans les siennes, elle lui dit :

– Elle ne peut plus revenir, mais vous irez une fois vers elle.

Elle ne savait pas qu'en parlant ainsi elle citait presque textuellement les belles paroles du roi David lorsqu'on lui annonça la mort de son enfant, ces paroles de foi qui ont consolé tant d'âmes abattues par la séparation en leur montrant ce grand revoir qui nous rendra tous ceux qui sont partis avant nous.

– Voulez-vous me parler d'elle ? continua la petite fille, cela me ferait beaucoup de plaisir.

Alfred ne répondit pas directement, mais il cessa de pleurer et se tourna vers elle en disant :

– C’est vrai que votre voix est comme la sienne ; j’aime à l’entendre. Elle était si douce !

– Elle ne se fâchait jamais ?

– Elle, se fâcher ! oh ! non ; jamais elle n’a dit une parole dure ou orgueilleuse à personne. Pourtant elle était très vive, et je sais qu’autrefois elle avait des accès de colère. Mais depuis une année elle avait bien changé, et ma tante disait qu’elle n’était pas reconnaissable. Je ne sais pas comment nous avons pu croire qu’elle resterait avec nous. Elle était beaucoup trop bonne pour la terre.

– Je voudrais bien l’avoir connue, soupira Rosa.

– Vous seriez bien malheureuse à présent, tandis que vous ne pouvez pas la regretter.

– Oh ! je la regrette et je l’aime ! s’écria Rosa ; comment pourrais-je ne pas l’aimer ?

Et elle fondit en larmes ; car, agitée comme elle l’était encore par tout ce qui s’était passé depuis vingt-quatre heures, ses impressions, toujours si vives, ne trouvaient pas d’autre moyen de s’exprimer.

– Voulez-vous m’embrasser ? demanda Alfred. Vous n’êtes pas fâchée contre moi, n’est-ce pas ? Pardonnez-moi tout ce que je vous ai dit au commencement. Je vois bien maintenant que vous lui ressemblez, mais vous n’êtes pourtant pas tout à fait si jolie qu’elle.

– Ah ! cela ne fait rien, pourvu que vous m’aimiez un peu à cause d’elle.

Lorsque Madame Reynold et Cécile rentrèrent, l’intimité s’était complètement établie, et Alfred paraissait plus heureux qu’il ne l’avait été depuis longtemps.

VIII

Maintenant tout à fait à son aise avec ses nouveaux amis, Rosa leur raconta tout ce qui s'était passé depuis son arrivée chez madame Darcy.

– Je ne sais comment cela se fait, ajouta-t-elle en terminant son récit, j'ai pourtant bien envie de ne plus faire de sottises, et malgré moi je recommence toujours.

– De plus grands et de plus sages que vous ont fait la même expérience, ma chère petite, dit Madame Reynold, et si vous voulez devenir meilleure par votre propre force, vous pouvez être sûre de ne pas réussir.

Rosa la regarda d'un air étonné.

– Notre cœur est mauvais et Dieu seul peut le changer et nous apprendre à faire ce qui est bien. C'est déjà quelque chose de le désirer, et Dieu est toujours prêt à nous aider si nous le lui demandons.

Lorsque Madame Reynold apprit que Rosa n'avait chez sa tante aucune leçon suivie, et que toute son instruction se bornait pour le moment à une lecture d'histoire et à quelques fables apprises par cœur, elle résolut aussitôt d'obtenir de Madame Darcy la permission de l'associer aux leçons qu'elle donnait à ses enfants, au moins trois fois par semaine ; mais elle n'en voulut rien dire, afin que si son plan rencontrait des difficultés insurmontables l'enfant n'eût pas de déception.

Quand vint l'heure où elle faisait d'habitude une lecture instructive avec Alfred, elle envoya les deux petites filles dans la chambre de Cécile avec la permission de jouer jusqu'au dîner.

– A quoi jouerons-nous ? demanda Rosa en jetant un regard de convoitise sur un charmant berceau dont les rideaux de mousseline devaient cacher quelque baby de cire aux grands yeux bleus, aux lèvres souriantes. Me permettez-vous d'habiller votre poupée ? ajouta-t-elle.

– Oh ! tout ce que vous voudrez ! il y a longtemps que personne ne l’a touchée. Puisque vous êtes si enfant, je vous laisse à vos plaisirs innocents et je vais lire.

Au bout d’un moment Cécile posa son livre.

– Eh bien, en avez-vous assez de votre poupon ? Ne pourriez-vous pas le laisser et causer un peu avec moi ?

– Comme vous voudrez.

– Comment trouvez-vous mon frère ?

– Je l’aime beaucoup, répondit Rosa.

– Voyons, dites moi franchement ce que vous pensez de lui. N’est-ce pas qu’il est pleurnicheur, ennuyeux, insupportable ?

– Non, vraiment, ce n’est pas ce que je pense. Il est malade et il regrette votre cousine, voilà tout. On voit qu’il l’aimait tant.

– Blanche le gâtait. Il n’y en avait que pour lui. Ma tante le gâte aussi. On supporte tous ses caprices sous prétexte qu’il est malade. C’est très commode d’être malade, tandis que les pauvres gens qui se portent bien ne doivent pas espérer qu’on leur tolère rien.

– C’est aussi bien dur de souffrir toujours.

– A la bonne heure, mais je ne crois pas tant à ces grandes souffrances. J’ai souvent mal à la tête aussi, moi, mais personne n’y prend garde.

– Oh ! Cécile, il n’y a qu’à regarder votre frère, pour voir combien il est malade. Il est si pâle, si maigre et si faible !

– Ce n’est pas une raison pour qu’on ne s’occupe que de lui. Ma tante en fait plus que s’il était son propre fils. Souvent elle m’envoie me promener seule avec Mariette et les enfants, parce qu’elle veut rester avec monsieur Alfred. Je m’ennuie horriblement pendant ces longues promenades où je n’ai personne avec qui causer.

– Et les enfants ?

– Eh bien, les enfants ! Est-ce qu’on peut causer avec des bambins de cet âge ?

– Et Mariette ?

– Mariette ! que voulez-vous que je lui dise ?

Rosa ne répondit pas et commença à avoir une impression vague que Cécile était fort maltraitée et victime de quelque terrible injustice.

– Vous deviez être bien heureuse quand vous étiez chez vous ? reprit Cécile.

– Oui, mais papa ne pouvait pas beaucoup s’occuper de moi.

– Au moins il n’aimait que vous, vous étiez tout pour lui, tandis que moi, ici, je ne suis rien pour personne.

– Oh ! Cécile, comment pouvez-vous croire que votre tante ne vous aime pas, elle qui est si bonne ?

– Je ne dis pas qu’elle ne m’aime pas. Mais ne parlons plus de cela ; je vois bien que vous êtes trop petite fille pour me comprendre.

Hélas ! pauvre Cécile, il aurait mieux valu pour celle que son cœur eût conservé la candeur et la confiance absolue de l’enfance, plutôt que d’être ouvert à de pareils sentiments.

Au dîner, Rosa vit pour la première fois toute la famille réunie. Les garçons étaient revenus de leur école ; la petite fille qui, la veille, avait ouvert à sa maman la porte de la maison et qui se nommait Mina, était assise près de Rosa et oubliait de manger pour mieux la considérer. Personne n’eût pu croire, à voir ces figures roses et souriantes, que la mort venait de faucher au milieu d’elles ; mais en regardant la mère, il était facile de comprendre, malgré son doux sourire, que la plus belle fleur manquait à sa couronne maternelle.

Cependant la soirée commença très gaiement. Ce n’étaient que récits animés, rires bruyants, jeux et plaisanteries. Madame Reynold laissait ce petit peuple s’ébattre autour d’elle sans contrainte, et n’intervenait que si l’égoïsme ou la méchanceté se mettaient de la partie. Alors seulement, une parole calme et sérieuse faisait sentir que son indulgence n’était pas de la distraction et que rien de ce qui se passait autour d’elle n’échappait à sa sollicitude vigilante. Mais loin d’être importunés par cette surveillance incessante, les enfants se sentaient protégés, gardés contre eux-mêmes, et n’en étaient que plus gais et plus heureux dans cette douce sécurité. Rosa n’avait jamais vu un intérieur aussi animé, et tant de visages épanouis réunis autour d’une table ronde. Elle était ravie, et de temps à autre sa pensée se reportait avec une certaine appréhension vers la chambre basse et sombre où l’attendait son petit tabouret près du fauteuil de sa tante. Mais elle n’était pas de ceux qui permettent à l’avenir de leur gâter le présent.

Elle mêla donc ses joyeux éclats de rire à ceux des jeunes enfants et gagna tout à fait le cœur du petit Georges, gros joufflu de quatre ans, qui déclara qu'il la voulait pour sa sœur, et qu'il ne permettrait pas qu'elle s'en allât. Cependant l'heure vint où toute la bande disparaissait peu à peu, en commençant par le plus jeune et en finissant par Louis, l'aîné des garçons qui apprit son rudiment en se bouchant les oreilles avant de gagner son lit, où ses déclinaisons ne l'empêchèrent pas de dormir du sommeil d'un collégien. Bientôt il n'y eut plus autour de la table que Madame Reynold, Alfred, Cécile, et Rosa.

Cette dernière était occupée à confectionner un petit bonnet de nuit pour un délicieux poupard en porcelaine dont la large face demandait encore cet encadrement. Madame Reynold cousait, Alfred tenait un livre qu'il parcourait d'un air distrait et fatigué, et Cécile accoudée sur la table, ne faisait rien et semblait croire que cette occupation suffirait à remplir sa soirée.

– Ne prends-tu pas ton ouvrage, Cécile ? dit sa tante.

– J'ai déjà fait ma tâche de couture aujourd'hui, et vous savez, ma tante, que vous ne me forcez pas à travailler le soir.

– Je ne te force pas, mon enfant, mais je voudrais te voir aimer mieux toi-même travailler que de rester les bras croisés. Tu pourrais nous faire une lecture.

– Oh ! ma tante, vous savez que je ne puis pas lire cinq minutes de suite sans bâiller ou sans être enrouée.

– Tu peux au moins essayer, mon enfant.

– Mais cela ne vaut vraiment pas la peine, et puis je ne sais pas quel livre prendre.

– Nous n'avons pas encore achevé le dernier numéro de l'*Ami de la Jeunesse* ; tu te rappelles, Alfred, combien l'histoire de l'invention de l'imprimerie nous avait intéressés. Nous pourrions la finir. Nous raconterons à Rosa ce que nous avons lu sans elle.

– Oh ! ma tante, pas cela, je vous en prie ! Vous savez qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que de relire ce qu'on a déjà lu. J'ai cru que nous ne finirions pas ce numéro ensemble et je l'ai lu seule.

– Tu sais, Cécile, que je t’ai bien des fois défendu de lire seule ce que nous avons commencé ensemble. la moindre punition que mérite ta désobéissance, c’est de le relire.

Cécile prit le journal d’un air maussade en répétant à voix basse : – Quel ennui !

– Je voudrais savoir combien de fois dans une journée Cécile prononce le mot ennuyeux, dit Alfred qui jusque-là n’avait pas ouvert la bouche.

Sa sœur devint très rouge et répondit avec colère.

– Personne ne t’empêche de les compter.

– Oh ! ce ne serait pas facile, car je suis sûr que tu le dis même en dormant, tant l’habitude est bien prise, et puis ce serait décidément peu amusant.

– Silence, enfants ! dit Madame Reynold, comme vous oubliez vite les leçons que vous avez reçues !

Alfred se tut et parut plus triste qu’avant cette petite scène. Cécile se mit à lire d’une voix monotone et d’un ton de mauvaise humeur qui rendait sa lecture fort peu agréable. Sa tante parut d’abord n’y pas faire attention, mais voyant que la chose se prolongeait, elle lui ôta le livre des mains en disant qu’elle lirait elle-même. La petite fille prit alors un ouvrage de tapisserie qui était sur la table et se mit à tirer son aiguille d’un air nonchalant.

Rosa était étonnée, inquiète et assez malheureuse de tout ce qui passait sous ses yeux. Trop jeune pour avoir observé combien certains caractères sont ingénieux à gâter leur bonheur et à se créer les tourments, elle voulait absolument chercher quelque raison cachée au mécontentement de Cécile. La soirée qui avait si bien commencé lui parut un peu longue et la réussite complète de son petit bonnet de nuit, qui lui valut des éloges de son adresse, ne put même dissiper cette impression.

A neuf heures moins un quart Mariette fut appelée. Madame Reynold lut quelques versets de l’Evangile et demanda le pardon de Dieu pour les fautes de la journée et sa protection pour la nuit, puis elle embrassa les deux petites filles qui se retirèrent pour se mettre au lit.

Rosa et Cécile devaient occuper ensemble la chambre où la première avait si bien dormi la nuit précédente. Le lit était assez grand pour les contenir toutes deux, car jusqu’à la mort de Blanche Jette chambre avait été

celle des deux cousines. Cécile renvoya Mariette, qui leur offrait ses services pour les déshabiller, en disant qu'elles s'aideraient l'une à l'autre.

Alors sa langue se délia, et depuis longtemps les yeux de Rosa s'étaient fermés et ne se rouvraient le temps à autre qu'avec effort, tandis que ses lèvres paralysées par le sommeil prononçaient un monosyllabe plus ou moins indistinct, que sa compagne lui détaillait encore tous ses griefs et tous les motifs qu'elle avait de détester sa vie. Rosa n'entendait qu'à demi, et les paroles de Cécile obtenaient toute sa commisération pour une infortune dont elle ne se rendait pas très bien compte, mais qui ne lui en paraissait que plus digne de pitié.

– Je crois vraiment qu'elle dort déjà, se dit Cécile après avoir vainement attendu une réponse à son dernier récit, et voyant qu'elle n'obtenait pas même un son inarticulé comme ceux dont elle s'était contentée depuis quelques minutes. Vraiment, c'est bien la peine de parler à une marmotte qui dort dès qu'elle a la tête sur l'oreiller.

Et en achevant cette phrase elle prit le meilleur parti qu'elle pût prendre, celui de suivre l'exemple de sa petite voisine.

Le lendemain, les rayons d'un soleil radieux inondaient la chambre. Rosa s'éveilla la première et aperçut en face de son lit le tableau où la figure de Jésus, tout illuminée de cette clarté matinale, semblait sourire aux enfants qui l'entouraient. Elle pensa qu'elle voudrait bien être l'un d'eux, et le connaître et l'aimer aussi. Et Dieu qui recueille tous les bons désirs, même ceux qui montent du cœur d'un enfant ignorant, lut dans celui de notre petite Rosa, et sa bénédiction reposa sur elle.

Il faisait beaucoup trop beau et Rosa était beaucoup trop bien portante pour que l'on pût songer à éluder la promesse faite la veille à Marthe, et à la retenir encore. Ce n'était pas sans un serrement de cœur que Madame Reynold se préparait à la reconduire. Les moments qu'elle avait passés sous son toit avaient suffi pour l'attacher à l'enfant dont les traits, la voix et le sourire lui rappelaient la fille bien-aimée qu'elle ne devait plus revoir ici-bas. Alfred aussi aurait bien voulu la garder, car tout en persistant à soutenir qu'il n'y avait que peu de rapport entre la figure de Rosa et celle de sa cousine Blanche, il convenait que sa voix était presque la même, et il redoutait de ne plus l'entendre.

Madame Reynold et Cécile devaient l'accompagner ; mais au moment du départ, Alfred se plaignit de crampes si violentes, que sa tante ne voulut pas le quitter. Lorsqu'on lui eut donné les premiers soins, Mariette dut mettre son bonnet blanc et conduire les enfants, pendant que Madame Reynold restait auprès du malade.

– Vous voyez, dit Cécile, c'est toujours ainsi. Il s'arrange pour gêner toutes mes promenades. Comprenez-vous que ma tante se laisse gouverner ainsi par ce petit souffreteux ? Est-ce qu'un garçon ne devrait pas savoir supporter un peu de mal sans en faire tant d'histoires ? Qui est-ce qui ne sait pas ce que c'est qu'une crampe d'estomac ? Moi, j'en ai continuellement. Ma tante me dit de boire un peu l'eau sucrée et elle ne s'en inquiète pas plus que cela. Mais quand il s'agit de monsieur Alfred, oh ! c'est autre chose....

Si Rosa avait eu l'esprit critique plus développé, elle aurait sans doute souri en regardant la mine fraîche et colorée de Cécile et en la comparant à la figure malade de son frère. Mais elle ne se permit aucune réflexion de ce genre, et pensa qu'il était singulier que l'on fît entre eux une si grande différence.

On arriva à la porte du petit jardin. Il n'y avait que deux jours que Rosa en était sortie comme une coupable ; il lui semblait que ce temps avait été bien plus long. Elle avait un peu peur de revoir sa tante, mais la figure épanouie de Marthe, qui vint la recevoir sur le seuil, la rassura.

La bonne fille avait pétri pour la circonstance un grand gâteau auquel les enfants firent honneur. Assis en ligne en face du fauteuil de Madame Darcy, ils levaient de temps en temps les yeux sur elle. Elle les regardait aussi, cherchait quelque chose à leur dire, et ne trouvait rien. Quand Cécile, Mina et le petit Georges furent partis, Rosa prit courage, vint tout près de sa tante et lui dit :

– Je suis bien fâchée d'avoir été si méchante et de vous avoir donné tant d'inquiétude.

Madame Darcy répondit qu'elle ne la punirait pas pour cette fois, mais qu'il ne faudrait pas recommencer. Le traité fut scellé par un baiser qui ne fut bien chaud ni de part ni d'autre, et la vie reprit son cours habituel,

IX

Rosa regardait un matin Marthe qui épluchait ses légumes pour le dîner. Elle suivait cette opération d'un œil si sérieux et si absorbé, qu'on eût dit qu'elle y cherchait la solution d'un problème.

– Marthe, dit-elle tout à coup, sans que son expression changeât, savez-vous que c'est triste de ne rien apprendre.

– Je vous ai offert, hier, de vous apprendre à faire des œufs à la neige, et vous n'avez pas voulu.

– Ce n'est pas de cela que je parle. Les autres enfants apprennent l'histoire, la géographie, le calcul, et bien d'autres choses encore. Cécile prend aussi des leçons d'allemand et de piano. Moi je ne saurai rien.

– Bah ! ça ne vaut pas la peine de vous tourmenter. Il n'y a pas besoin d'être si savante pour faire son chemin. La plus jolie musique, c'est le chant du merle qui a son nid dans le petit bois au fond du jardin. Et quant à l'allemand et à toutes ces langues absurdes qu'on vous fait baragouiner, je ne vois pas pourquoi on s'y casserait la tête quand on a un grain de bon sens. Le bon Dieu a-t-il eu besoin de tant de langues pour écrire la Bible ? Il l'a écrite en français ; aussi tout le monde la comprend. Croyez-moi, Mademoiselle Rosa, ne vous mettez pas en souci pour si peu.

La petite fille ne se laissa pas convaincre par cette argumentation, et resta pensive et silencieuse.

– Allons, reprit Marthe, donnez-moi un coup de main, ça sera plus utile que votre fatras. Vous allez finir de m'éplucher ce légume pendant que je mets mon eau sur le feu.

Rosa allait obéir ; mais au moment où elle levait les yeux, tout en attachant devant elle le grand tablier de cuisine dont elle enveloppait sa jolie robe pour la préserver de tout accident, elle poussa un cri de joie,

laissa tomber le tablier, renversa en passant un seau qui, heureusement, se trouvait vide, et s'élança dans l'allée du jardin.

– Eh bien ! quelle mouche la pique ? dit Marthe en remettant tout en ordre. C'est un vrai tourbillon que cette petite fille.

Rosa avait aperçu par la fenêtre une dame qui montait l'avenue. La reconnaître pour Madame Reynold, courir au-devant d'elle, se jeter à son cou et l'accabler de caresses, ce fut l'affaire d'un instant. Madame Reynold les lui rendit avec une tendresse toute maternelle, puis demanda à voir sa tante. Rosa l'introduisit dans la chambre où Madame Darcy, son tricot à la main et le chat roulé en boule, et filant-doucement comme un chat rentier qui n'a qu'à se laisser vivre sans s'inquiéter d'où lui viennent les biens, occupaient en face l'un de l'autre leurs places respectives.

Après le premier échange de politesses, Madame Reynold en vint au but de sa visite, et sollicita la permission d'associer Rosa, deux ou trois fois par semaine, aux leçons de ses enfants. Les yeux de celle-ci brillèrent de manière à ne laisser aucun doute sur son désir d'accepter cette proposition. Madame Darcy ne se fit pas trop presser. Il fut convenu que Marthe conduirait Rosa deux fois par semaine en allant faire ses emplettes, et que Mariette et les enfants la ramèneraient en se promenant. Quelle perspective enchantée, et comme elle se sentit heureuse quand Madame Reynold lui dit, en la quittant : A demain.

En effet, c'était le lendemain que devait commencer pour Rosa une vie nouvelle, une vie qui, de loin, lui paraissait toute tissée d'or et de perles. Le mot de leçons qui, chez d'autres enfants, n'éveille qu'une idée d'ennui et de fatigue, était pour elle l'équivalent de celui de plaisir. Rosa était ignorante ; personne ne s'était occupé de son instruction ; sa bonne l'avait fait lire, compter, écrire et travailler à l'aiguille, c'était tout. Mais pour elle, qui avait de la vivacité d'esprit et une petite tête sans cesse travaillée par toutes sortes d'idées, de désirs et de questions, auxquelles personne ne pouvait on ne voulait répondre, la pensée d'apprendre, de comprendre, de trouver à quoi employer l'activité de son esprit, était un vrai ravissement.

– Marthe, dit-elle à sa bonne après dîner, croyez-vous que Madame Reynold pourra répondre à toutes les questions que je lui ferai ? Je voudrais bien qu'elle ne me dit pas comme ma tante : Cela ne vous regarde pas, ou

bien : Vous saurez cela quand vous serez grande. Il n'y a rien de plus vexant que ces réponses-là.

– Aussi pourquoi faire tant de questions, Mademoiselle Rosa ? Il faudrait en savoir plus long qu'un maître d'école pour vous répondre toujours. Ne pouvez-vous pas vous contenter comme moi de ça que vous savez ?

– De ce que je sais, n'est-ce pas ? moi qui ne sais rien du tout.

– Vous en savez autant que moi, et vous voyez que j'ai vécu quarante-six ans sur ce fonds-là. C'est plus qu'il n'en faut pour aller tout droit en enfer, ou tout droit en paradis.

– Comment donc ? dit Rosa.

– Eh oui, sans doute. Vous savez distinguer le bien du mal, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Qu'est-ce que c'est que de voler, de mentir, de désobéir ? C'est faire le mal, n'est-il pas vrai ? Dire toujours la vérité, être obéissante, douce, travailler autant qu'on peut, c'est faire le bien, au contraire. Eh bien, le bon Dieu punit ceux qui font mal et il récompense ceux qui font bien. Ce n'est pas bien malin, à ce qu'il me semble ;

– Non..., dit Rosa d'un air de doute ; mais...

– Eh bien, quoi ! qu'est ce que nous avons besoin d'en savoir davantage ? Avec ça, moi qui suis cuisinière, si je sais cuire une soupe sans la brûler et faire une omelette, qui est-ce qui aura l'idée de m'en demander plus long ?

Marthe, qui, tout en parlant, était occupée à essuyer ses assiettes, se retourna d'un air triomphant et regarda Rosa, pour voir si elle paraissait bien convaincue. Elle s'arrêta court en voyant une grosse larme couler lentement sur ses joues.

– Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle en posant assiette et torchon, et prenant la tête de la petite fille dans ses deux mains rouges et gonflées par le travail. Ce n'est pas possible que je vous aie fait pleurer, ma petite chérie ?

– Non, non, ce n'est pas vous, Marthe, dit Rosa en s'échappant de ses mains, et elle courut s'enfermer dans sa petite chambre.

Là elle pleura longtemps, puis elle se mit à genoux et tâcha de se rappeler les paroles que Madame Reynold avait prononcées près de son lit ; mais elle n'en retrouva qu'un souvenir confus, et ne put que répéter :

– Oh ! je voudrais savoir prier ! oh ! je voudrais ressembler à Blanche !

Au bout d'un moment, elle pensa qu'il était temps de retourner auprès de sa tante qui devait avoir fini son sommeil de l'après-midi, et qui l'attendait sans doute pour faire son devoir de couture. Chez Rosa, les impressions étaient mobiles. Elle oublia bien vite ses larmes et sa tristesse, pour ne plus songer qu'à trouver un moyen d'abrégé cette heure de travail qui lui semblait toujours si longue. Que faire pour cela ? Le chat était si bien établi, si satisfait de son sort, qu'il ne répondait à aucune de ses agaceries. Elle parcourait la chambre d'un regard inquisiteur, lorsque, l'ayant arrêté sur la fenêtre qui était tout près d'elle, elle tressaillit et laissa tomber son ouvrage.

Derrière la vitre apparaissait une petite figure éclairée par de grands yeux noirs, et si pâle, si maigre, que Rosa se sentit toute pénétrée de pitié. Elle regarda sa tante, qui était retombée dans son assoupissement habituel et sortit doucement de la chambre. Marthe, qui venait de quitter la maison, lui avait bien souvent défendu d'ouvrir la porte à qui que ce fût quand elle n'était pas là ; mais Rosa oublia tout, et étant parvenue à soulever le loquet, elle fit le demi-tour de la maison pour chercher la pauvre petite dont l'aspect si misérable l'avait émue de compassion. A sa grande surprise, l'enfant n'était pas seule, une femme l'accompagnait, aussi pâle qu'elle et couverte d'aussi sales haillons. Malgré cela, Rosa n'hésita pas un instant à les faire entrer toutes deux dans la cuisine. La femme, dont le regard était méchant et louche, lui faisait bien un peu peur ; mais la présence de la petite fille à l'air triste et souffrant la rassurait.

– Venez-vous de loin ? lui demanda-t-elle.

– Oh ! oui, répondit l'enfant en jetant un coup d'œil sur ses pieds enflés et meurtris.

– Quoi ! vous marchez sans souliers, dit Rosa. Oh ! comme cela doit vous faire mal ! Je vais vous en donner ; j'en ai trois paires, et je suis sûre que l'une d'elles vous ira bien. Et votre robe, elle ne tient presque plus à votre taille. Attendez-moi un instant.

Dans l'élan de sa générosité irréfléchie, Rosa monta en courant l'escalier, et courut à sa chambre où elle fit précipitamment un paquet de ses meilleures chaussures, d'une jolie robe de mousseline de laine et de

plusieurs autres objets qu'elle se donna à peine le temps de choisir. Elle redescendit promptement et le mit entre les mains de la petite mendiante.

– Tenez, dit-elle, vous n'irez plus nu-pieds et vous aurez une jolie robe pour le dimanche. Maintenant je vais vous donner quelque chose à manger, car je suis sûre que vous avez faim. Je vais chercher du pain, de la viande et du vin dans l'office.

– Non, non, dit la femme qui s'était levée brusquement et regardait tout autour d'elle d'un air inquiet que Rosa ne remarqua pas. Non, il faut que nous partions tout de suite, nous sommes déjà en retard. Allons, viens, Germaine !

Puis tout à coup changeant son ton rude en un ton d'une douceur hypocrite, elle ajouta :

– Remercie cette bonne petite demoiselle, qui est si généreuse. Le bon Dieu vous le rendra, ma jolie demoiselle. Nous le lui demanderons tous les jours.

Rosa ne put s'expliquer pourquoi ces paroles lui faisaient une impression si désagréable. La petite fille restait en arrière et la regardait d'un air profondément malheureux, comme pour lui demander grâce.

– Allons, viens-tu, Germaine ? dit la femme d'une voix si dure, que Rosa tressaillit.

La petite fille hâta le pas, et on eût dit qu'un frisson parcourait ses membres.

Les deux étrangères sortirent de la maison, et Rosa en referma la porte. Sans pouvoir s'en rendre compte, elle éprouvait une sorte de malaise. La défense de Marthe lui était revenue à la mémoire, et elle aurait donné tout au monde pour ne pas avoir désobéi. Elle se remit au travail, cette fois, sans avoir besoin d'autres distractions que les pensées qui s'agitaient dans sa tête. Cependant elle se rassura en se disant qu'après tout, si elle avait eu tort, elle en serait la seule punie, et qu'elle avait bien le droit de donner ce qui lui appartenait.

Marthe rentra. Retenue par une crainte qui ne lui était pas familière, Rosa n'osa pas lui raconter l'étrange visite qu'elle avait reçue. Son impression de malaise commençait à se dissiper, lorsqu'elle entendit Marthe s'écrier :

– Qui donc a pris les deux couverts d’argent que j’avais laissés sur le lavoir avec les assiettes du dîner ? Y avez-vous touché, Rosa ?

– Non, répondit la petite fille toute tremblante.

– Est-ce que je les aurais serrés par mégarde avec les propres ? Je n’y comprendrais rien ! Non, ils n’y sont pas. C’est bien singulier tout de même. Il est impossible que personne soit entré dans la maison.

Il n’y avait plus moyen de garder le silence. Rosa s’approcha résolûment, mais aussi blanche que sa collerette.

– C’est moi qui ai ouvert la porte à une mendiante et à une petite fille, dit-elle.

– Tous avez fait cela ! vous saviez pourtant bien que je vous l’avais défendu.

– Je l’ai oublié.

– Eh bien, Mademoiselle, vous avez fait là une belle équipée. Il n’y a pas de doute que la maison n’ait été dévalisée par ces vagabonds ! Racontez-moi tout ce qui s’est passé.

Rosa n’omit aucune circonstance dans son récit, pas même l’air singulier de la plus âgée des mendiante, et son refus impérieux de prendre aucune nourriture ; pas même non plus l’expression troublée et malheureuse de la petite fille. Ces détails, qui ne l’avaient pas frappée au premier abord, lui revenaient à l’esprit.

– Pourvu quelles n’aient pas pris encore autre chose ! dit Marthe, en jetant un regard inquiet tout autour d’elle. Eh bien ! qu’est-ce que je disais ? où est mon porte-monnaie que j’avais laissé dans le tiroir ? Il n’y en a plus trace. Et hier j’avais justement changé une pièce de vingt francs et je n’en avais dépensé que deux ou trois pour mon marché. Ah ! quelle maudite engeance que celle de ces bohémiennes, et quel malheur qu’il se trouve de sottes petites filles pour leur ouvrir les portes et les introduire dans les maisons. Mais la chose ne se passera pas ainsi ; je vais faire ma déposition aujourd’hui même, et les coquines seront punies comme elles le méritent.

– Non, Marthe, dit Madame Darcy d’une voix tremblante ; non, je vous en prie. On dit qu’il y a en ce moment des bandes de voleurs qui infestent le département. Il ne faut pas attirer leur vengeance sur nous. Il faudra avoir

bien soin de tenir tout fermé dès que la nuit commence à venir, et quand vous irez à la ville, nous aurons Thomas pour garder la maison.

– Et dire que nos deux beaux couverts seront tombés entre de telles mains, quand depuis vingt ans que je les savonne et les frotte moi-même, ils sont encore presque aussi brillants qu’au premier jour. Ah ! ces choses-là vous fendent le cœur ! L’argent, passe encore ! on ne s’y attache pas, et, si ce n’est qu’il sera certainement mal employé, j’en prendrais mon parti. Mais mes beaux couverts !

De peur que la leçon ne fût pas assez forte, on eut recours à la punition habituelle. Rosa fut mise au lit sur l’heure, et eut tout le temps de réfléchir à la faute qu’elle avait faite. Mais sa grande préoccupation, ce soir-là, fut la petite fille aux joues maigres et pâles, au regard si triste. Elle ne pouvait se persuader que cette enfant qui devait avoir son âge, fût coupable du vol commis. Rosa bâtit sur son compte une foule de romans tous plus improbables les uns que les autres. Elle se figurait que c’était une petite fille appartenant à des parents très riches, qui avait été volée par des bohémiens, comme on lui avait raconté que cela arrivait quelquefois. Elle voulait la retrouver, lui faire dire son secret et l’arracher à ces méchantes gens qui la rendaient sans doute bien malheureuse, mais qui n’étaient pas parvenus à la rendre semblable à eux, elle en était sûre. En faisant ces beaux projets, Rosa s’endormit, et les rêves de son sommeil ne furent que la continuation de ceux qu’elle avait faits tout éveillée.

Le lendemain, Madame Darcy se trouva encore si ébranlée de l’émotion que lui avait causée l’aventure de la veille, qu’elle ne put se résoudre à laisser Marthe partir pour la ville. La pauvre Rosa vit donc le moment où il lui faudrait renoncer à réaliser son plus cher désir, et à commencer ces leçons dont la perspective faisait battre son cœur aussi fort que celui de beaucoup d’autres enfants de son âge battrait à l’annonce d’une journée de fête. On trouva heureusement un moyen de tout concilier. La mère Thomas, la femme du vieux jardinier, consentit à l’accompagner et à se charger ce jour-là des emplettes de Marthe. C’était tout au plus réjouissant de faire la route avec cette vieille sourde qui avait un air fort rechigné. Mais Rosa ne s’en inquiétait guère. Il ne s’agissait pour elle que d’arriver, peu importait comment et avec qui. Une demi-heure avant le moment fixé pour le départ,

elle était déjà debout sur le seuil de la porte, son chapeau sur la tête et son petit panier au bras.

– Je suis sûre qu’elle ne viendra jamais, disait-elle à Marthe, qui passait de temps à autre près d’elle, en allant et venant dans la maison. Elle aura oublié. Marthe, je vous en prie, allez l’appeler.

– Patience, répondait Marthe, la mère Thomas ne se presse jamais. J’aurais beau l’appeler ; si elle n’a pas mis dans sa tête de venir à présent, elle n’en viendra pas une minute plus tôt. Le mieux est de la prendre comme elle est et de ne pas vous fatiguer à frapper du pied.

Rosa se rendit à ces sages conseils, et pendant toute une minute elle resta immobile, les yeux fixés sur le massif d’arbres au tournant duquel la vieille femme devait, selon toute probabilité, faire son apparition.

– Ah ! c’est intolérable, dit-elle après ce long effort. Vraiment ce n’est pas permis de faire attendre ainsi.

– C’est que la mère Thomas a dans les veines du sang un peu plus tiède que le vôtre. Je suis sûre qu’elle met son bonnet dans ce moment. La voici ! cela ne valait pas la peine de faire tant de bruit.

La bonne vieille reçut un papier avec une liste de commissions, car elle savait lire ; sans cela il est fort douteux que Marthe eût jamais pu lui faire comprendre ce qu’elle désirait d’elle. Rosa s’élança dans l’avenue et fut bientôt de cinquante pas en avant. Voyant alors que son ardeur n’était nullement partagée par sa conductrice, elle retourna en arrière pour l’aiguillonner.

– Madame Thomas, ne pourriez-vous pas marcher un peu plus vite ? Nous n’arriverons jamais, si nous allons de ce pas-là.

La mère Thomas la regarda, et s’étant aperçue qu’elle lui parlait, répondit à tout hasard.

– Oui, ma petite demoiselle, il fait chaud, quoique le soleil ne soit pas encore bien haut. Vous avez raison, il nous faut marcher tranquillement pour ne pas nous mettre en sueur.

Inutile de chercher à se faire comprendre. Rosa y renonça et pensa que puisque les paroles n’y pouvaient rien, il fallait essayer d’un autre genre de persuasion. Elle posa donc sa main sur le panier de la bonne femme en lui faisant signe qu’elle voulait l’en décharger. Mais la résistance fut invincible,

et la mère Thomas assura que jamais elle ne permettrait qu'une si jolie petite demoiselle se fatiguât à porter un panier, que c'était bon pour une vieille paysanne comme elle. Rosa voyant que sa compagne de route était de la race des tortues, et qu'en dépit de tous ses efforts, tortue elle resterait, prit le sage parti de se soumettre à ses allures et de charmer la longueur du chemin par une cueilcette de fleurs qui lui fit bientôt oublier son déplaisir.

X

Quelque lentement que l'on marche, on finit toujours par arriver. Une heure après son départ de la maison de sa tante, Rosa se trouva installée dans une jolie salle d'études, occupée dans toute sa longueur par une table recouverte d'un tapis vert. Un globe figurait à l'une des extrémités de cette table ; deux grandes cartes de géographie couvraient la muraille en face de la cheminée, et une bibliothèque occupait la place entre les deux croisées. Cette chambre tranquille et très simplement meublée, donnait sur un jardin où l'on entendait chanter une multitude d'oiseaux. Le bruit rafraîchissant d'un jet d'eau se mêlait à celui de leurs voix. On avait roulé la chaise longue du pauvre petit impotent près de la croisée entr'ouverte, afin qu'il pût assister aux leçons et en prendre sa part. Il y vint bientôt, soutenu par sa tante. Il était pénible de voir combien la maladie avait déformé ce pauvre corps grêle et chétif. Ses membres n'étaient nullement proportionnés à sa tête et aux traits de son visage. Ils paraissaient appartenir à un enfant de sept ou huit ans, tandis que sa figure avait le développement et l'intelligence de ses quinze ans. Une de ses jambes était tristement contournée et ne pouvait lui prêter aucun appui. On voyait que chaque mouvement lui coûtait une douleur.

Rosa, qui ne l'avait pas encore vu marcher, en fut toute saisie. Elle courut à lui pour l'aider, et lorsqu'il fut établi sur sa chaise longue et qu'il eut repris haleine, une larme brillait dans les yeux que l'enfant fixait sur le jeune malade.

– Puis-je faire encore quelque chose pour vous ? demanda-t-elle. Voulez-vous que je vous donne un livre ?

– Non, dit Alfred, merci, je n'aime pas qu'on m'accable de services.

Rosa fut consternée de cette réponse à laquelle elle s'attendait si peu ; elle devint très rouge, et se détournant, vint s'asseoir près de Cécile.

– N’y faites pas attention, dit celle-ci en levant les épaules : quand Alfred est grognon personne n’y prend garde. Vous seriez bien bonne de vous en tourmenter.

Mais Rosa ne pouvait se consoler si facilement ; elle voyait que sans le vouloir et sans qu’elle pût comprendre comment cela s’était fait, elle avait irrité Alfred, et cela lui causait un vrai chagrin. Elle ne connaissait pas encore le point sensible du pauvre enfant : un amour-propre très chatouilleux qui mettait dans sa disgrâce une double dose d’amertume. Il n’avait pu surprendre le regard d’étonnement et de pitié dont Rosa l’avait suivi, sans être atteint de cette crainte douloureuse du ridicule qui était l’aiguillon envenimé de son infirmité.

Rosa ne le devina pas, car elle ne connaissait encore ni son propre cœur ni celui des autres, et d’ailleurs comme elle ne voyait rien dans un semblable malheur qui pût prêter à rire, l’idée lui fût difficilement venue qu’on pût la soupçonner de moquerie.

Madame Reynold ne tarda pas à revenir, suivie de la petite Mina qui devait aussi tenir sa place à la table d’études. Les deux garçons étaient à leur pension, et le petit Georges relégué pour quelques heures dans le jardin où sa bonne le gardait en travaillant et où l’on entendait le bruit de ses pas et de ses joyeux éclats de rire. Le retour de Madame Reynold eut un effet singulièrement pacifiant. Il semblait qu’elle eût le don de ramener l’harmonie par sa seule présence et de faire pénétrer une influence bienfaisante dans le cœur de ceux qui l’entouraient. C’était sans doute parce qu’elle avait exercé sur elle-même une discipline constante et sévère, qu’elle l’exerçait ainsi presque involontairement sur le petit monde dont elle était le centre. Ce qu’il y a de certain c’est que, lorsqu’elle était là, l’égoïsme, l’injustice, l’orgueil et la mauvaise humeur apparaissaient dans toute leur laideur aux yeux de ceux-là mêmes qui, quelques moments auparavant, se trouvaient fort excusables de montrer ces mauvais sentiments, absolument comme la lumière du jour nous fait voir repoussante de saleté et de désordre une chambre qui de nuit à la lueur d’une lampe ne nous avait pas fait une impression désagréable. Aussi Madame Reynold n’avait pas besoin d’user de beaucoup de paroles pour reprendre et pour humilier. Elle était pour ses enfants une seconde conscience, plus délicate

que l'autre, et qui ne se laissait jamais gagner par aucun raisonnement subtil. Un regard attristé de leur mère suffisait pour les faire rentrer en eux-mêmes.

Cécile seule savait se soustraire à cette douce influence. Elle sentait quelquefois ses fautes, mais elle ne les reconnaissait jamais. Aussi Cécile était-elle dans toute la maison la seule personne qui fût réellement malheureuse.

Madame Reynold avait l'habitude de commencer les leçons par une lecture de l'histoire sainte. Comme Rosa était à cet égard-là d'une complète ignorance il fut décidé qu'on reprendrait les choses à leur origine, et qu'on lirait le premier chapitre de la Genèse. Cécile ne perdit pas une aussi belle occasion de redire son mot de prédilection.

– Que c'est ennuyeux de relire ce qu'on sait par cœur ! s'écria-t-elle.

Mais un regard de sa tante l'arrêta et si elle écouta de mauvaise grâce, elle n'osa du moins plus faire d'observation.

Rosa était tout oreilles, et ses yeux restaient attachés sur la lectrice avec une attention si intense qu'on eût dit que les scènes grandioses de la création se passaient devant elle. Quand Madame Reynold s'arrêta, elle soupira profondément.

– Déjà ! dit-elle.

Après cette première lecture, vinrent les leçons de grammaire, de calcul, de géographie, toutes choses que l'on est convenu de trouver arides, mais auxquelles Madame Reynold savait donner tant de charme et de vie que ses petits élèves eussent été bien étonnés si on leur eût dit que c'étaient des études ennuyeuses.

Rosa et Mina étaient d'une égale ignorance, ce qui fit qu'elles purent s'associer pour tout. Pendant ce temps Cécile traduisait, faisait des analyses, des extraits, apprenait par cœur. Alfred faisait une lecture d'histoire dont il devait plus tard rendre compte à sa tante. Tout marchait avec ordre et dans le calme le plus complet, lorsque Mariette entr'ouvrit la porte en disant qu'on demandait Madame.

Les interruptions sont toujours pour les enfants une forte tentation de secouer la discipline. La petite Mina quitta bien vite son haut tabouret, sur lequel elle était perchée depuis longtemps, et se pencha à la fenêtre en

appelant Georges. Rosa aperçut alors une cage élégante suspendue au plafond, dans laquelle sautillait un oiseau. Elle exprima aussitôt le désir de le voir de plus près.

– Eh bien, dit Cécile, tâchez de descendre la cage.

Rosa monta sur une chaise et tendit les bras dans toute leur longueur espérant pouvoir y atteindre.

– Oh ! dit Mina en se retournant, qu’allez-vous faire ? Tu sais bien, Cécile, que maman ne permet pas qu’on touche à l’oiseau de Blanche.

– Etait-il à elle ? dit Rosa, que je voudrais le voir de près ! Mais il n’y a pas moyen de l’atteindre.

– J’y parviendrai bien, reprit Cécile, je vais mettre un tabouret sur la table et monter dessus. Comme cela, rien ne sera plus facile.

– Cécile n’est complaisante que lorsqu’il s’agit de désobéir, dit Alfred d’une voix boudeuse.

Au même moment la cage plus lourde que la petite fille ne l’avait prévu échappa à sa main et tomba de toute la hauteur à laquelle elle était suspendue. Un cri d’effroi fut poussé par les quatre enfants en même temps.

La graine et l’eau s’étaient répandues sur le parquet, mais la cage était intacte.

– Il n’y a pas de mal ! s’écria Cécile triomphalement, rien n’est cassé.

– Mais l’oiseau ? dit Rosa inquiète en voyant qu’il restait immobile et couché sur le dos au fond de sa cage.

– Il est seulement un peu étourdi. Il va se relever.

En parlant ainsi, Cécile ouvrit la petite porte et avança la main pour le prendre. Mais le petit prisonnier si facilement effarouché ne fit aucun mouvement pour éviter cet attouchement redoutable. Elle put le prendre, le tourner, le retourner, soulever ses ailes pendantes et écarter ses plumes, pour chercher si son petit cœur battait encore. Il ne remua pas ; il était mort.

– Qu’allons-nous faire ? dit-elle.

– Oh ! qu’avez-vous fait ? s’écria la petite Mina, l’oiseau de Blanche que maman aimait tant, qu’elle nourrissait tous les jours de sa propre main ! quel chagrin elle va avoir !

– Il faut dire à ma tante que la cage était mal attachée et qu’elle est tombée, dit Cécile, d’une voix basse et rapide, car elle croyait entendre un

pas dans l'escalier. Mina, tu es une bonne petite fille, tu ne veux pas faire gronder Rosa. Tu avais le dos tourné, tu n'as qu'à dire que tu n'as rien vu avant que la cage fût par terre.

Madame Reynold entrait et s'arrêta sur le pas de la porte en apercevant la cage posée sur la table et le petit oiseau immobile dans les mains de Rosa, qu'il avait pris avec un vague espoir de pouvoir le ranimer.

– Qu'avez-vous fait, enfants ? Qui de vous a touché à cet oiseau ?

– Personne, ma tante, répondit Cécile, qui se mit devant Rosa pour lui ôter toute envie de répondre. Il faut que la cage ait été bien mal retenue, car elle est tombée au moment où nous nous y attendions le moins.

– Cela me paraît bien étrange, reprit Madame Reynold en regardant tour à tour chacun des enfants avec un air de doute, je l'avais replacée moi-même ce matin et je suis bien sûre qu'elle était accrochée solidement. Alfred, explique-moi comment cela s'est passé.

Alfred hésita, rougit et répondit d'un air embarrassé qu'il ne pouvait rien dire.

Mais Rosa dont le sang bouillonnait au dedans d'elle depuis qu'elle avait entendu la réponse de Cécile, s'avança alors brusquement.

– C'est moi qui en suis cause, dit-elle, j'ai eu envie de voir l'oiseau de plus près. J'en suis bien fâchée, Madame, je vous en prie, pardonnez-moi.

– Pourquoi alors Cécile m'a-t-elle trompée ? Un mensonge est toujours coupable, même quand il s'agit d'excuser une amie. J'espère que tu t'en souviendras, mon enfant. Cependant j'en suis moins peinée que si tu l'avais fait pour ton propre compte. C'est une fausse générosité qui t'a poussée à le faire. La vérité doit passer avant tout. Quant à vous, Rosa, votre franchise a mérité mon pardon. Qu'il ne soit plus question de ce qui vient d'avoir lieu. Ce n'est qu'un petit chagrin dans une grande douleur, une goutte d'eau dans une coupe pleine. Vous ne pouviez pas savoir que cet oiseau m'était précieux et que j'avais défendu que personne le touchât.

– Je le savais, Madame, répondit Rosa d'une voix basse mais distincte, et une grosse larme tomba de ses yeux baissés.

– Est-il possible ? et comment avez-vous pu me désobéir ainsi le sachant et le voulant ?

Rosa ne répondit pas, car elle ne voulait pas raconter combien Cécile avait mis d'empressement à réaliser un désir qu'elle n'avait fait qu'exprimer en passant.

Alfred avait l'air troublé et s'agitait sur sa chaise longue, mais il ne dit rien. Mina ne se crut pas obligée à tant de ménagements :

– Maman, s'écria-t-elle en s'élançant vers sa mère dont elle prit les deux mains, je ne veux pas que Rosa soit grondée. Elle ne savait pas que vous aimiez tant cet oiseau quand elle a dit qu'elle voudrait bien le voir de plus près, et c'est Cécile qui est montée sur la table et qui a laissé tomber la cage,

– Ma pauvre enfant ! dit Madame Reynold en la regardant d'un air affligé. La désobéissance, le mensonge et la lâcheté de laisser accuser une autre quand c'est toi seule qui es coupable et d'accepter un éloge que tu n'avais pas mérité, voilà les fautes que tu viens de commettre. Va dans ta chambre, je t'y rejoindrai dans un moment.

Cécile sortit la tête basse, l'air plutôt irrité qu'humilié. Madame Reynold emporta la cage et le pauvre petit oiseau mort.

Depuis ce moment la journée si bien commencée fut obscurcie comme si un sombre nuage eût passé devant le soleil.

L'après-midi Rosa raconta son aventure de la veille : on y prit beaucoup d'intérêt.

– Ainsi, dit Alfred, vous ouvrez la porte de la maison où vous êtes à toute personne qui a pour passe-port une figure affamée et des yeux de bohémienne ? Vous faites le contraire de ce que font les autres gens. Ordinairement on se défie un peu des personnes de cette sorte. Il ne faudra pas vous vanter de lire les caractères sur les visages.

– Je n'avais vu que la petite fille, et je suis sûre qu'elle n'est pas méchante.

– Elle a bien prouvé sa bonté et son honnêteté en emportant ainsi vos couverts et votre bourse.

– Oh ! ce n'est pas elle, je suis sûre que ce n'est pas elle. Vous ne savez pas ce que j'ai pensé. J'ai une idée sur cette petite fille. Je crois que cette femme n'est pas sa vraie mère et qu'elle l'a volée.

En entendant cette déclaration la petite Mina prit une expression d'étonnement, d'horreur et d'indignation si comique, que personne, pas même Rosa, ne put s'empêcher de rire.

La curiosité excitée par l'élément romanesque que la petite fille venait d'introduire dans son histoire ne s'apaisa pas de sitôt, et Rosa dut répéter et répéter encore tous les détails qu'elle avait donnés sur l'héroïne de son drame de récente invention et sur l'effrayante et hideuse femme qui l'accompagnait. L'imagination de la narratrice, s'échauffant elle-même, prêtait à la réalité des couleurs de plus en plus poétiques, et bientôt personne, dans le petit cercle, ne douta plus qu'il n'y eût dans le sort de la mendicante quelque mystère que l'on brûlait de pénétrer.

L'heure du départ était arrivée. Rosa devait emporter des livres, des cahiers et quelques devoirs pour le surlendemain. Cécile n'avait pas reparu, et elle demanda la permission de lui dire adieu dans sa chambre. Madame Reynold ne la lui refusa pas.

Elle la trouva debout, près de la fenêtre appuyant son front d'un air boudeur contre la vitre.

– Je viens vous dire adieu, dit Rosa.

Cécile ne se retourna pas.

– Vous ne voulez pas me répondre ?

– Vous auriez mieux fait de ne pas me faire punir et gronder.

– Pouvais-je faire autrement ?

– Vous n'aviez qu'à vous taire. Ce n'était pas bien difficile.

– Mais c'était mentir.

– Quelle idée ! croyez-vous que ce soit bien beau de trahir les autres ?

Rosa ne répondit pas ; son cœur se gonflait de cette injustice. Elle avait voulu prendre toute la faute sur elle, et maintenant on l'accusait d'avoir trahi. Elle ne savait plus si elle avait eu tort ou raison de parler.

– Allez, on vous attend, dit Cécile d'un ton sec.

La pauvre petite s'en alla toute triste et trouva au bas de l'escalier Mina et Mariette qui l'attendaient.

La première lui prit la main et marcha en silence près d'elle.

– Pourquoi avez-vous l'air triste ? lui demanda-t-elle tout à coup. Maman n'est pas fâchée contre vous. Au contraire, je suis sûre qu'elle vous aime

mieux qu'avant.

– Mais Cécile m'en veut.

– Oh ! Cécile est si méchante ! Moi, je vous aime parce que vous n'êtes pas comme elle. Elle me pince souvent très fort sans en avoir l'air, et si je me mets à pleurer, elle dit qu'elle ne comprend pas ce que je puis avoir. Mais maman la connaît bien maintenant.

Mina et sa bonne quittèrent Rosa à l'entrée de l'avenue, et, toute préoccupée des événements de la journée, elle rentra sans penser à admirer les belles teintes d'or et de pourpre que le soleil couchant laissait après lui dans le ciel nuageux.

XI

Ce soir-là, tandis que Rosa, assise près de la fenêtre regardait les grandes ombres de la nuit s'abaisser sur la plaine, un léger bruit la fit tressaillir. On venait de frapper à la vitre ; et si près d'elle qu'elle aurait pu la toucher sans l'obstacle transparent qui l'en séparait, une petite figure encadrée de longs cheveux noirs, lui apparut tout à coup comme si sa pensée eût pris une forme visible, car en ce moment même elle songeait à la bohémienne de la veille. Rosa allait pousser un cri de joie et de surprise, mais l'apparition mit un doigt sur ses lèvres, et ce geste était à la fois si plein de commandement et de prière, qu'elle fut forcée de retenir sa voix. Il n'était pas difficile de comprendre que la petite fille voulait lui parler, et lui parler sans témoins. Sans crainte et toujours étourdie, malgré la leçon qu'elle avait reçue la veille, Rosa n'hésita pas un moment sur ce qu'elle avait à faire. Elle sortit de la chambre et se glissa sans bruit hors de la maison.

La petite bohémienne l'attendait dans un angle obscur,

– Etes-vous seule ? lui dit Rosa, dont l'esprit fut traversé pour la première fois par l'idée de la terrible mère.

– Oui, dit l'enfant, personne ne sait que je suis venue ici. Je vous rapporte quelque chose. Tenez, prenez vite et laissez-moi partir.

En parlant ainsi elle lui mit dans la main les deux couverts d'argent et le porte-monnaie.

– Vous n'y retrouverez peut-être pas tout l'argent, ajouta-t-elle en lui donnant ce dernier objet, je vous rends ce que je puis ; le reste a été dépensé.

– Ce n'était donc pas vous qui aviez pris cela ? dit Rosa, j'en étais sûre ! Et votre mère saura-t-elle que vous l'avez rapporté ?

– Si elle le sait elle me battra un peu plus ; voilà tout.

– Oh ! c’est affreux ! elle est donc bien méchante. N’avez-vous pas peur de retourner vers elle ?

– Je n’ai pas peur d’être battue.

– Restez avec moi : je suis sûre que Marthe le voudra bien. Venez, je vous donnerai à souper, et au lieu de vous battre nous vous rendrons bien heureuse.

– Non, non, dit l’enfant, je ne veux pas rester avec vous. J’ai mon père et mon petit frère qui ont besoin de moi. Il faut que je m’en aille.

– Mais dites-moi au moins où vous demeurez ?

– Non, je ne puis pas vous le dire. Nous n’avons pas besoin que personne vienne chez nous. Je vous ai rapporté ce qui était à vous parce que vous avez été bonne pour moi. Les autres me donnent quelquefois leurs vieux souliers déchirés, et leurs robes quand elles ne sont plus bonnes à rien. Mais vous, vous m’avez donné une paire de souliers tout neufs, et une robe toute bonne. Vous n’êtes pas comme les autres, et je ne veux pas qu’on prenne ce qui est à vous.

En disant cela la petite créature s’échappa des mains de Rosa, qui cherchait à la retenir, et disparut dans la nuit avec une telle rapidité que celle-ci ne put pas même bien savoir dans quelle direction elle était allée.

Elle rentra avant que personne se fût aperçu de son absence. Marthe allumait la lampe et jeta un cri de surprise et presque d’effroi quand la petite fille posa devant elle sans mot dire les deux couverts, qu’elle avait regrettés tout le jour et dont elle avait fait dix fois l’oraison funèbre.

– Où avez-vous pris cela ? les auriez-vous cachés pour me faire croire qu’ils avaient été volés ? Ce serait un vilain tour, Mademoiselle Rosa !

– Non, non, Marthe, je vous assure que je n’y ai pas pensé ; c’est la petite fille qui les a rapportés.

– Et où ? et quand ? et comment ?

– Dans ce moment. J’ai été vers elle au jardin. Elle n’a jamais voulu entrer.

– Il fallait m’appeler. Je l’aurais bien forcée de nous montrer sa face de sorcière. Elle ne s’en serait pas retournée sans avoir reçu ce qu’elle mérite, j’en réponds.

– Mais, Marthe, puisqu’elle nous a rapporté tout ce que sa mère avait pris ?

– C’est pourtant vrai, tout de même, ce que vous dites là. Je ne sais pas où j’avais l’esprit. C’est la colère qui me rend stupide. Il faut après tout que ce soit une brave petite fille. Si elle était venue, je lui aurais donné une bouteille de vin pour sa mère. A tout péché miséricorde. Je crois qu’il n’y a pas beaucoup de voleurs qui viennent rendre le lendemain ce qu’ils ont emporté la veille.

– Mais ce n’est pas sa mère qui l’a rendu. Elle n’en savait rien, et la petite fille sera battue en rentrant. Pauvre petite, elle a l’air bien misérable.

Alors je regrette encore plus qu’elle ne soit pas entrée, car si nous avions son adresse nous pourrions peut-être faire quelque chose pour elle et la retirer des mains de cette méchante femme.

– Mais que s’est-il donc passé ? demanda enfin Madame Darcy, dont l’esprit n’avait pas encore débrouillé l’écheveau compliqué des événements de la veille et de ceux du jour.

Marthe lui expliqua tout de son mieux et la bonne dame, fort satisfaite d’être rentrée en possession de son bien, ne songea pas à gronder Rosa d’avoir eu l’imprudence de répondre à l’appel de la petite mendicante, et d’être sortie seule de la maison, à une heure aussi avancée.

Mais celle-ci n’en resta pas moins pensive toute la soirée. Son imagination avait de quoi s’occuper. Une première journée de leçons, l’aventure de la cage et ses tristes conséquences, la mauvaise humeur d’Alfred dont elle ne pouvait deviner la cause, et enfin pour couronner le tout, le retour mystérieux de la petite bohémienne, n’était-ce pas un vaste champ à mille pensées, à mille suppositions, à mille projets ? Rosa fut presque contrariée quand l’heure du souper vint mettre un terme à ses rêveries. Ce jour-là Marthe avait cuit au four. Elle avait confectionné un certain nombre de petits gâteaux croquants que personne ne savait faire aussi bien qu’elle. Une assiette de ces friandises encore toutes chaudes figurait sur la table à côté des mets plus substantiels.

– Marthe, demanda Rosa, allez-vous demain à la ville ?

– Oui, je pense bien qu’il me faudra y aller. J’espère que la mère Thomas pourra venir garder la maison pendant ce temps.

- Je voudrais y aller avec vous.
- Je le veux bien si votre tante le permet.

Ayant obtenu la permission désirée, Rosa commença un manège qui n'échappa point à Marthe. A mesure qu'on lui servait un gâteau elle le faisait glisser adroitement sur ses genoux, puis elle attendait qu'on lui en offrît un autre, lequel subissait le même sort.

– Ah ça, Mademoiselle Rosa, dit Marthe, quand elle eut vu le même tour de passe-passe se renouveler six fois au moins, il faut que vous ayez ce soir un furieux appétit. Combien avez-vous mangé de ces gâteaux ?

– Je ne sais pas, répliqua la petite en rougissant, je crois que j'en ai eu six ou sept.

- Les trouvez-vous bons ?

Rosa hésita et ne répondit pas, car elle n'y avait pas même goûté.

L'interrogatoire en resta là ; Marthe devinait bien qu'il y avait là-dessous quelque petit secret bien innocent. Elle se prêta même si bien aux projets de Rosa que le lendemain matin elle lui donna avec la tasse de lait qui composait habituellement son déjeuner une demi douzaine de gâteaux et un abricot magnifique, le premier qui eût mûri sur l'espallier du jardin.

A neuf heures Rosa était prête et l'on partit. Elle portait au bras un petit panier orné de rubans cerise. Marthe le regarda plus d'une fois, mais en personne discrète elle s'abstint de toute question et de tout commentaire.

– Que je suis heureuse aujourd'hui ! dit l'enfant en faisant des bonds qui menaçaient fort de lancer dans les espaces le précieux contenu du joli panier. Le ciel est si bleu, le soleil est si doux, les prés sont d'un plus beau vert qu'avant la pluie. J'aime cette terre ! je la trouve si belle que je ne comprends pas qu'on ait envie d'aller au ciel. Et vous, Marthe ?

– Je ne puis pas dire que j'en aie une grande envie, et pourtant je ne suis pas comme vous, Mademoiselle Rosa, je pense que ce monde pourrait être bien meilleur qu'il n'est.

- Et qu'est-ce que vous voudriez y changer ?

– Je voudrais qu'il n'y eût point de ver pour gâter mes beaux fruits et pour ronger les boutons de mes rosiers. Je voudrais qu'il n'y eût ni malades, ni méchants, et que les petites filles fussent toujours sages, raisonnables et douces et ne fissent pas d'escapades.

– Toujours raisonnables et douces ! répéta Rosa en riant ; ce serait bien ennuyeux, Marthe. Mais au fait, je ne comprends pas comment il se fait qu’il y ait tant de choses mauvaises dans ce monde, car j’ai lu dans la Bible avec Madame Reynold que c’est Dieu qui a tout créé et que tout ce qu’il a fait était bon.

– Il faut que cela ait bien changé depuis lors, mais ce n’est pas moi qui vous l’expliquerai, Mademoiselle Rosa ; je ne suis pas une savante. Ma mère disait toujours que si je savais seulement distinguer ma droite de ma gauche et le bien du mal, le bon Dieu serait content et ne me demanderait rien de plus. Pour vous, c’est différent. Vous pourrez apprendre beaucoup de choses que je ne sais pas. Mais il faudra toujours vous rappeler que ce qui est important n’est pas ce qu’on sait ; c’est ce qu’on fait.

– Il faudra que je demande cela à Madame Reynold, reprit Rosa qui poursuivait toujours sa pensée ; elle me l’expliquera certainement. Marthe, vous allez chez la grand’mère de Jenny ?

– Oui, oui, sans doute, il est bien temps que j’aie vu où en sont mes bas. Voyez-vous ce petit panier de pommes de terre nouvelles. C’est pour elle. Je réponds que cela leur fera un fameux régal.

– Ah ! tant mieux, dit Rosa en jetant un regard plein d’amour sur son petit panier aux rubans rouges.

La sombre rue, la vieille maison, l’allée humide et la petite chambre, proprement mais bien pauvrement meublée, tout était exactement de même que lorsque Rosa avait visité pour la première fois cette demeure de la pauvreté honnête et laborieuse. Seulement l’air y était plus lourd et plus étouffé parce que la chaleur de la température extérieure avait augmenté, sans que pour cela il fût devenu moins nécessaire d’allumer le petit fourneau pour faire cuire les repas des deux femmes. Ce n’était que pendant quelques moments chaque jour, mais il en restait une odeur de fer rougi qui portait à la tête dès qu’on entrait. Cette fois cependant Rosa n’éprouva pas de dégoût et ne fit aucun retour sur elle-même. Elle était tout occupée de Jenny et de l’admiration que lui inspirait son dévouement.

La petite faiseuse de dentelle était comme de coutume à son travail, et pendant que Marthe causait avec la grand’mère, dont le visage s’épanouissait tandis qu’elle promenait sa main ridée sur le panier de

pommes de terre, elle s'approcha de la petite fille qui avait l'air intimidé et n'avait levé les yeux que pour saluer.

– Comme vous êtes habile ! dit Rosa après un moment de silence, j'ai peine à voir les mouvements de vos doigts tant ils sont prompts. Je voudrais bien être aussi adroite que vous.

Jenny leva les yeux d'un air de surprise et ne trouvant sur la figure de sa visiteuse qu'une expression affectueuse et bienveillante elle permit à la sienne de s'épanouir, et répondit gaiement :

– Vous apprendriez bien vite, et je ne demanderais pas mieux que de vous montrer.

– Vraiment ? oh ! que ce serait amusant ! Laissez-moi prendre votre coussin. Nous allons commencer tout de suite.

Et avec son impétuosité naturelle, Rosa saisit le coussin que Jenny venait de poser pour lui parler, s'assit sur sa chaise basse, et s'emparant des bobines d'une main aussi inexpérimentée que hardie, elle fit en un clin d'œil un dégât que plusieurs heures de travail assidu eussent à peine pu réparer.

Jenny était muette de consternation et de douleur. Marthe, qui venait de se retourner, s'écria :

– Oh ! Rosa, qu'avez-vous fait ? malheureuse enfant ! Voilà cet ouvrage perdu.

Rosa, qui jusqu'alors avait eu la plus parfaite confiance dans la pureté de ses intentions, mais qui commençait à craindre que l'entreprise ne fût un peu au-dessus de ses forces, s'arrêta effrayée.

– Qu'y a-t-il ? demanda la grand'mère aveugle.

– Oh ! dit Rosa, j'ai voulu travailler à l'ouvrage de Jenny et j'ai cassé et embrouillé ses fils. Que je suis fâchée ! Que faut-il faire ?

Jenny ne disait rien, mais on voyait qu'elle faisait un grand effort pour ne pas pleurer.

– Oh ! Mademoiselle Rosa, vous serez donc toujours la même ! dit Marthe d'une voix grave qui remua profondément le cœur de la coupable. Vous n'êtes pas méchante et vous faites plus de mal que si vous l'étiez. Maintenant, comment allez-vous réparer cela ?

– Je ne sais pas.

Et ces quatre mots sortirent du cœur de la pauvre petite si découragés, si tristes, si humiliés, qu'il eût été difficile de lui en vouloir encore.

– Le pire, dit la grand'mère, c'est qu'elle devait reporter son ouvrage ce soir, et maintenant il n'en est plus question, car rien n'est plus long que de rajouter et de débrouiller ces fils, si encore il y a moyen de le faire. Madame Bernard comptait sur cette dentelle pour demain et elle n'entend pas raillerie.

– Je crois que je pourrai également la porter demain matin, grand'mère, reprit Jenny avec sa voix résignée ; ce ne sera qu'un retard de quelques heures. Madame Bernard me le pardonnera.

– Venez, Mademoiselle Rosa, nous ferons mieux de nous en aller, puisque nous n'y pouvons rien.

Et Marthe prit brusquement la main de l'enfant, qui était trop pétrifiée pour pleurer et qui se laissa emmener sans mot dire.

Ce ne fut que lorsqu'elles eurent quitté la petite rue que Rosa parla. Un sanglot souleva d'abord sa poitrine avant qu'elle pût trouver une voix.

– Que faut-il que je fasse, Marthe ?

– Rien. Que voulez-vous faire ? vous n'avez pas d'argent, n'est-ce pas ?

– Non. Oh ! si j'avais encore celui que papa me donnait autrefois pour acheter des bonbons.

– Quand vous en auriez, si cet accident fait perdre à Jenny la pratique du premier magasin de la ville, votre argent ne la lui rendrait pas.

– Que je suis malheureuse ! je ne voulais pourtant point faire de mal. –

Marthe, je veux aller chez Madame Reynold ; elle pourra peut-être me donner une idée. Laissez-moi y aller, vous reviendrez me prendre quand vous aurez fait vos emplettes.

Marthe était bonne et serviable. Elle se prêta au désir de Rosa. L'enfant arriva donc chez Madame Reynold où elle n'était point attendue et où l'on fut très surpris de la voir. Elle ne se donna le temps ni de saluer personne, ni de conter son histoire, mais courant à la maîtresse de la maison :

– Oh ! Madame, dit-elle, il m'est arrivé un grand malheur, dites-moi ce que je dois faire. N'y a-t-il donc aucun moyen de réparer le mal que j'ai fait sans le vouloir ?

– Il faut d’abord que je sache en quoi consiste ce mal, dit Madame Reynold en l’attirant près d’elle.

Rosa ayant repris haleine, raconta alors son aventure, non pas avec tout l’ordre désirable, mais de manière pourtant à être entendue et comprise.

– Il me semble, dit Alfred, qui se trouvait près de sa tante, que le moyen bien simple serait de lui donner de l’argent.

– Non, Marthe dit que l’argent ne l’empêcherait pas de perdre la pratique du magasin qui lui fournit tout son travail.

– Cependant, reprit Madame Reynold, une petite somme lui donnerait au moins du pain pour quelques jours si, comme c’est ordinairement le cas dans ces pauvres ménages, on compte pour la nourriture de demain sur le prix du travail d’aujourd’hui.

Rosa devint cramoisi.

– Mais je n’ai point d’argent, dit-elle.

– N’est-ce que cela ? s’écria Alfred qui devint presque aussi rouge qu’elle, mais de plaisir et non d’embarras, j’en ai, moi ! ma bourse est bien garnie.

Et il sortit de sa poche un porte-monnaie où brillaient deux petites pièces d’or.

– Oh ! merci, dit Rosa, j’irai les lui porter tout de suite.

– Un moment, dit Madame Reynold, je n’empêche pas Alfred de donner son argent, ni Rosa de le porter à la petite faiseuse de dentelle. Mais il ne faut pourtant pas oublier, ma chère enfant, que votre faute ne sera encore qu’à demi réparée. L’argent fait beaucoup de choses dans ce monde, mais il est rare cependant qu’il puisse effacer le mal que causent notre étourderie, notre orgueil ou notre injustice. Quand nous avons donné ce qui est en notre pouvoir, il nous reste encore beaucoup à faire pour cela.

– Pourtant, dit Rosa en rougissant, je n’avais pas l’intention de lui causer de la peine. Au contraire, j’aurais voulu lui faire oublier que j’avais été orgueilleuse une autre fois, et j’espérais lui faire plaisir en lui apportant ce petit panier.

Alors elle se mit à raconter avec vivacité l’histoire de sa première visite chez Jenny et de la sotte conduite qu’elle avait à se reprocher.

Madame Reynold et Alfred l'écoutèrent avec un grand intérêt et demandèrent beaucoup de détails sur la pauvre petite ouvrière et sa grand'mère aveugle.

Cécile qui était entrée pendant que Rosa parlait et qui avait une expression un peu plus aimable que de coutume, parut l'entendre aussi avec une sympathie qu'elle accordait rarement à quoi que ce fût.

– Quoi ! dit-elle, cette petite fille, qui n'a pas encore quatorze ans, soutient depuis plusieurs années sa grand'mère aveugle ! Comme il faut qu'elle travaille et quel courage elle doit avoir !

– Oui, reprit Rosa avec chaleur, et si vous voyiez comme elle est pâle et comme elle a l'air fatigué ! Elle est comme Alfred, on la croirait beaucoup plus âgée qu'elle n'est, mais cela ne l'empêche pas de travailler du matin au soir.

Ici Alfred, qui avait jusqu'alors écouté les yeux fixés sur la petite fille, les détourna tout à coup et son expression, de gaie et ouverte qu'elle était, devint sombre. Madame Reynold n'y fit pas attention, et continua l'entretien.

– Le cœur fait des miracles, dit-elle. Cette enfant sait aimer. Peut-être cependant, si elle se fût trouvée dans une position facile, entourée de soins et de tous les agréments de la vie, elle aurait appris à se considérer comme le centre de toutes les pensées, et à croire que le bonheur lui était dû. Elle aurait pu devenir égoïste et personnelle comme tant d'autres jeunes filles de son âge qui n'ont jamais songé que ceux qui les entourent pussent attendre d'elles autre chose que des caresses quand elles y sont disposées. Mais, pauvre comme elle l'est, elle a eu de bonne heure une tâche à remplir ; elle n'a pas eu le loisir de se préoccuper d'elle-même, et sa force a été mesurée à son dévouement.

– Alors nous devrions désirer d'être pauvres, dit Cécile.

– Non, mon enfant ; nous devons seulement désirer de savoir aimer, quelle que soit notre position. Pourquoi une jeune fille née dans une famille riche n'aurait-elle pas comme une jeune fille pauvre l'occasion de répandre le bonheur autour d'elle ? Ce ne sera pas de la même manière, son dévouement prendra une autre forme, mais il n'en sera pas moins agréable à Dieu. N'y a-t-il pas toujours mille moyens de se rendre utile ? L'une aura

des frères ou des sœurs plus jeunes qu'elle, et pourra soulager sa mère dans sa tâche ; l'autre trouvera des devoirs à remplir auprès de quelque membre de la famille âgé ou infirme. Chacun de nous, pauvres et riches, jeunes et vieux, a sa mission d'amour à accomplir. Elle est facile à trouver, car Dieu ne la met loin d'aucun de nous. Il faut seulement la reconnaître.

Rosa était toute pensive. Cécile semblait un peu mal à son aise. On eût dit que les paroles de sa tante allaient directement à sa conscience.

– Aux yeux de Dieu qui lit dans les cœurs, reprit Madame Reynold, il n'y a qu'une seule inégalité véritable, c'est celle qui existe entre celui qui aime et celui qui n'aime pas. Si une enfant née dans une position facile et heureuse a dans le cœur le même amour qui inspire à la pauvre Jenny sa vie d'abnégation et d'humbles sacrifices, cette enfant sera approuvée et bénie de Lui autant que Jenny peut l'être. L'important c'est d'avoir en nous la source de tout bien. Elle saura toujours se creuser son canal et répandre au dehors la vie, la joie et le bonheur.

Alfred, qui seul peut-être parmi ceux qui l'écoutaient, comprenait parfaitement la pensée de sa tante, et dont la figure s'était ranimée et avait repris son expression habituelle, prit alors la parole :

– Et si celui qui a cet amour dans le cœur ne peut rien faire pour les autres ? s'il lui faut toujours recevoir et ne jamais donner, en sera-t-il de même pour lui ?

– Il y en a très peu qui se trouvent dans cette position-là, mon cher Alfred, dit Madame Reynold devinant bien le sentiment qui lui inspirait ces paroles ; souvent ceux qui croient ne rien faire pour les autres sont, sans le savoir, leur joie et leur consolation. Mais alors même qu'ils n'auraient rien à donner et qu'ils n'auraient jamais l'occasion de se dévouer, s'ils ont l'amour dans le cœur, ils sont les enfants du Dieu qui est amour. Je crois que mes petites amies comprendront mieux un exemple que tous les raisonnements du monde. J'ai deux histoires à vous raconter. La première n'est pas longue ; je vais vous la dire en attendant que Marthe vienne reprendre Rosa. Ce sera une matinée perdue pour les leçons ; mais non pas tout à fait perdue, j'espère.

Le petit auditoire se pressa autour de Madame Reynold, qui ne fit pas attendre son récit.

XII

Dans une partie de la France où l'air est très salubre, le pays riche, beau et fertile, des personnes animées de l'esprit de Jésus-Christ ont fondé il y a quelques années un établissement admirable. Je suis sûre, mes enfants, que votre cœur sera tout ému, quand vous saurez à combien de misères, et à quelles misères, il offre un asile : ce sont de pauvres jeunes filles aveugles, des incurables, et même des idiots que l'on y reçoit pour les soigner, les instruire, les guérir s'il se peut, et en tout cas apporter dans leur état des améliorations si grandes qu'il faut, pour y croire, voir de ses propres yeux le changement que produit en elles un séjour de quelques mois dans cette maison à laquelle on a donné avec raison le nom de *Béthesda*.

– Je sais pourquoi, interrompit Alfred.

– Et pourquoi donc ? demanda Rosa.

– Comment ! vous n'avez pas lu dans l'Evangile qu'il y avait à Jérusalem un réservoir appelé *Béthesda*, dont un ange venait troubler l'eau, et que ceux qui y descendaient après lui étaient guéris de toutes leurs maladies. Et vous ne savez pas qu'il y avait là un pauvre homme paralysé qui attendait depuis trente-huit ans que quelqu'un voulût bien l'y jeter au bon moment, et les autres y descendaient toujours avant lui, en sorte qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il fût jamais guéri. Mais un jour Jésus vint près de ce lavoir et vit le paralytique qui était couché par terre, et il n'eut qu'une parole à dire pour lui rendre la santé.

– C'est une belle histoire, dit Rosa, je voudrais la lire.

– Eh bien ! vous la chercherez au chapitre V de saint Jean, tout au commencement. Ce n'est pas difficile à trouver.

– Maintenant que vous savez tous la signification de ce nom de *Béthesda*, je continue mon histoire. Je vous disais donc que parmi les pauvres enfants que la charité chrétienne adopte dans cet établissement on compte un grand

nombre d'idiotes. Vous n'avez peut-être jamais vu de ces malheureuses créatures. Rien de plus triste, de plus affligeant que ces ébauches de la figure humaine dont aucun rayon d'intelligence ne rachète la hideuse difformité. La plupart ont une tête énorme, si lourde que leur cou n'en peut porter le poids, et qu'on la voit balloter à gauche et à droite, et retomber sur leur poitrine comme une grosse boule inerte et sans vie. Leurs traits grossiers ne peuvent exprimer que la colère, l'envie et toutes les passions les plus viles de l'âme humaine. Un rire à la fois méchant et stupide entr'ouvre leurs lèvres épaisses. Elles ont des habitudes de malpropreté dégoûtantes. Souvent depuis leur naissance jusqu'au moment où elles entrent dans l'établissement on les a laissées croupir dans la fange comme les animaux immondes. Il m'en coûte d'arrêter votre attention sur ces détails douloureux. Je voudrais vous les épargner ; mais ne faut-il pas que les enfants aussi connaissent quelque chose des souffrances et des misères de notre pauvre famille humaine ? D'ailleurs pour bien comprendre mon histoire il faut que vous sachiez ce que c'est qu'une idiote.

– J'en ai vu une une fois, dit Rosa ; elle passait dans la rue, et des polissons la suivaient en lui criant des injures et en lui jetant de la boue. De temps en temps elle se retournait et leur montrait le poing avec un air de rage horrible à voir. Je ne l'oublierai jamais.

– Voilà à quoi sont exposées ces pauvres créatures quand on les laisse en butte aux insultes des enfants lâches et sans cœur qui ne voient en elles qu'un objet de moquerie et de dégoût. A Béthesda, elles n'ont rien à craindre de pareil. On les aime, on les plaint, on respecte en elles cette âme qui n'en est pas moins immortelle pour habiter une enveloppe grossière et informe. A force de douceur, de fermeté et de bons traitements, on parvient à remplacer leurs instincts par des sentiments et des affections, à leur faire comprendre ce que c'est que le devoir, et à créer dans leur cœur une vraie piété qui se montre dans toutes leurs actions. Rien n'est plus touchant que leur reconnaissance pour les personnes qui s'occupent d'elles. Elles ne sont jamais belles à voir, les pauvres enfants, bien qu'une bonne nourriture, des habitudes de propreté et des impressions douces exercent aussi sur leur extérieur une très heureuse influence, mais elles sont plus que belles pour ceux qui voient en elles le triomphe de la charité. Il ne faut pas cependant

que j'oublie que c'est de l'une l'elles en particulier que j'ai à vous parler. Il n'y a pas encore très longtemps qu'on amena dans l'établissement une pauvre jeune fille qui semblait encore plus maltraitée par la nature que celles qui y avaient été admises jusqu'alors. Jamais plus les difformités, de lourdeur, de stupidité, n'avaient prêté tous les efforts faits pour ranimer dans une créature humaine le rayon de l'âme et de l'intelligence. C'était une masse de chair, et rien de plus ; si ce n'est pourtant que de temps en temps quelque grossière convoitise agitait ses traits et leur communiquait une expression dont les spectateurs détournaient les yeux avec un redoublement de dégoût. Il y avait de quoi lasser l'amour le plus persévérant et faire périr tout espoir. L'amour ne se lassa pas, mais l'espoir abandonna complètement la partie. On se résigna à voir la pauvre Betsy demeurer pour toujours dans cet état intermédiaire entre la chose et l'animal. Il y avait de longs mois qu'elle était dans la maison, entourée des mêmes soins que les autres, sans qu'on eût constaté en elle le plus léger changement.

Un jour la porte de Béthesda s'ouvrit à un pauvre être plus malheureux encore que ceux dont nous venons de parler. C'était une jeune fille, non-seulement idiote, mais encore aveugle, sourde et muette. Elle n'avait réellement presque plus rien de commun avec une créature humaine. Betsy se trouvait sur son passage. A la vue d'une misère si profonde, auprès de laquelle la sienne était encore bien privilégiée, son visage, si indifférent, si inerte, s'éclaira d'un rayon, tout nouveau. On eût dit qu'une âme venait de naître en elle. C'était bien une nouvelle naissance, car elle aimait pour la première fois, et l'amour est la vie de notre cœur. Elle suivit la nouvelle venue, et les premières paroles qu'on l'entendit prononcer furent pour demander la permission de la soigner elle-même. Ce fut avec l'intelligence d'une garde-malade en titre, et le dévouement infatigable d'une sœur de charité, qu'elle s'acquitta de cette tâche pendant de longs mois. Et quand l'enfant mourut sans avoir pu ni la voir ni l'entendre, l'idiote d'autrefois chantait des cantiques auprès de son lit. Depuis lors elle n'a fait que se développer et est devenue l'un des membres utiles de l'établissement et l'un des plus grands encouragements de ceux qui travaillent à cette œuvre si repoussante par ses difficultés, mais si admirable dans ses résultats. Et maintenant, vous le voyez, mes enfants, l'amour qu'on avait témoigné à

cette pauvre jeune fille avait déposé en elle un germe de vie, mais il fallait pour le développer et lui faire porter des fruits qu'elle en vînt à aimer elle-même.

– J'aime mieux cette histoire que mes contes de fées, dit Rosa, parce qu'elle est vraie tout en étant aussi merveilleuse.

– N'est-ce pas, ma chère petite ? cela est bien aussi intéressant que de voir la Bête se transformer en un beau prince, ou une vieille femme bossue devenir une jeune princesse d'une éblouissante beauté. Ce n'est pas seulement dans le monde fantastique des fées et des génies qu'il se passe des choses merveilleuses. Le monde que nous habitons en est plein, et si nous savions regarder autour de nous, nous trouverions toujours de quoi occuper notre imagination et réveiller toutes nos facultés admiratives.

– Et l'autre histoire ? demanda Rosa.

– C'est assez d'une pour aujourd'hui. Demain, après nos leçons je vous conterai l'autre. Voici d'ailleurs, sans doute, Marthe qui vient vous chercher ; j'entends sonner à la porte.

Rosa oublia tout, et dans sa précipitation serait sortie sans saluer personne si Madame Reynold ne l'eût rappelée.

– Eh bien, petite étourdie incorrigible, et votre panier ? et l'argent ? vous serez bien avancée quand vous aurez tout oublié. Venez demain de bonne heure si vous le pouvez. J'ai un mot à vous dire avant que nous commençons nos leçons.

Marthe consentit à reconduire Rosa chez la pauvre Catherine. C'était un long détour pourtant, et l'heure était avancée, mais Rosa supplia tant qu'il n'y avait guère moyen de lui résister, surtout quand le bon cœur de sa partie adverse se rangeait de son côté. La porte de la petite chambre était restée entr'ouverte.

Rosa et Marthe, qui étaient montées sans faire de bruit, s'arrêtèrent un moment sur le seuil. Jenny était penchée sur son ouvrage, sa main tremblait trop fort pour qu'elle fût aussi adroite que de coutume ; ses yeux étaient rouges et gonflés ; cependant elle disait d'une voix douce :

– Grand'mère, il ne faut pas lui en vouloir. Elle n'avait pas l'intention de faire aucun mal ; elle voulait jouer.

– Jouer ! oui, c’est bien le mot. Ces enfants riches, ça joue avec le gagne-pain des autres, ça jouerait avec leur misère et leurs larmes. C’est égoïste. ça ne pense qu’à soi, ça croit que la vie est faite pour qu’ils s’amusent pendant que les autres travaillent et souffrent.

– Oh ! non, je vous assure, s’écria Rosa en s’élançant vers Jenny dont elle prit doucement la main, ayant bien soin cette fois de ne porter aucun préjudice à la dentelle. Si vous saviez comme je suis malheureuse de ce que j’ai fait ! Pardonnez-moi, je vous en prie.

En parlant ainsi elle glissa dans la main de Jenny la pièce de dix francs qu’elle tenait d’Alfred. Celle-ci la lui rendit sans aucune apparence d’orgueil, mais en disant avec une touchante simplicité :

– Merci, Mademoiselle, je ne puis pas prendre cet argent, parce que le petit dommage que vous m’avez causé ne vaut pas la huitième partie de cette somme. Il sera réparé ce soir, et demain nous n’y penserons plus.

– Prenez-le, je vous le demande, pour me faire plaisir !

– Non, dit Jenny, et sa figure si commune de traits, prit une expression de dignité qui la rendait presque belle, je n’ai jamais reçu que l’argent que j’avais gagné.

Rosa comprit qu’il ne fallait pas insister.

– Au moins, reprit-elle, voudrez-vous prendre ce petit panier que j’avais apporté pour vous et que je n’ai pas osé vous donner quand je suis partie ?

La figure de Jenny rayonna de plaisir.

– C’est pour moi ? vous l’avez apporté pour moi ! qu’il est joli ! je n’ai jamais rien eu de si beau. Oh ! grand’mère, des gâteaux pour vous, des gâteaux comme vous les aimez tant et comme vous n’en avez pas mangé depuis si longtemps ! que je suis contente !

Tout le chagrin de Rosa était effacé. Et quand la grand’mère tournant vers elle son œil sans lumière Lui dit de sa voix lente et grave :

– Que le bon Dieu vous bénisse ! J’espère que vous ne vous souviendrez pas de ce que j’ai dit dans un moment de colère.

Elle se sentit si heureuse qu’elle eût volontiers serré dans ses bras le monde entier. Elle se contenta cependant d’embrasser Jenny, qui n’avait pas souvent senti sur ses joues pâles le contact de lèvres si roses et si fraîches.

– Eh bien, dit Marthe en reprenant le chemin de la maison, nous sommes un peu en retard, et le soleil est bien chaud pour monter le sentier des vignes. Mais nous avons le cœur content. Tout est bien qui finit bien.

XIII

Rosa avait le cœur content, en effet, et le reste de la journée ne lui parut nullement trop long. La matinée lui avait laissé beaucoup de sujets de réflexions. L'histoire de la pauvre idiote lui revint souvent à l'esprit. D'abord elle chercha dans l'Evangile et lut le récit de la guérison du paralytique que l'égoïsme des hommes avait laissé languir pendant trente-huit années sur le bord du lavoir miraculeux, et qu'un seul mot que laissa tomber le Sauveur en passant près de lui guérit de la maladie de son âme en même temps que de celle de son corps. Cette histoire lui parut belle. Son imagination lui représentait sous les couleurs les plus vives l'attente si longtemps différée de ce pauvre malade, son émotion au moment où l'ange venait troubler l'eau salubre, l'espoir qui faisait alors battre son cœur, et le long abattement qui lui succédait. Comme il devait aimer ce Jésus dont le regard compatissant s'était arrêté sur lui, si pauvre, si misérable, auquel personne ne faisait attention, et qui d'un mot lui avait rendu la vie ! Ensuite elle se souvint de tout ce que Madame Reynold leur avait dit, et elle commença à comprendre que peut-être elle avait une leçon à en retirer. Après un quart d'heure de méditations profondes, Rosa se leva tout à coup et s'approchant de Madame Darcy :

– Ne puis-je pas faire quelque chose pour vous, ma tante ? demanda-t-elle. Voulez-vous que je vous lise ?

La vieille dame parut étonnée de cette proposition, car jusqu'alors elle avait toujours vu Rosa très désireuse de se libérer de sa tâche quotidienne. Elle donna pourtant son consentement ; mais il fallait trouver une lecture, et ce n'était pas facile. Enfin le problème fut résolu. Un vieil almanach de l'année précédente fournit à la petite lectrice l'intéressante histoire de la découverte providentielle d'un assassinat commis par deux hommes qui se croyaient à l'abri de tout soupçon, oubliant que l'œil de Celui qui ne

sommeille jamais les avait vus dans la nuit, où ils pensaient avoir enseveli leur crime. Rosa commençait à prendre quelque intérêt à cette histoire, dont les préliminaires lui avaient paru fort ennuyeux, quand une respiration sonore l'avertit qu'elle lisait pour elle seule. De dépit d'avoir si mal réussi dans son désir de rendre service, elle jeta le vieux livre et s'enfuit au jardin. Madame Darcy ne se souvint ni des intentions de la petite fille, ni de la lecture commencée ; mais elle garda un vague sentiment de la bonne volonté de Rosa, qui lui fut doux, et qui caressa agréablement son cœur déshabitué de joie. Le soir, quand l'enfant s'approcha d'elle pour lui souhaiter une bonne nuit, elle l'embrassa plus affectueusement qu'elle n'en avait l'habitude.

Le lendemain Rosa partit, l'esprit préoccupé de toutes les choses qu'elle avait à demander et de toutes celles qu'on devait lui apprendre. Avant de l'introduire dans la salle d'études, Madame Reynold la fit entrer un instant dans sa chambre.

– Ma chère petite, lui dit-elle, j'ai quelque chose à vous dire. Vous avez pu remarquer que notre cher Alfred est susceptible. Un mot dit étourdiment et aussitôt oublié par la personne qui l'a prononcé, le laisse souvent triste pendant des heures entières. Ce n'est pas étonnant dans sa position. Son infirmité est pour lui une souffrance continuelle, et il craint toujours qu'il n'y ait un peu de moquerie dans la pitié qu'il inspire.

– Oh ! comment peut-il le croire ?

– Il a tort, sans doute ; mais cela vous fait comprendre combien il faut ménager ce pauvre enfant dont la vie est déjà si triste. J'espère l'amener à triompher d'une faiblesse qui est indigne de lui. Mais, pour le moment, il faut lui épargner toute impression pénible. Ainsi il ne peut pas supporter qu'on lui fasse trop d'offres de services, qu'on paraisse s'apercevoir de son incapacité et de sa dépendance. Il faut l'aider presque sans en avoir l'air, si l'on veut le faire d'une manière qui lui soit agréable. Et surtout il ne faut jamais laisser paraître un sentiment de tristesse et de compassion en le regardant.

– Je comprends maintenant pourquoi je l'ai fâché sans m'en douter. Je ferai attention à ce que vous venez de me dire, Madame ; mais je suis si étourdie. J'ai peur de ne pas savoir me conduire comme il faut.

– Je suis sûre, au contraire, que vous le saurez très bien, parce que vous aimez Alfred, et que, maintenant que vous connaissez un peu son caractère, la crainte de lui faire de la peine sera votre meilleur guide. Allez le trouver, ma chère enfant ; je ne tarderai pas à vous rejoindre dans la salle d'études.

L'accueil d'Alfred fut cordial, car s'il avait beaucoup de susceptibilité, il ne conservait du moins aucune rancune. Cécile embrassa Rosa. La petite Mina arriva en courant dès qu'elle entendit la voix de sa compagne d'étude, sauta sur ses genoux et lui prit la tête dans ses deux mains pour mieux appliquer de gros baisers sur ses joues. Entourée de tant d'affection, Rosa se sentit très heureuse.

– Qu'on est bien ici ! dit-elle avec un soupir de satisfaction.

– C'est suivant les goûts, dit Alfred ; pour ma part, j'aimerais tout autant que ce brûlant soleil ne pénétrât pas si splendidement par ces croisées.

– Ah ! ce n'est pas de cela que je veux parler ; je disais seulement que j'étais heureuse avec vous.

– Nous n'avons aucune objection à faire à cette proposition considérée à ce point de vue ; rien de plus raisonnable que de se trouver bien dans une société aimable et distinguée comme la nôtre.

Rosa se mit à rire.

– A propos, Alfred, je vous apporte de l'argent. Le voici. C'est pour payer mon droit à être dans une société si distinguée.

– Quoi ! mes dix francs ! Comment avez-vous l'audace de me les montrer ? Apprenez que ce qui est une fois sorti de ma bourse n'y rentre jamais.

– Et que voulez-vous que j'en fasse ? On me les a refusés.

– Vraiment ? Mais c'est une histoire fabuleuse ! Entendez-vous, ma tante ? On a refusé l'argent de Rosa !

Rosa raconta à Madame Reynold, qui entraît, comment la chose s'était passée. Celle-ci avait presque les larmes aux yeux en l'écoutant.

– Cette petite fille est une âme d'élite, dit-elle. Mais pourquoi s'étonner de trouver parmi les pauvres tant d'exemples de générosité et de noblesse ? Le travail et la souffrance journalière, sous le regard de Dieu, donnent à la vie sa vraie grandeur.

On s'assit autour de la table. Madame Reynold prit la Bible et l'ouvrit au troisième chapitre de la Genèse.

En écoutant ce récit si simple et si grand, Rosa comprit pourquoi tout n'était plus beau et bon sur la terre.

Madame Reynold écouta ses questions avec patience, et y répondit d'une manière si claire et si instructive que l'enfant sentait s'ouvrir au dedans d'elle de nouveaux horizons. Elle lui fit comprendre que le mal était venu sur la terre du moment où la créature s'était préférée au Créateur, et que ce premier acte de révolte, si petit en apparence, avait ouvert le monde à tout le désordre et aux souffrances sans nombre que nous y voyons maintenant.

Rosa écoutait avidement, et quand le livre fut fermé et que la voix de Madame Reynold cessa de se faire entendre, elle aurait bien voulu l'écouter encore. Que de choses elle avait apprises depuis trois jours ! Que de vérités qui commençaient à lui apparaître dans son ignorance, comme les rayons épars du soleil pénétrant un brouillard qu'ils vont bientôt dissiper.

Les leçons finies, on se rassembla dans le jardin, sous le berceau, autour d'une petite table verte. Les bras vigoureux de Mariette y avaient transporté Alfred, et elle l'avait installé dans son fauteuil avant l'arrivée des autres membres de la petite société. Georges vint demander la permission d'écouter aussi l'histoire. Sa mère le prit sur ses genoux pour qu'il fût plus tranquille, et les autres enfants se rapprochèrent pour mieux entendre. Rosa crut remarquer un léger tremblement dans la voix de Madame Reynold lorsqu'elle commença en ces termes :

« L'histoire que je vais vous raconter est vraie, mes chers enfants, vraie dans tous ses détails. Dieu m'a donné d'en être témoin et de voir de mes propres yeux combien un cœur aimant peut répandre autour de lui de consolation et de bonheur. Une dame de ma connaissance avait une petite fille nommée Aline. Cette enfant fut entourée, dès son berceau, de tout ce qui rend la vie douce et facile. Non-seulement ses parents l'aimaient avec une tendresse que rendait plus vive et plus craintive la perte récente de leur premier-né, mais encore, comme elle était très jolie et qu'elle possédait ce charme plein d'attrait qu'on appelle la grâce, elle était bienvenue et choyée de tous les étrangers. Il semblait que tant de prévenances et de caresses lussent la gâter, et sa mère, qui craignait qu'il n'en fût ainsi, en fit un sujet

de prières. Chaque matin elle demandait à Dieu de préserver sa petite fille de amour propre, de l'égoïsme, et de cet orgueil qui dessèche le cœur. Chaque soir, aussi, en s'agenouillant près de son petit lit, elle tâchait de lui faire comprendre qu'elle devait aimer Dieu de toute son âme et son prochain comme elle-même. Elle eut la joie de voir que ses prières et ses efforts n'étaient pas inutiles.

« Dès qu'Aline put marcher et parler, elle montra une grande prédilection pour tout ce qui souffrait. Un petit chien dont la patte avait été écrasée par une voiture, fut de bonne heure l'objet de sa plus vive sollicitude. Il marchait piteusement sur trois jambes, et, de plus, il était fort laid. On ne faisait guère attention à lui que pour le repousser ou s'apitoyer sur sa laideur. Aussi, le pauvre animal, peu habitué aux bons traitements, se prit-il pour sa petite maîtresse d'une affection insensée. Il sautait autour d'elle, lui léchait les mains et le visage, la renversait à force de caresses, et gémissait pendant des heures entières quand il ne pouvait la trouver ni dans la maison, ni dans le jardin.

« Un jour la mère d'Aline la conduisit dans une maison où se trouvait une jeune fille atteinte d'une maladie qui, en quelques mois, avait dévoré sa jeunesse, sa grâce et sa fraîcheur-pour la laisser semblable à une vieille femme ridée, jaune et difforme. Elle redoutait un peu l'impression d'une première vue sur l'enfant ; cependant elle ne voulut ni la prévenir, ni lui dicter sa conduite, pensant qu'il valait mieux l'abandonner aux impulsions de son cœur. En voyant cette figure, que de grandes souffrances avaient laissée presque repoussante, la petite fille resta un instant indécise. Puis elle s'approcha du canapé sur lequel reposait la pauvre malade, et, se dressant sur la pointe des pieds pour poser ses petites lèvres roses sur ce visage flétri avant le temps, elle lui dit tout bas : « Je t'aime. »

« Lorsqu'elle fut plus âgée, sa mère l'emmenait quelquefois avec elle dans ses visites de charité. Un jour elles entrèrent dans une maison que la mort venait de visiter. Un tout petit enfant était couché sur les genoux de sa mère, et dormait de son dernier sommeil. La pauvre femme ne pleurait pas. Elle le regardait d'un œil sec et fiévreux. C'était son premier-né ; il n'y en avait pas d'autres autour d'elle pour la forcer à sourire au travers de ses pleurs et à se relever de son mort pour prendre soin des vivants. La mère

d'Aline resta un moment embarrassée en face de cette grande douleur. Elle voulut parler, mais on ne parut pas l'entendre. Comment s'y prendre pour consoler ce cœur qui repoussait toute consolation ? Pendant qu'elle cherchait et qu'elle essayait sans succès, Aline s'approcha doucement et regarda longtemps le petit enfant endormi ; il était si paisible et si beau qu'elle crut un moment qu'il allait s'éveiller et sourire. Mais son immobilité si complète et le regard que sa mère tenait fixé sur lui, firent comprendre à la petite fille que ce n'était pas là un sommeil ordinaire. Elle se pencha vers lui pour le baiser, et lorsqu'elle se releva une larme était tombée sur le front de marbre du nouveau-né. A cette vue le cœur de la pauvre mère se fondit ; elle éclata en sanglots et pleura longtemps en serrant contre son visage le petit visage glacé de son enfant. Ensuite elle put écouter ce que la mère d'Aline venait lui dire de la part de Celui qui a prononcé ces mots : « Laissez venir à moi les petits « enfants, » et comme celle-ci en avait aussi perdu un, et savait combien on répand de larmes en les rendant à Dieu, ses paroles lui firent du bien.

« Ce fut Aline qui le lendemain matin apporta des roses blanches pour entourer le petit enfant dans son cercueil. Elle voulut les arranger elle-même, et, sans le savoir, elle remplit ainsi un ministère d'amour auprès d'un cœur que l'indifférence ou une pitié banale eussent fermé et que la sympathie d'un enfant ouvrit aux consolations de l'Évangile.

« Il serait trop long de vous raconter tous les faits qui réjouirent le cœur de sa mère. Je ne vous en dirai plus qu'un. La cuisinière de la maison avait une fille qu'elle avait laissée en pension chez des paysans de son pays. Cette femme demanda et obtint de sa maîtresse la permission de la faire venir sous prétexte de l'aider. Cette jeune fille, un peu plus âgée qu'Aline, avait une figure repoussante par une expression d'ennui, de mécontentement et d'orgueil qui ne la quittait jamais. Après quelques efforts infructueux pour obtenir d'elle une réponse civile, les habitants de la maison finirent par y renoncer et par la laisser à elle-même. Une seule ne se découragea pas. Chaque jour Aline se glissait inaperçue dans le jardin potager qui était derrière la cuisine, et là elle enseignait à lire à la pauvre fille ignorante, qui n'avait pas même le désir d'apprendre, et s'efforçait de réveiller en elle quelque bon sentiment et quelque pensée un peu relevée. Quand le temps

était froid ou pluvieux elle la conduisait dans sa chambre, et ce fut là qu'un jour sa mère entendit la petite scène que je vais vous rapporter. Aline venait de s'efforcer de faire déchiffrer une ligne à sa grande écolière, et certainement il y avait encore plus d'obstination que de stupidité dans la manière dont, après trois mois de leçons assidues, celle-ci se refusait à lier ensemble deux syllabes.

« – Tu n'as donc pas envie de savoir lire ? lui dit Aline avec douceur.

« – Non, Mam'selle.

« – Et pourquoi ?

« – Parce que ça ne m'amuse pas.

« – Mais cela t'amusera quand tu pourras lire de belles histoires.

« Lydie ne répondit pas et continua à mordre son pouce d'un air ennuyé.

« – si tu ne veux pas apprendre je ne puis pas te forcer. Je croyais que tu comprendrais que c'était pour ton bien.

« Même silence.

« – Ne veux-tu pas tâcher d'apprendre pour me faire plaisir ?

« – Est-ce que ça vous ferait plaisir ?

« – Je le crois bien. Le plus grand plaisir que je puisse avoir.

« L'élève lut la vérité de cette assertion dans le regard brillant de sa petite maîtresse. Elle prit son livre et épela lentement et avec hésitation, mais sans faute, d'un bout à l'autre de la ligne.

« – C'est bien, dit Aline, je suis contente, mais maintenant il faudra continuer.

« – Oui, répondit Lydie.

« Et elle tint parole. Pendant quelques jours elle fit de vrais progrès. Une fois Aline lui demanda pourquoi elle avait mis pendant longtemps tant de mauvaise volonté à ses leçons.

« – C'est que je ne savais pas, répondit-elle, que cela vous ferait plaisir si je me donnais de la peine.

« Aline réussit à la faire causer un peu. Elle comprit alors pourquoi la pauvre enfant avait l'air si maussade et le cœur si fermé. Jamais une parole d'affection ou d'encouragement ne lui avait été adressée, jamais elle n'avait été que comme un embarras et une charge pour ceux qui prenaient soin d'elle. Sa mère, séparée d'elle pendant toute son enfance, avait été humiliée

de trouver qu'elle lui faisait si peu d'honneur, comme elle disait, et l'avait traitée avec sévérité. Elle s'aperçut bientôt qu'il se faisait un changement dans l'expression et le caractère de sa fille, le même changement qui aurait lieu pour une plante flétrie et rabougrie par le froid, du moment où un chaud rayon de soleil aurait pénétré jusqu'à elle.

« – Qu'avez-vous donc fait à ma pauvre Lydie, Mademoiselle Aline ? demanda-t-elle un jour. On dirait qu'elle n'est plus la même.

« – Je n'ai rien fait que de l'aimer, répondit simplement la petite fille.

« L'aimer, oui c'était là le grand secret. Cela lui paraissait tout simple ; d'autres l'eussent trouvé difficile. Il y a bien peu de cœurs, surtout de cœurs d'enfants, qui résistent à la longue à la douce et pénétrante influence de ce rayon du ciel. L'amour fait naître l'amour, et celui qui aime ne peut être ni tout à fait malheureux ni tout à fait dégradé.

« Voilà mon histoire. Elle n'est pas longue, mais c'est que la vie de l'enfant dont je vous ai parlé a été courte aussi. Vous avez déjà vu plusieurs printemps, mes chers enfants, vous avez assisté à la rapide floraison des arbres. En une nuit les boutons se gonflent, s'entr'ouvrent, s'épanouissent, et au matin l'arbre se trouve revêtu de sa fraîche parure blanche nuancée d'un rose délicat. Mais il s'en dépouille aussi vite qu'il s'en est paré. Il ne faut qu'un retour de froid, un orage, un coup de vent pour lui arracher ces milliers de fleurs qui charmaient les yeux. Il en fut de même des joies de ceux qui aimaient Aline. Il ne fallut que peu de jours pour les leur enlever, mais la riche moisson se fera dans l'éternité. »

Madame Reynold se tut, et les enfants restèrent aussi silencieux. Alfred avait des larmes dans les yeux :

– Pourquoi n'avez-vous pas dit, ma tante, que cette petite fille que vous appelez Aline.

Il s'arrêta car les sanglots l'étouffaient.

– Etait-ce Blanche ? demanda Rosa.

– Oui, c'était elle, répondit Madame Reynold.

Cécile baissait la tête, car elle avait deviné depuis longtemps qu'il s'agissait de sa cousine, et elle aussi aurait pu raconter des traits touchants de sa bonté, de son support et de cet amour que ne lassaient ni l'égoïsme, ni l'ingratitude. Mais elle n'en était pas encore à s'abaisser volontairement

pour relever une autre, et comme dans tout ce qu'elle aurait pu dire il y avait pour elle de l'humiliation, elle se tut, bien que son cœur fût ému.

Rosa s'en alla ce soir-là toute préoccupée de Blanche. Elle brûlait du désir de devenir semblable à elle.

– Si seulement, se disait-elle, je connaissais une petite fille à qui je pourrais donner des leçons. Ce doit être délicieux. Je voudrais qu'elle fût bien méchante, bien entêtée, bien stupide, et je l'aimerais tant que je la changerais comme Blanche a changé Lydie. Quel plaisir ce serait pour moi ! Comme je serais heureuse d'avoir pu faire du bien.

Ces agréables pensées la suivirent jusque dans son sommeil ; elle rêva qu'elle avait une petite élève, mais chaque fois qu'elle voulait lui montrer une lettre, la lettre prenait des formes si bizarres que Rosa elle-même ne pouvait plus la reconnaître, et à sa grande mortification, l'écolière riait et semblait ravie de l'embarras où se trouvait la maîtresse.

XIV

En s'habillant, Rosa eut une idée lumineuse. Il faut l'avouer, les idées ne lui manquaient pas, et les projets abondaient toujours dans sa petite tête ; mais celui-ci réunissait tous les avantages. Il était bon, il était utile, il était charmant ; et, dans la chaleur de son enthousiasme, elle courut en faire part à Marthe. Il s'agissait de faire venir trois fois par semaine, les jours où elle n'allait pas à la ville, une petite-fille de la mère Thomas, qui demeurait un peu plus loin, dans une ferme que ses parents cultivaient. La mère, femme paresseuse et négligente, ne l'avait ni envoyée à l'école, ni instruite à la maison ; en sorte que la petite Georgette avait grandi dans une complète ignorance, non-seulement de toutes les connaissances les plus élémentaires, mais encore de toute idée de discipline et d'obéissance. Marthe ne montra pas une grande confiance dans les talents éducateurs de Rosa, et n'entra pas de plein saut dans son plan comme celle-ci s'y attendait.

– Mais savez-vous bien ce que vous demandez, Mademoiselle Rosa ? Georgette est plus âgée que vous, et elle vous dépasse au moins de la tête. Elle a des manières de garçon mal élevé, et elle sent l'étable d'une lieue. Je ne crois pas qu'on la peigne plus d'une fois par semaine, et elle ne se débarbouille que quand il lui prend fantaisie de barbotter dans le ruisseau avec les canards. Vraiment, ce n'est pas une société convenable pour vous.

– Est-ce une raison pour ne pas s'occuper d'elle, si elle est mal élevée ? Je suis bien sûre qu'elle ne sera pas plus grognon et plus entêtée que Lydie ?

– Et qui est Lydie ?

Rosa raconta avec feu son histoire. Marthe écouta jusqu'au bout ; puis elle se mit à rire.

– C'est très bien, dit-elle ; mais savez-vous, Mademoiselle Rosa, qu'il faut se garder de vous raconter des histoires. Rappelez-vous celle que j'ai

eu le malheur de vous faire le premier jour que vous étiez ici, et la belle chute qui en est résultée.

Ce souvenir fit rougir Rosa.

– Mais je ne suis plus si enfant maintenant, Marthe, et cela vaut mieux d’enseigner à lire à une petite fille que de grimper sur un arbre, n’est-ce pas ?

– Oui, mais prenez garde de ne pas tomber de tout aussi haut, seulement d’une autre manière. Je n’ai pas dans l’idée que votre patience soit bien grande. Il me semble que le feu se mettra facilement aux poudres.

– Enfin, me donnez-vous la permission de faire venir Georgette ?

– Nous verrons. Il faut d’abord en parler à votre tante.

Les enfants ardents et passionnés dans leurs désirs ont assez l’habitude de prendre un « nous verrons » pour un *oui* définitif. Ce fut ce que fit Rosa dans cette occasion ; aussi lorsque, dans l’après-midi, étant allée, comme cela lui arrivait quelquefois, voir la vieille mère Thomas, elle trouva chez elle sa petite-fille, qui était venue lui apporter un cadeau d’œufs et de beurre frais, elle ne crut point mal faire en l’emmenant avec elle à la maison pour lui donner sa première leçon.

La petite paysanne fut donc installée dans la chambre de Rosa devant sa table, et celle-ci s’empressa de chercher un livre en gros caractères.

Mais elle n’avait pas la plus simple notion de la manière dont il fallait s’y prendre pour commencer, et la pauvre Georgette, qui était encore toute ahurie de la subite bienveillance dont elle était l’objet et des bonnes intentions dont elle était la victime, fixait sur Rosa des yeux si étonnés et si démesurément ouverts, que celle-ci n’eût pu s’empêcher d’en rire, si elle eût été moins absorbée par la gravité de son nouvel emploi.

– Voyons, dit Rosa en venant s’asseoir à côté de la petite fille, il faut d’abord apprendre à connaître les voyelles. Voilà un a. Regarde comme il est fait. Le reconnaîtras-tu maintenant ?

– Oui, Mam’selle.

– Eh bien, montre-m’en un dans cette ligne.

Georgette ne comprit pas.

– Montre-moi une lettre qui soit faite comme celle-ci.

– Qu’est-ce que c’est que ça, une lettre ?

– Mais ce sont ces petites figures que tu vois, et qui ont des formes différentes. Regarde bien. Il y en a qui sont exactement faites de même ; elles ont alors le même nom. Celle que je te montre s'appelle a. Montre-moi un autre a.

Georgette posa son doigt sale sur un g.

– Non, ce n'est pas la même lettre. Tu n'es pas aveugle, pourtant.

Et Rosa, qui avait pris une épingle pour montrer, fit un trou dans la page pour mieux graver la forme de l'a dans la mémoire de son élève.

Pendant cinq minutes, Georgette continua à indiquer à l'aventure toutes les lettres de l'alphabet, tombant juste sur l'a quelquefois, mais si incontestablement par hasard, que, l'instant d'après, elle montrait avec la même assurance un z ou un y. Alors Rosa, affligée, impatientée, furieuse, prit le bras de la petite fille et, le secouant rudement :

– Es-tu tout à fait stupide ou tout à fait méchante ? lui dit-elle en serrant les dents.

A ce moment critique, le souvenir de Blanche lui revint à l'esprit.

– Non, je ne m'impatienterai pas, dit-elle.

Et, faisant sur elle-même un effort prodigieux, elle calma ses nerfs excités et reprit avec un nouveau courage le fil de sa démonstration.

Mais elle ne fut pas plus efficace que la première fois et Georgette, de plus en plus stupéfiée et héétée par les rebuffades que Rosa ne pouvait réprimer, prenait un air si profondément malheureux, qu'à la fin la conscience de sa petite maîtresse en fut remuée.

– Je m'y prends mal, dit-elle tout à coup ; je n'ai pas la patience qu'avait Blanche. Cette pauvre Georgette aura peur de moi au lieu de m'aimer.

– Voyons, Georgette ; nous allons recommencer encore. Voilà un a, en voilà encore un autre, et encore un autre. As-tu bien vu ? Maintenant, prends l'épingle, et montre-moi toi-même ces trois a que je t'ai fait voir.

Georgette prit l'épingle et la planta triomphalement sous un z ; ce devait être sa lettre favorite, car elle avait une facilité merveilleuse à la découvrir entre toutes.

– Ah ! c'est trop fort ! s'écria Rosa avec un mouvement de désespoir. Tu n'as donc pas d'intelligence ! tu n'as donc pas même des yeux ? Tu es donc une idiote !

– Hé ! hé ! doucement, Mademoiselle ! dit Marthe, qui entrait dans la chambre attirée par le bruit. Il me semble que vous êtes bien pressée d’enseigner les autres. Vous ferez mieux d’attendre que la patience vous soit venue. Regardez cette pauvre petite ; elle ne sait plus où elle en est.

Rosa était un peu honteuse.

– Cette première leçon n’a pas réussi, dit-elle ; mais c’est qu’aussi elle est trop stupide. Voyons, Georgette, veux-tu revenir après-demain ?

– Pour chercher encore des a ? dit Georgette d’un air de doute.

– Oui ; mais tu verras que cela ira mieux. Je ne me fâcherai pas, et toi, tu te donneras plus de peine. Mais attends ; pour que tu ne gardes pas un trop mauvais souvenir de ta première leçon, je veux te donner quelque chose.

Rosa fouilla dans son tiroir et y trouva une gravure coloriée, qui fit briller les yeux de la petite sauvage, peu accoutumée aux bagatelles de ce genre. Elle la prit d’un air ravi et partit toute consolée.

Lorsque Rosa se retrouva le lendemain auprès de Madame Reynold, elle lui raconta avec candeur son entreprise et le peu de succès qu’avait eu son premier essai. Madame Reynold approuva son désir d’être utile, mais lui montra qu’elle aurait mieux fait d’attendre pour le mettre à exécution que sa tante lui en eût accordé la permission. Elle lui donna aussi des directions sur la manière dont elle devait s’y prendre pour captiver l’attention et réveiller l’intelligence de son élève, et lui fit cadeau d’un abécédaire dont les tristes expériences d’une première leçon firent comprendre à la petite fille toute la valeur.

Lorsqu’elle entra dans la salle d’études, Alfred l’appela d’une voix plus joyeuse que de coutume.

– Venez, Rosa, lui dit-il ; j’ai quelque chose à vous dire. Savez-vous que dans trois semaines mon frère Ernest sera ici ?

– Votre frère ? Vous avez un frère ?

– Ah bien ! voilà qui est charmant. Vous ne saviez pas que j’avais un frère ?

– Non, vous ne m’en avez jamais parlé.

– Alors la faute en est à moi, et je ne comprends pas que je ne vous aie jamais parlé d’un personnage aussi important que mon frère Ernest.

– Est-il plus grand que vous ?

– Plus grand, oui ; mais plus âgé, non. Il a un an de moins que moi. Il est en pension depuis plusieurs années, mais il revient toujours aux vacances.

– L’aimez-vous beaucoup ?

– Quelle question ! est-ce que vous me prenez pour un monstre ?

– Je veux dire seulement, êtes-vous content quand il est avec vous ?

– Oui, et vous en serez bien convaincue quand vous connaîtrez Ernest. Il n’a pas son pareil. Je n’ai connu qu’une seule personne qui valût mieux que lui.

– Je sais qui vous voulez dire. Ah ! que j’aurais voulu la connaître !

Madame Reynold entra sur ces entrefaites et les leçons commencèrent. Lorsqu’elles furent finies Alfred appela de nouveau Rosa près de lui pour lui parler de son frère et de ses héros grecs, car il avait une vraie passion pour tout ce qui était grand et généreux, et les caractères antiques avaient toutes ses sympathies. Rosa, dont l’imagination était facilement excitée, s’associa bientôt à ses enthousiasmes.

– Je suis sûr, dit Alfred après avoir longuement parlé de Phocion et d’Epaminondas, je suis sûr qu’Ernest a autant de courage que tous ces gens-là. Savez-vous ce qu’il a fait une fois ?

– Oh ! racontez-le-moi ! s’écria Rosa, qui dans sa pensée, revêtait déjà le collégien des traits sous lesquels elle avait vu représenter Achille, le plus courageux des Grecs.

– Cela n’en vaut pas la peine, dit Cécile en haussant les épaules. Il faut avoir bien envie d’admirer pour admirer Ernest ; il est fort, voilà tout ce qu’il a de remarquable.

– Cécile trouve que l’on perd son temps toutes les fois que l’on admire quelqu’un ou quelque chose, répliqua Alfred, dont le ton devenait amer chaque fois qu’il s’adressait à sa sœur ou qu’il parlait d’elle.

– Et votre histoire ? demanda Rosa, qui espérait ramener la bonne intelligence.

– Je ne la raconterai pas, tant que Cécile sera là.

– Qu’à cela ne tienne ! Je ne veux pas être un obstacle à vos intéressantes conversations. Rosa peut ouvrir ses oreilles toutes grandes pour écouter les exploits de ce héros. Moi, je m’en vais dans ma chambre.

– Tant mieux. Nous aurons la paix.

Mais le plaisir qu'Alfred trouvait à raconter semblait avoir disparu, et le départ de sa sœur ne lui, rendit pas son entrain.

– Avez-vous jamais vu quelqu'un de plus désagréable que Cécile ? demanda-t-il à Rosa, lorsque la porte se fut refermée bruyamment sur la première.

– Non, dit Rosa, mais racontez-moi votre histoire.

– Eh bien ! la voici : Vous savez que dans toutes les pensions les grands profitent de leur force pour vexer et tyranniser les petits ?

– Oui, je l'ai vu dans les livres.

– Dans celle où est Ernest il y a un grand élève qui a au moins la tête de plus que lui et les épaules larges comme celles de Milon de Crotone.

– Qui est donc Milon de Crotone ?

– Comment ! vous ne connaissez pas cet homme qui était si fort qu'un jour il porta un bœuf sur ses épaules pendant un long espace de chemin.

– Ah ! et ce jeune garçon a aussi porté un bœuf ?

– Non, mais il maltraitait un enfant beaucoup plus jeune que lui, et qui était faible et petit pour son âge. Le pauvre petit garçon pleurait et n'osait pas résister, et personne ne prenait sa défense. Un jour Ernest fut si indigné de la manière dont son camarade le traitait qu'il se mit devant le pauvre petit en disant : « Je prends cet enfant sous ma protection, et celui qui le touchera aura affaire à moi. » Le grand garçon ne fit que rire et se moquer de cette haute protection, comme il l'appelait ; mais il eut bientôt lieu de se repentir de son insolence, car Ernest, voyant que les paroles n'y faisaient rien et qu'il continuait à traiter le petit garçon comme son nègre, lui cassa un jour deux dents d'un coup de poing.

– Ah ! le pauvre garçon ! comme cela dut lui faire mal !

– Voilà bien comme sont les petites filles. Il y a du plaisir à leur raconter un trait de courage ! Elles plaignent le méchant et le lâche.

– Ah ! c'est seulement parce qu'il a eu les dents cassées ; mais je trouve qu'Ernest était très courageux de prendre ainsi le parti du pauvre petit. Est-ce qu'on ne l'a pas puni pour avoir donné ce coup de poing ?

– Oui, il a été aux arrêts. Mais tous ses camarades et les maîtres eux-mêmes ne l'ont que mieux aimé pour avoir pris la défense du faible contre

le fort, et les parents du petit garçon l'ont invité à passer un dimanche dans leur campagne où on l'a fêté comme un prince.

Rosa prenait tant d'intérêt à tout ce que lui disait Alfred qu'il continua longtemps encore à lui faire l'éloge de son frère. Ce sujet de conversation était pour lui inépuisable, et il était facile de voir à l'animation de ses traits et de son langage, combien il y trouvait d'attrait.

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi d'une manière très douce et très agréable. Les journées à la ville, les leçons à étudier, le chat, le jardin, les petits travaux de ménage que Marthe lui fournissait, quelques lectures à sa tante, et enfin les leçons de Georgette toujours un peu orageuses, malgré l'abécédaire et les bonnes résolutions, remplissaient la vie de Rosa, qui ne demandait rien de plus et se trouvait parfaitement heureuse.

Un jour cependant elle versa bien des larmes. Une lettre arriva pour elle d'Amérique. Son père lui donnait de bonnes nouvelles de son voyage et lui parlait de réunion, mais Rosa en la lisant sentit comme tout de nouveau la tristesse de la séparation. Elle savait maintenant qu'elle avait dans le ciel un Père auquel elle pouvait tout confier et tout demander, et son cœur fut soulagé quand elle l'eut supplié de garder et de ramener celui qui était loin d'elle.

M. de Lastès écrivait à Madame Darcy d'une manière plus détaillée. Ses affaires paraissaient devoir prendre une bonne tournure, et il pouvait espérer de rétablir promptement sa fortune, si toutefois sa santé, profondément altérée par le chagrin et le changement de climat, lui en laissait la force. Il paraissait triste et inquiet, et il finissait en recommandant sa fille à Madame Darcy, comme s'il eût été poursuivi de la pensée que toute autre protection pourrait lui manquer bientôt.

Rosa serra sa lettre dans une boîte qui renfermait tout ce qu'elle avait de plus précieux. Bien des fois elle l'en sortit pour la baiser. Le lendemain elle s'établit dans sa petite chambre devant une feuille de papier rose soigneusement réglée, et elle écrivit de sa plus belle écriture la lettre suivante :

« Mon cher papa,

J'ai été bien triste et bien heureuse en recevant votre lettre. Elle venait de si loin qu'elle m'a fait comprendre combien vous êtes loin de moi, mais en la lisant il me semblait que je vous entendais parler et que vous alliez me prendre sur vos genoux et m'embrasser comme autrefois. Mon cher papa, quand reviendrez-vous vers votre petite Rosa ? Il ne faut pas que l'envie de rapporter beaucoup d'argent vous retienne là-bas, papa. Je n'ai pas besoin de belles robes, mais j'ai besoin d'avoir quelqu'un qui m'aime et que je puisse aimer de tout mon cœur. Ma tante Darcy est très bonne pour moi, mais elle ne me parle presque jamais et je crois qu'elle voudrait que je me tinsse toujours immobile. La maison est très jolie avec son jardin plein de fleurs ; le chat m'aime beaucoup, et Marthe, si vous saviez comme elle est bonne pour moi ! J'ai aussi des amis, et je prends des leçons chez eux. Madame Reynold est comme une vraie maman, et les enfants sont comme mes frères et mes sœurs. J'ai eu beaucoup d'aventures, mais ce serait trop long de vous les écrire : je vous les raconterai toutes quand vous serez revenu. Il faut seulement que vous sachiez, papa, que je suis encore souvent étourdie et méchante, quand même j'ai bien envie d'être bonne et raisonnable ; mais je sais maintenant à qui il faut demander de changer mon cœur, et je prie aussi tous les soirs pour vous, mon cher papa. Je crois que le bon Dieu vous ramènera bientôt.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse comme je vous aime.»
Votre petite ROSA.

Cette lettre lui prit beaucoup de temps, car c'était la première que Rosa écrivait de sa vie. Nous n'affirmerons pas qu'elle fût sans fautes d'orthographe, mais elle n'en fut pas moins précieuse aux yeux de son père quand elle lui parvint dans son exil.

XV

Trois semaines s'étaient écoulées sans événement remarquable. Madame Darcy était faible et souffrante, mais Rosa était devenue plus douce et plus attentive, et sa vieille tante aimait à l'avoir auprès d'elle et à écouter les lectures qu'elle lui faisait. D'abord la petite fille allait si grand train, ne s'arrêtant ni aux points, ni aux virgules et enfilant les phrases les unes aux autres comme si elles n'eussent eu ni commencement ni fin, que la bonne dame en était toute ahurie et ne saisissait que quelques mots au milieu de cet amas confus de paroles. Mais le désir de faire plaisir devenait chaque jour plus vif chez Rosa ; elle apprenait à se mettre à la place des autres, ce qui est le grand secret pour se rendre aimable et utile, et des efforts persévérants pour réprimer sa fougue naturelle, firent bientôt d'elle une lectrice très supportable et très compréhensible. Puis elle racontait à sa tante les incidents de ses journées à la ville ; Madame Darcy finit par s'y intéresser, et le temps lui paraissait long les jours où Rosa était absente. Lorsqu'elle était là la vieille dame ne suivait plus d'un œil inquiet tous ses mouvements ; elle ne craignait plus autant que la maison ne s'écroulât quand la joyeuse enfant bondissait du haut en bas de l'escalier. Tout était paisible et gai dans la maisonnette. Madame Darcy tricotait et dormait tour à tour comme elle en avait l'habitude ; Marthe vaquait sans encombre à ses occupations ; le chat filait au coin du feu de la cuisine et venait de temps en temps frotter son dos au fauteuil de sa maîtresse, et Rosa, heureuse, occupée et l'esprit toujours rempli des souvenirs de la veille ou des projets du lendemain, ne trouvait jamais le temps trop long.

On était arrivé au milieu d'août ; la chaleur était intense, et pour l'éviter Rosa ne revenait de chez Madame Reynold que dans la soirée, lorsque le soleil avait disparu derrière les collines. Rien n'était plus agréable que cette promenade du soir. Mina, le petit Georges et leur bonne l'accompagnaient

presque toujours. Les enfants admiraient les belles teintes du couchant, qui passaient lentement des couleurs les plus éclatantes à un lilas rosé si pur et si transparent que leurs yeux ne pouvaient s'en détacher. Puis, quel plaisir d'ôter leurs chapeaux et de livrer leurs visages et leurs cheveux à la brise rafraîchissante qui venait des collines. C'était le moment des courses folles et des joyeux ébats. On se dédommageait de l'abattement qu'avait causé l'extrême chaleur pendant la journée.

Un matin, en arrivant chez Madame Reynold, Rosa trouva toute la maison bouleversée. Les portes étaient ouvertes. On courait, on criait, on riait, on s'embrassait. Au premier moment, la petite fille crut qu'on était un peu fou, mais un regard jeté dans le salon lui apprit la cause de ce remue-ménage. Auprès de la chaise longue d'Alfred, elle vit un grand garçon, presque un homme. Il avait une figure animée, des yeux brillants, une ample chevelure un peu ébouriffée, et des membres qui eussent fait honneur à un vainqueur des jeux olympiques. C'était en tout le plus parfait contraste avec Alfred, dont la chétive et pâle figure paraissait, à côté de lui, plus chétive et plus pâle encore. Elle était pourtant animée d'un rayonnement de plaisir, et le regard qu'il tenait fixé sur son frère eût suffi à lui seul pour le faire reconnaître de Rosa. Elle hésita pourtant et s'arrêta sur le seuil de la porte.

– Voilà Rosa ! s'écria le petit Georges qui l'aperçut le premier.

– Voilà Rosa ! venez donc, Rosa ! cria-t-on de toutes parts.

Le nouveau venu se leva, s'avança au-devant d'elle jusqu'au milieu de la chambre et lui fit un salut d'une gravité comique. Rosa ne savait trop si elle devait rire, pleurer ou s'enfuir. Cependant elle prit le premier parti, puis elle vint se réfugier près d'Alfred.

– Que votre frère est grand ! lui dit-elle tout bas.

– N'est-ce pas ? et qu'il est beau aussi ? répondit Alfred avec la satisfaction. un peu orgueilleuse ue pourrait éprouver un père en retrouvant, après me année d'absence, son fils grandi de la tête et développé en proportion.

Pendant ce temps, Ernest, qui avait l'air trop oyeux pour se tenir en place, faisait tourner le) etit Georges au-dessus de sa tête, courait après Mina tout autour de la chambre pour l'embrasser, taquinait Cécile et

semblait déterminé à mettre tout sens dessus dessous pour célébrer son retour.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-il tout à coup en apercevant le portefeuille plein de livres et de cahiers que Rosa avait déposé à côté d'elle, qui est-ce qui a l'audace de me mettre de pareils objets sous les yeux, à moi qui suis en vacances ? Oui, en vacances, entendez-vous, Mademoiselle ? et je ne permets pas qu'on me les gâte dès le premier jour par la vue d'un semblable attirail d'ennui et de pédanterie. Tant que je serai ici on ne fera rien que s'amuser dans cette maison, et si quelqu'un a la prétention de faire autre chose, qu'il s'en aille !

En parlant ainsi, il prit le portefeuille et fit mine de le lancer à tour de bras par la croisée ouverte. Rosa eut quelque peine à le sauver de ce danger ; elle y réussit cependant, et courut le mettre à l'abri des haines vigoureuses de l'écolier en vacances.

Pendant ce temps Ernest s'était rapproché d'Alfred. Il devint sérieux en voyant qu'une larme brillait dans les yeux de son frère, et, s'asseyant près de lui, il le regarda d'un air inquiet et interrogateur.

– Je ne puis pas m'empêcher de penser à notre dernière réunion, dit Alfred en réponse à ce regard. Elle était avec nous alors.

Ernest ne répondit pas.

– Elle t'aimait beaucoup. Personne ne se réjouissait plus qu'elle de ton retour.

– Alfred, dit tout à coup Ernest en prenant les deux mains de son frère, tu dois croire que je n'ai point de cœur. J'ai pourtant bien pensé à elle en entrant dans ce salon, et c'est pour ne pas pleurer que je vous ai dit tant de folies. Chère petite Blanche, que nous serions heureux si elle était encore en vie !

– Trouves-tu que Rosa lui ressemble ?

– Oui, beaucoup.

– Mais elle est bien moins jolie, n'est-ce pas ?

– Je n'en sais rien, vraiment. Elle est charmante aussi.

– Oh ! Ernest, comment peux-tu la trouver aussi jolie que Blanche ?

– A-t-elle un bon caractère ?

– Oh ! oui, nous l’aimons beaucoup. Elle est très vive et toujours de bonne humeur ; c’est un tout autre caractère que celui de Cécile.

– Et Cécile est toujours la même ?

– Toujours. Mécontente, jalouse, ennuyée d’elle-même et des autres.

En ce moment on vint annoncer que le déjeuner, qui avait été retardé pour l’arrivée du collégien, tait servi. Rosa refusait de se mettre à table en lléguant la tasse de lait qu’elle avait prise le matin vant de partir. Mais on lui assura qu’une course natinale laissait l’appétit aussi dispos que si l’estonac était à jeun, et on lui fit une place entre le

nouveau venu et la petite Mina.

– Une tasse de lait ! qu’est-ce que c’est que cela ? lit Ernest en lui en servant une de chocolat. C’est e qu’on nous donne en pension, et cela nous empêche tout juste de mourir de faim.

– Tu n’as pas l’air d’avoir souvent été sur le point de mourir de faim, Ernest, dit en riant Malame Reynold.

– Non, ma tante, mais qui sait ce qui m’arrivait si je ne me préparais pas par deux mois d’un régime salulaire et fortifiant aux dix mois d’abstinence qui vont suivre ? Pour commencer, il me semble que Mariette s’est distinguée dans la confection de ces tartes. Vive la maison de ma tante ! ce n’est que là qu’on sait ce que c’est qu’un déjeuner de fête.

– Est-ce que vous n’avez jamais de tartes à la pension ? demanda la petite Mina d’un air de compassion.

– Des tartes ! petite innocente, combien donc en faudrait-il pour en couper un morceau à chacun des quatre-vingt-quinze élèves ? Non, mais par compensation nous avons le dimanche du riz au lait ou du pudding.

– Ce n’est pas bien bon, dit la petite en faisant une grimace de dédain.

– Apprenez, petite sybarite, que tout paraît excellent quand on a travaillé pendant quatre heures de suite et qu’on a fait de la gymnastique pour se reposer. Les petites filles ne savent pas ce que c’est. En pension on tient encore plus à la quantité qu’à la qualité.

– Est-ce que votre maître est bon ? demanda Rosa.

– Oh ! il n’est pas tendre, mais il est juste, et il y voit clair au travers de ses lunettes, je vous en répons. On ne lui fait pas prendre du cuivre pour de

l'or, ni de mauvaises excuses pour de bonnes raisons. Mais aussi c'est bien rare qu'il punisse injustement.

– Et sa femme ?

– Madame est toujours malade, mais elle est douce et bonne. Nous l'aimons beaucoup.

– Et vos camarades ?

– Ah ! ça, Mademoiselle, est-ce que vous prétendez que je vous fasse un portrait détaillé de mes quatre-vingt-quinze camarades ? Ce serait un peu fort. Vous m'avez déjà à moitié affamé avec toutes vos questions. Je n'arriverai jamais à mon second morceau de gâteau. Vous oubliez que j'ai voyagé toute la nuit et que je n'ai pas pris comme vous un à-compte sur mon déjeuner.

Malgré cet élan d'indignation, le reste du repas ne fut qu'un feu roulant de récits, de plaisanteries et de joyeux propos. Tout le monde semblait égayé par la présence d'Ernest. Madame Reynold souriait à la joie de ses enfants, et Cécile 'avait rien trouvé d'ennuyeux pendant tout le temps que dura le déjeuner.

11 fut décidé que la journée entière serait donnée du plaisir, et qu'on la passerait dans les bois. Dans des bois ! ce mot ne réveillait dans l'esprit de Rosa aucun souvenir, mais une foule de riantes images. On prit un grand panier dans lequel on fourra une quantité de provisions suffisantes pour nourrir la famille pendant trois jours ; on arracha Mariette à ses journeaux pour qu'elle eût sa part de la gaieté générale, on attela l'âne à la petite voiture basse, où, à côté d'Alfred, il y avait toujours une place le disposition des invalides et des enfants, et l'on partit.

Le soleil était bien un peu chaud, car il était onze heures, et il tombait d'aplomb sur les têtes de nos antrépides promeneurs, mais Cécile elle-même oublia de s'en plaindre. Madame Reynold seule avait l'air triste ; car elle ne pouvait effacer de son cœur le souvenir d'une journée toute semblable où tous les enfants que Dieu lui avait donnés étaient encore réunis autour d'elle. En quatre ans elle avait perdu son mari et sa fille aînée, et sa soumission à la volonté de Dieu n'empêchait pas ces plaies récentes de saigner encore.

Après une heure de marche on atteignit enfin l'entrée du bois.

– Où nous arrêterons-nous ? demanda une voix.

– Oh ! pas ici, maman, plus loin nous trouverons un ravissant salon de verdure où nous pourrons nous asseoir, et mettre le couvert pour le dîner. Vous verrez comme c'est joli ; on dirait que les fées l'ont arrangé pour nous tout exprès.

– Je ne demande pas mieux que de croire à cette aimable attention de leur part, ma petite Mina. C'est sans doute à ton goût pour leur histoire que nous devons d'en être l'objet. Nous nous laisserons conduire par toi.

Mina s'acquitta très bien de sa tâche. Un quart d'heure plus tard toute la société était installée dans un vrai salon autour duquel un banc de gazon formait un divan naturel, tandis qu'aux branches flexibles des jeunes chênes se suspendaient comme des draperies une luxuriante parure de ronces et de vignes sauvages. Les coussins de la voiture furent apportés et formèrent un siège commode pour Alfred. Madame Reynold tira de son cabas des livres pour ceux qui voulaient lire et des ouvrages pour ceux qui voulaient travailler. Mariette s'enfonça dans le bois, à la recherche d'une ferme où l'on voulût bien lui donner du lait et du pain noir, car le pain blanc avait été déclaré à l'unanimité indigne de figurer dans un repas champêtre. Quelques-uns des enfants l'accompagnèrent dans son expédition, les autres préférèrent rester et chercher des mûres. Chacun devant participer au bien-être de tous, l'âne fut dételé, et mis en liberté dans une clairière voisine. On savait qu'il n'abuserait pas de la confiance qu'on lui témoignait, car jamais âne n'avait montré en toute occasion un respect plus inné des convenances. Il connaissait au juste les limites où finit la liberté et où commence la licence et il ne les dépassait jamais, bien digne en cela de servir de modèle à de plus haut placés que lui, dans l'échelle de la création.

Tout le monde était donc heureux. Une délicieuse brise s'était levée et agitait doucement le feuillage. Les oiseaux se taisaient et les exclamations joyeuses des petits chercheurs de mûres interrompaient seules ce silence.

Cependant Mariette ne revenait pas. On commençait à parler de faim, de soif, et à consulter sans cesse la montre de Madame Reynold. Elle-même se sentait quelque inquiétude en voyant l'aiguille s'éloigner du chiffre qui indiquait l'heure fixée pour le repas. Après un quart d'heure d'attente un bruit de voix se fit entendre, puis des pas, et enfin Louis et Paul arrivèrent

essoufflés, rouges, haletants, couverts de sueur. Il leur fallut un moment de repos pour retrouver une voix et des paroles.

– Oh ! maman ! oh ! maman !... commença Paul.

– Laisse-moi dire ! interrompit son frère en accompagnant son interpellation d'un coup de coude.

– Maman, Mariette ne peut pas revenir. Elle a découvert une pauvre femme... Maman, elle est presque morte !

– Mais parlez donc plus clairement, enfants. Il n'y a pas moyen de vous comprendre. Voyons, Louis, toi qui es l'aîné, parle ; mais explique-toi mieux.

– Eh bien, maman, nous cherchions une ferme ou une maison de garde, et nous commençons à croire que nous n'en pourrions point trouver, quand nous ayons découvert une cabane, une vraie hutte de sauvages, maman !.

– Oui, maman, et le petit garçon a l'air d'un sauvage ; mais l'homme a l'air d'un brigand. Il m'aurait fait peur, s'il n'avait pas paru si malheureux.

– Tais-toi donc, Paul, tu embrouilles tout. C'est à moi que maman a dit de raconter. Quand nous avons vu cette hutte, Mariette a dit : Je ne crois pas que personne demeure là dedans. Je vais pourtant y regarder. S'il y a quelqu'un, on pourra nous indiquer une ferme. Alors, elle est entrée dans la hutte en se baissant, tant la porte était basse, pendant que nous mangions des mûres qui croissaient en quantité tout auprès. Au bout d'un moment, nous nous sommes étonnés de ne pas la voir revenir. En nous approchant, nous avons aperçu un petit garçon sur la porte de la cabane. Il était presque nu, et il ne nous a rien répondu quand nous lui avons parlé. Alors Mariette est sortie avec un homme qui avait une figure de brigand et qui pleurait. Elle nous a demandé si nous saurions revenir tout seuls vers vous. Nous lui avons répondu que nous étions bien sûrs de ne pas nous perdre, parce que nous avons bien regardé le chemin. Elle nous a dit de vous dire qu'elle avait trouvé une pauvre femme qui va mourir et qu'elle voudrait bien que Vous pussiez venir lui parler. Nous vous conduirons, maman.

Madame Reynold se leva aussitôt.

– Rosa et Cécile, vous pouvez venir avec moi, mes enfants ; les autres resteront avec Alfred. Louis va nous accompagner et reviendra dès qu'il nous aura mises en bon chemin.

Il ne leur fallut pas longtemps pour arriver devant la misérable cabane. On avait peine à comprendre, en l'apercevant, comment des êtres humains avaient pu en faire leur demeure. Formée d'un mélange de terre glaise, de feuilles sèches et de branchages, elle n'était pas assez élevée pour qu'un homme de haute taille pût s'y tenir debout. Une petite ouverture pratiquée dans le mur opposé à la porte servait de fenêtre. Dans un coin, sur un tas de feuilles sèches, une pauvre femme gisait, à peine recouverte de quelques lambeaux d'une couverture de laine, sous laquelle on voyait ses membres secoués par un frisson convulsif. Mariette avait allumé un grand feu de bois mort près de la misérable hutte. Elle avait cueilli quelques poignées d'un tilleul odoriférant qui croissait dans le voisinage ; elle en avait fait infuser une partie dans un vieux pot ébréché, et elle donnait à la malade cette boisson rafraîchissante.

– Qui est là ? demanda la femme d'une voix rauque, lorsqu'elle entendit le frôlement de la robe de Madame Reynold.

– C'est une personne qui voudrait vous faire quelque bien, dit celle-ci. Souffrez-vous beaucoup ?

– Comme on souffre en enfer ! Que venez-vous faire ici ? Ce n'est pas un spectacle pour les belles dames comme vous, qui n'ont jamais vu que des malades couchés sous des rideaux de soie. Allez-vous-en ; vous m'ôtez l'air. J'étouffe !

– J'ai vu souffrir ceux que j'aimais le plus, et je puis compatir à vos souffrances, répondit Madame Reynold avec douceur. Laissez-moi essayer de vous faire quelque bien.

En parlant ainsi, elle s'agenouilla près du lit et se mit à essuyer le front de la malade avec son mouchoir, sur lequel elle avait versé quelques gouttes d'eau de Cologne. Ce rafraîchissement parut la soulager et la calmer un peu.

Madame Reynold aperçut alors l'homme dont ses petits garçons lui avaient fait la description. Malgré sa barbe en désordre, il ne lui parut point avoir la figure d'un brigand. Il avait plutôt l'air très malheureux et un peu indécis sur ce qu'il devait faire. Elle l'engagea à sortir de la hutte et à emmener avec lui son petit garçon, afin que la malade eût plus d'air et plus

de repos. Puis elle se tourna vers Mariette, qui se tenait debout et regardait autour d'elle de l'air d'une personne qui ne sait plus à quoi s'employer.

– Allez, Mariette, et rapportez vite le sucre que nous avons dans notre panier. Prenez aussi une partie de nos provisions pour ce pauvre enfant et son père, car ils ont l'air d'être affamés. Emmenez Rosa et Cécile, qui ne peuvent pas nous être utiles, et dites aux enfants de faire leur repas sans moi.

Au moment où Mariette allait sortir pour exécuter tous ces ordres, une petite fille en haillons parut sur le pas de la porte.

– Est-ce toi, Germaine ? dit la malade.

– Oui, mère, répondit l'enfant qui balbutiait en voyant sa mère entourée d'une manière si inattendue.

– Qu'ont-ils dit ?

– Ils n'ont rien voulu donner.

– Rien ?

– Rien, mère.

– Et t'ont-ils mal parlé ?

– Non, mère, dit l'enfant en rougissant.

– Je veux savoir ce qu'ils t'ont dit, s'écria la mourante avec violence ; répète-le mot pour mot !

– Ils ont dit, dit la petite toute tremblante, que j'étais de la graine de voleurs et qu'ils me chasseraient à coups de bâton si jamais j'essayais de revenir chez eux.

La mourante bondit sur son lit.

– Vous l'entendez ? cria-t-elle d'une voix que son oppression rendait sifflante, voilà comme ils parlent, ceux qui se portent bien, ceux qui sont riches et heureux. Et ils refusent un morceau de pain à mes pauvres enfants qui n'ont point fait de mal ; et à moi, ils me refuseraient un verre d'eau sur mon lit de mort. Ah ! je voudrais vivre encore pour les en faire repentir.

– Ne parlez pas ainsi, dit Madame Reynold, songez que Dieu vous entend, et que vous allez bientôt paraître devant lui. Il est plus miséricordieux que les hommes, il donne ce que les hommes refusent. Vos enfants auront du pain aujourd'hui, mais vous, ne voulez-vous pas lui demander son pardon ?

Comme la malheureuse femme ne répondait pas, Madame Reynold se pencha vers elle et, d'une voix douce et pénétrante :

– Ne vous a-t-on jamais parlé, lui dit-elle, de Celui qui pardonne tous les péchés, qui console tous les affligés et qui dit à tous ceux que les hommes repoussent : « Venez à moi ? » N'avez – vous jamais entendu prononcer le nom de Jésus ?

– Je sais, oui, je sais. murmura la mourante. Quelqu'un m'en parlait autrefois, mais je ne puis plus me rappeler... c'était ma mère, je crois, oui, c'était ma mère quand j'étais une petite fille et que je m'endormais sur ses genoux. Mais il y a bien longtemps. Je ne sais plus ce qu'elle me disait.

– Eh bien ! je puis vous le redire. Ce Jésus dont le nom console, c'est le Fils de Dieu qui est venu sur la terre pour sauver ce qui est perdu. Me comprenez-vous ?

– Non, pas bien ; je ne puis pas écouter. c'est trop tard.

– Non, ce n'est pas trop tard. Ecoutez-moi. Faites un effort. Jésus est venu au monde pour sauver ce qui est perdu. N'êtes-vous pas perdue, vous, pauvre femme, si misérable et si coupable ?

– Oui, dit la malade en fixant sur celle qui lui parlait ses grands yeux caves où brillait une avidité fiévreuse.

– Eh bien, allez à lui ! il veut vous sauver.

– Où est-il ?

– Il est ici. Il vous entend, il vous voit, il lit les plus secrètes pensées de votre cœur, celles même que vous ne sauriez pas exprimer. Il sait que vous ne le connaissez pas, mais il vous cherche, lui, parce qu'il vous aime.

– Que faut-il que je fasse ? s'écria la pauvre femme, en se soulevant sur un bras et fixant sur Madame Reynold des yeux où se peignait une angoisse inexprimable.

– Croyez au Seigneur Jésus, au Sauveur, dont votre mère vous a parlé quand vous étiez enfant, et demandez à Dieu de vous pardonner tous vos péchés et de vous recevoir pour l'amour de lui.

Il y eut un moment de silence ; puis la mourante dit d'une voix très basse :

– Vous ne savez pas ce que j'ai été.

– C’est égal, ne craignez pas d’être repoussée. Dites seulement : « Mon Dieu, je suis une misérable pécheresse, mais votre Fils est mort pour moi. Faites – moi grâce à cause de son grand amour ! »

Les lèvres de la pauvre malade remuèrent comme si elle avait voulu obéir, et puis elle croisa ses deux mains sur sa poitrine et resta immobile. Madame Reynold s’éloigna doucement et la laissa, pensant qu’elle avait fait ce qui était du domaine de l’homme, et que le reste devait se passer entre Dieu et l’âme qui aurait bientôt à comparaître devant lui.

Après avoir donné à la jeune fille quelques directions sur ce qu’elle pouvait faire pour soulager sa mère quand les angoisses la reprendraient, et lui avoir remis son flacon d’eau de Cologne et son mouchoir de batiste, elle reprit le chemin du salon de verdure où l’attendait le groupe tout attristé des enfants.

XVI

Madame Reynold marchait lentement. Elle était absorbée par des pensées sérieuses ; une prière ardente montait de son cœur en faveur de cette pauvre âme qui se débattait dans les doubles ténèbres de l'ignorance et de la mort, et pour laquelle cependant une étoile s'était levée à l'Orient. Elle la remettait à cet amour divin qui surpasse le nôtre autant que l'Océan surpasse en immensité une goutte d'eau. Elle remerciait Dieu de l'avoir conduite sous ce toit, à l'heure même où une parole de paix et de salut pouvait tomber sur ce cœur torturé d'amertume et de souffrance, comme une de ces chaudes pluies de printemps qui font germer en quelques heures une riche moisson. Elle se demandait si elle avait bien su trouver la parole qu'il fallait dire, celle qui pouvait atteindre ce cœur endurci par la révolte et par le désespoir, et l'amener brisé au pied de la croix de Jésus. Ce qui la rassura, ce fut le souvenir qui lui restait d'avoir parlé non d'elle-même et en vertu d'aucun raisonnement, mais comme par une impulsion irrésistible qui mettait à son insu les paroles sur ses lèvres. Espérant que c'était l'Esprit de Dieu qui les avait dictées, elle se sentit plus tranquille.

Rosa courut au-devant de Madame Reynold dès qu'elle l'aperçut.

– Savez-vous ce que j'ai découvert, Madame ? s'écria-t-elle. Cette pauvre femme, c'est celle qui avait volé chez nous les couverts d'argent. J'ai vu la petite fille, c'était bien elle. Je n'ai pas voulu lui parler de peur que cela ne lui fît de la peine d'être reconnue ; mais je suis bien sûre que c'est elle.

– J'en ai eu tout de suite l'idée, répondit Madame Reynold. Voilà donc un de vos ardents désirs réalisé, ma chère Rosa. J'espère que nous pourrions être utiles à cette pauvre famille. La mère n'a plus longtemps à vivre, il faudra pourvoir au sort des deux enfants. Nous allons retourner de suite chez nous et je lui enverrai un médecin et ce qu'il faut pour rendre ses

derniers moments plus supportables. Je voudrais pouvoir la décider à se laisser transporter à l'hôpital, mais je doute qu'elle y consente. D'ailleurs elle est peut-être trop près de sa fin. Mais, venez, mes chers enfants, ne perdons pas de temps. Celui qui reste à cette pauvre femme est probablement si court.

– Je vais atteler la voiture, dit Ernest, je pense que maître Aliboron a fait son repas comme nous et sans doute avec plus d'appétit. Allons, courage, vous autres ! Qu'on me mette en ordre cette salle de banquet, et qu'il ne reste aucune trace de notre festin dans le domaine des fées. Il ne faut pas risquer d'encourir leur déplaisir.

– Quoi ! dit Madame Reynold, le panier n'est qu'à moitié dégarni ! et pourtant Mariette a porté une partie de nos provisions à ces pauvres enfants, Que sont devenus ces appétits formidables dont on me parlait tant ?

– Ils ont disparu, maman, et ne se sont pas retrouvés, même en face de ces excellentes provisions. Louis et Georges sont les seuls qui y aient fait honneur. Paul n'a pas pu avaler trois bouchées, tant il était préoccupé du pauvre petit qu'il a vu sur la porte de la cabane.

Lorsque Mariette reparut tout était en ordre. La voiture était attelée, le panier s'était refermé sur les débris du repas, et l'on avait fait disparaître tous les indices accusateurs de la présence des humains dans le domaine de ces êtres fantastiques auxquels les enfants aimaient à attribuer les gracieux ornements de ce lieu enchanté.

Grâces à Ernest, la gaieté reprit un peu le dessus pendant la promenade. On se promit de remplacer la partie manquée par une autre. Rosa seule ne prit aucune part aux projets joyeux qui circulaient de bouche en bouche ; elle ne pouvait penser qu'à la petite Germaine et à sa triste vie. Jamais encore l'idée d'une misère aussi absolue ne l'avait abordée. Son cœur était serré par la pensée que des enfants de son âge, moins forts et moins bien portants qu'elle en apparence, devaient supporter tant de privations, tandis qu'elle jouissait d'une vie si heureuse et de tout ce qu'elle pouvait désirer. Pourquoi cette différence, et comment Dieu pouvait-il permettre qu'il y eût tant de douleurs pour quelques-unes de ses créatures ?

Rosa s'approcha de Madame Reynold qui marchait seule un peu à l'écart, et glissant doucement sa petite main dans la sienne, elle lui posa cette

question.

– Ma chère enfant, répondit Madame Reynold, la souffrance est entrée avec le mal dans le monde. Elle en est la suite inévitable. Nous ne pouvons ôter la souffrance du monde qu'en ôtant le mal, et c'est l'œuvre que le Sauveur est venu faire.

– Oui, mais cette pauvre petite fille n'a pas fait plus de mal que les autres enfants. Je suis sûre qu'elle vaut mieux que moi, et pourtant je suis heureuse, et elle est malheureuse.

– Ce que vous me demandez là, mon enfant, c'est le secret de Dieu. Ce dont nous pouvons être sûres, c'est qu'il a un égal amour pour toutes ses créatures. S'il nous a donné du bonheur, ce n'est pas pour que nous en jouissions égoïstement ; c'est afin que nous le répandions autour de nous et que nous en fassions part à ceux qui sont moins bien partagés.

– Mais, dit Cécile qui s'était rapprochée pendant cette conversation, j'ai entendu dire que les pauvres ne sont pas si malheureux que nous pourrions le croire. Ils sont habitués aux privations, et ils ne les sentent pas comme nous les sentirions.

– Voilà une manière de mesurer les souffrances les autres qui sent bien l'égoïsme, et qui est très ommode pour ceux qui n'aiment pas à s'affliger des naux de leur prochain. Sans doute, on prend l'habitude de la souffrance ; mais, cette habitude, comment peut-on l'acquérir, si ce n'est par la souffrance même ?

Cécile parut un peu confuse, car sa conscience qui disait bien qu'elle était charmée d'échapper aux tristesses de la pitié, en se réfugiant dans cette pensée tranquillisante.

Arrivée à la maison, Madame Reynold ne perlit pas un moment pour préparer à la hâte tout ce lui pouvait être utile à la pauvre femme mourante. La voiture qui emmenait le médecin fut chargée le matelas, de couvertures, et de tout ce qui devait adoucir ses dernières souffrances. Ernest voulut accompagner le docteur pour lui indiquer le chemin de la cabane, assez difficile à trouver du carrefour où la voiture devait s'arrêter.

Madame Reynold s'était retirée dans sa chambre. Les enfants jouaient dans le jardin : Cécile lisait dans un coin ; Alfred, très fatigué de sa journée, avait laissé retomber sa tête sur le dossier de sa chaise longue, comme

quelqu'un qui n'a plus la force de la soutenir. Rosa s'approcha de lui, lui arrangea un coussin de manière à ce qu'il fût bien appuyé, puis elle lui offrit de lui faire une lecture. Il accepta, et lui tendit un livre qui se trouvait sur la table près de lui. La petite fille lut quelques pages, mais en faisant de visibles efforts pour raffermir sa voix qui tremblait. Tout à coup elle s'arrêta et fondit en larmes.

– Qu'avez-vous, Rosa ? dit Alfred en la faisant asseoir tout près de lui.

– Je suis triste de penser qu'il y a tant de gens qui souffrent dans ce monde. Je voudrais ne pas être si heureuse. Je voudrais ne pas avoir tout ce qu'il me faut. Oui, je voudrais être pauvre et misérable, puisque d'autres le sont.

– Rosa, ne parlez pas ainsi ! Pourquoi ne seriez-vous pas reconnaissante de ce que Dieu vous a donné ? Ce que vous avez, êtes-vous forcée de le garder pour vous seule ? ne pouvez-vous pas le partager ?

– Oui, Madame Reynold me l'a déjà dit. Mais c'est que j'oublie, quand je ne vois pas ceux qui souffrent. J'oublie, et je deviens dure et égoïste. C'est affreux d'être égoïste, n'est-ce pas, Alfred ?

– Oui, mais vous ne l'êtes pas, Rosa. Vous êtes comme ma cousine Blanche. Seulement si vous voulez lui ressembler tout à fait, il ne faut pas vous mettre dans cet état. Blanche était bien plus douce que vous. Elle ne prenait pas les choses si vivement, mais elle faisait du bien à tous ceux qui étaient autour d'elle.

– Je voudrais être comme elle.

– Pensez combien vous êtes heureuse, Rosa ; vous êtes forte, bien portante, vous pouvez être utile, et votre vie ne sera pas perdue. Que feriez-vous si vous étiez comme moi, un pauvre enfant chétif et incapable de tout, à charge aux autres et ouvent à lui-même ? Je ne pourrai jamais rien faire, et quand je mourrai, je me demanderai à quoi l'aura servi de passer sur la terre.

Une voix douce et grave répondit à ces paroles de découragement et de murmure.

– N'est-ce rien que de faire la volonté de Dieu ? Alfred tressaillit et tourna la tête. Sa tante était debout derrière lui.

– Mon enfant, dit-elle, parler comme tu viens de le faire, c'est méconnaître l'amour de Dieu et le nôtre. Une vie et des forces mal employées, voilà ce qui nous laisse d'amers regrets au moment de mourir ; mais une vie d'obéissance ne peut pas être inutile. En parlant ainsi, Madame Reynold se pencha sur l'enfant et l'embrassa tendrement au front. Rosa, plus calme, reprit sa lecture, et l'après-midi s'acheva paisiblement.

Le lendemain, Rosa ne devait pas venir à la ville. Elle brûlait de savoir ce qu'était devenue la mère de Germaine, et cette journée d'attente lui parut bien longue. En arrivant, le matin du troisième jour, auprès de ses amis, sa première question fut pour la pauvre famille. On lui apprit que la mère était morte dans la nuit qui avait suivi la visite du médecin, que l'enterrement avait eu lieu dès le lendemain, et que Madame Reynold avait passé la journée entière à faire une collecte pour le père et ses malheureux enfants, afin de les mettre en état de gagner leur vie. Avec l'argent qu'elle avait pu rassembler, elle avait loué une petite boutique et une chambre, et le reste devait être employé à lui acheter les outils nécessaires pour reprendre le métier de chaudronnier qu'il avait fait pendant une partie de sa vie. Madame Reynold était retournée visiter la misérable cabane. On lui avait dit que la malade n'avait plus parlé depuis le moment où elle l'avait quittée, mais qu'elle avait paru plus calme et plus tranquille qu'avant. D'après les réponses laconiques et souvent presque inintelligibles que le père avait faites à ses questions, elle avait pu reconstruire en partie l'histoire de ces pauvres gens. Chassés de leur pays par le manque de travail, ils avaient cru trouver la fortune en allant à Paris. Sur la route, ils s'étaient associés à une bande de gens dont quelques-uns faisaient le métier de chaudronniers et d'autres celui de baladins. Ils ne savaient pas que, sous ces apparences, leur vrai métier, et le seul lucratif, était celui de voleurs. Peu à peu la femme se laissa gagner à faire comme les autres. Son caractère, irrité par sa mauvaise conscience et par les misères de cette vie errante, devenait toujours plus violent. Elle battait ses enfants, puis s'en repentait et pleurait en les accablant de caresses. Enfin, elle tomba malade dans ce coin de pays et fut abandonnée par ses compagnons de route, qui, d'ailleurs, lui avaient cherché querelle à cause de la disparition inexplicable des objets volés chez Madame Darcy. Incapable d'aller plus loin et absolument sans ressources,

la malheureuse s'était réfugiée dans la cabane abandonnée où Mariette l'avait trouvée et où elle languissait depuis plusieurs semaines, en proie à une fièvre perniieuse. Son mari et ses enfants s'étaient nourris de acines, de fruits sauvages et de quelques croûtes e pain qu'on donnait à la petite Germaine dans es fermes où elle allait mendier.

– Et maintenant, mes enfants, ajouta Madame Reynold en finissant son récit, nous avons encore ne chose à faire ; ces pauvres enfants sont couerts de haillons. L'argent qui reste suffira tout au lus pour acheter les outils du père et quelques provisions pour commencer le ménage ; c'est donc nous à les habiller.

La figure de Rosa s'allongea indéfiniment.

– Je n'ai point d'argent, dit-elle tristement.

– Mais vous avez des doigts et du temps, ma chère petite, et avec cela et la bonne volonté, on peut faire beaucoup.

– Quand commencerons-nous, Madame ?

– Dès cette après-midi. J'ai pris la mesure des deux enfants, et j'ai mis de côté tout ce dont Cécile et le petit Georges, qui sont de la même graudeur, peuvent se passer en fait de vêtements. Je vais donc couper, tailler, rajouter, et j'aurai à mon service trois paires de petites mains qui, je l'espère, seront adroites et actives.

– Et les garçons, que feront-ils, ma tante ? demanda Ernest.

– Les garçons ne sont pas bons à grand'chose en pareille occurrence. En tout cas, nous n'en aurons que deux à occuper, car les trois petits ont une invitation chez des amis.

– Eh bien, je m'offre pour lecteur, et j'espère que, comme Tyrtée anima les Spartiates au combat et les rendit vainqueurs, je vous exciterai à planter vos aiguilles avec un zèle redoublé et à donner de furieux coups de ciseaux dans l'étoffe.

La proposition fut acceptée avec acclamations. Il ne s'agissait plus que de choisir une lecture.

Cécile proposa les *Petits Emigrés*, Mina des contes de fées tout nouveaux ; Alfred aurait voulu une lecture plus instructive et demandait l'histoire de Charles XII, roi de Suède. A tout cela, le lecteur ne répondit que par une grimace significative.

– D’abord, pas de livres de petites filles, dit-il ; ils sont mis hors de question. Cela me fait bâiller, rien que d’y penser. Quant à ton livre d’histoire, mon cher frère, ce serait très bien de le lire en classe, et je suis persuadé que je serais charmé des exploits de ton héros. Mais nous sommes en vacances, et je me suis fait serment de ne rien apprendre pendant ces deux mois. Tu ne voudrais pas me faire manquer à ma parole.

– Rosa n’a encore rien dit. Qu’avez-vous à nous proposer, petite ?

– Rien, dit-elle ; je ne connais pas les livres que nous pouvons lire. Il y en a un pourtant qui me ferait bien envie et que j’ai vu l’autre jour dans la bibliothèque. Ce sont les *Aventures de Robinson Crusoë*.

– Va pour les *Aventures de Robinson Crusoë* ! Ce n’est pas une mauvaise idée. Tout le monde ici est-il d’accord ?

Personne ne les avait lues excepté Alfred, qui se déclara prêt à les entendre de nouveau avec le plus grand plaisir. On s’établit autour de la grande table ronde, qui fut débarrassée des livres, des albums et du tapis qui la couvraient habituellement, afin de donner plus de place aux ouvrages, aux pelotons de fil et aux ciseaux. Après quelques minutes d’agitation, un échange rapide de questions et de directions, le silence se fit et la lecture commença.

Quelle délicieuse après-midi ! Comme elle s’écoula rapidement, et comme Rosa se trouvait heureuse ! A quatre heures, Madame Reynold fit apporter une collation de pain et de fruits, afin de ranimer le courage de ses ouvrières. Elle profita de cet entr’acte pour examiner soigneusement les ouvrages. La petite Mina s’était donné une peine inouïe pour faire les uns sur les autres de petits points presque imperceptibles. C’était un vrai travail de Grisélidis, un travail auquel on ne pouvait pas reprocher d’être fait en fabrique comme ceux de notre époque, où tout le monde rivalise avec la vapeur. Aussi le pauvre petit garçon, s’il était sûr d’avoir une chemise solidement cousue, risquait fort de l’attendre longtemps.

Rosa ne s’était point mal tirée du jupon qui lui avait été confié. Quant à Cécile, qui confectionnait une blouse, on découvrit, à sa grande mortification, qu’elle s’était trompée et avait fait toutes ses coutures à l’envers. Madame Reynold déclara qu’il fallait tout défaire et tout refaire. Cécile contesta, résista, pleura, prétendit qu’elle ne le pouvait pas et finit

par déclarer qu'elle ne le voulait pas. Voyant que sa colère et ses larmes ne gagnaient pas un pouce de terrain sur la ferme décision de sa tante, elle jeta son ouvrage sur la table et se réfugia dans sa chambre, qui était pour elle dans ces occasions-là ce que le Mont-Sacré était pour le peuple romain. Excepté Ernest, personne ne s'émut beaucoup de ce petit incident. On était accoutumé à ces façons d'agir.

Mais le jeune garçon n'en prit pas si philosophiquement son parti. Il commença par s'agiter sur sa chaise, tourna et retourna un journal dans ses mains, recula peu à peu jusque près de la porte et disparut tout à coup dans un moment où personne ne faisait attention à lui. Il monta rapidement l'escalier et s'arrêta devant la porte de Cécile. Elle était fermée.

– Cécile, es-tu là ? Ouvre-moi.

Point de réponse.

– Cécile, c'est moi ! Ouvre, petite sœur. Est-ce que tu as peur de moi ?

Le verrou fut tiré lentement, et la porte en s'entr'ouvrant laissa voir la figure toute gonflée et les yeux rouges de Cécile.

– Que veux-tu ? dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre calme.

Ernest l'écarta doucement et entra dans la chambre en fermant la porte sur lui.

– Comment ! pour si peu de chose, tu te mets dans un état pareil ! Cécile, n'en as-tu pas honte ?

– Si peu de chose ! C'est bien vite dit, mon frère.

– Quelques points à défaire et à refaire, une étourderie à réparer ; voilà tout.

– Oui, si c'était tout. Mais ce n'est qu'une petite chose entre mille. Cela fait partie de tout un système.

– Un système ! Que veux-tu dire ?

– Oui, ma tante ne m'aime pas ; aussi tout ce que je fais est mal fait, tout ce que je dis est mal dit, j'ai toujours tort, et je suis toujours blâmée. Je ne puis plus supporter cela ; non, je ne le puis plus. Je voudrais mourir.

– Je t'assure, ma petite sœur, que tu es très injuste ; ma tante nous aime tous ; elle est comme une mère pour nous trois.

– Non pas pour moi. Elle n'aime qu'Alfred, et pour lui, je crois qu'elle oublierait ses propres enfants. Mais moi, je compte pour rien dans cette

maison. Cette petite Rosa a une meilleure place que moi. On me traite encore plus sévèrement depuis qu'elle est ici, et devant elle, pour m'humilier ! Autrefois on me rabaissait pour faire briller Blanche, maintenant c'est pour faire briller Rosa. Ernest, tu ne sais pas comme je suis malheureuse.

– Ecoute, Cécile, il faut que tu fasses ce que je vais te demander. Lave tes yeux avec de l'eau fraîche, et reviens avec moi. En cinq minutes tu auras réparé ton petit malheur et nous serons heureux tous ensemble. Je ne puis jouir de rien quand tu n'es pas là.

– Est-ce bien vrai ? demanda vivement Cécile, tandis qu'un sourire illuminait son visage.

– Tu le vois bien, puisque je viens te chercher.

– Je croyais que tout le monde était plus content quand je n'y étais pas.

Elle se hâta de mouiller un coin de son mouchoir de poche et le passa à plusieurs reprises sur ses yeux.

– Là, est-ce bien maintenant ? puis-je retourner au salon ?

– Oui, on n'y voit presque plus rien. Allons, nous entrerons ensemble, personne n'y fera attention.

Cécile se glissa à sa place, et voulut reprendre son ouvrage ; il n'y était plus. Comme elle levait les yeux pour le chercher autour d'elle, Rosa le lui mit dans la main en lui disant tout bas :

– J'ai tout défait, vous n'aurez plus qu'à refaire.

– Merci, dit Cécile, touchée de cette preuve de bon naturel, vous êtes une gentille petite fille.

Et elle se remit à l'œuvre plus activement et plus gaiement qu'elle ne l'avait encore fait. La sollicitude de son frère et l'attention de Rosa avaient versé du baume sur son cœur si habituellement contracté par des sentiments pénibles. Au bout d'une heure elle put montrer son travail à Madame Reynold qui le lui rendit avec un sourire de satisfaction.

Ainsi, il n'est pas de caractère si mal fait qui ne cède à l'influence salubre de l'amour. Il ne faut pas se lasser d'aimer ceux même qui semblent ne pas nous en savoir gré. Le cœur le plus rebelle finit par se laisser gagner.

Quand Rosa partit ce soir-là, Cécile lui apporta elle-même son chapeau et son portefeuille. C'était a première fois qu'on la voyait prendre une peine aussi grande.

Rosa la remercia en l'embrassant avec effusion, puis elle s'éloigna, accompagnée d'Ernest qui devait a ramener chez elle et qui trompa la longueur du chemin par le récit de ses prouesses d'écolier que a petite fille écoutait avec une naïve admiration.

XVII

– Eh bien, Rosa, que devient votre petite écolière ? demanda un jour Madame Reynold, fait-elle des progrès ?

– Oh ! oui, Madame, elle sait maintenant toutes les lettres excepté le b et le d qu'elle ne peut jamais distinguer l'un de l'autre.

– Ce n'est qu'un détail, dit Ernest en riant ; et en combien de temps ce phénix des écolières est-elle arrivée à ce beau résultat ?

– Il y a six semaines que je lui donne des leçons.

– Six semaines ! et elle ne distingue pas encore le b du d. C'est égal, c'est un fameux succès. Je regrette de savoir lire, Rosa, et de ne pas pouvoir me mettre sous votre direction.

– Pourquoi faire de la peine à Rosa ? dit Madame Reynold, elle y a mis tout son cœur, et ceux qui se moquent des résultats qu'elle a obtenus n'auraient peut-être pas persévéré aussi longtemps qu'elle. La critique est aisée, mais l'art est difficile

– Mais, dit Rosa, ce n'est pas tout. Georgette se peigne maintenant tous les jours, et elle se lave les mains avant de venir prendre sa leçon. Je vous assure qu'elle aurait très bonne façon, si seulement sa mère raccommodeait quelquefois ses robes. Je lui ai appris encore beaucoup d'autres choses.

– Voyons, faites-nous-en le catalogue.

– D'abord à ne plus dire *ousque*, *ni parguienne*, et bien d'autres vilains mots que je ne me rappelle pas.

– Est-ce tout ?

– Non, je lui ai appris aussi à ne plus mettre son poing fermé dans sa bouche quand elle lit.

– Jusqu'à présent ce sont des talents très négatifs que vous lui avez donnés là, dit Alfred.

– Je ne comprends pas.

– Cela veut dire que ce que vous lui avez enseigné consiste plutôt à ne pas faire ce qui est mal qu'à faire ce qui est bien.

– Oui, mais attendez. Marthe m'a acheté deux beaux mouchoirs à grands carreaux rouges. J'ai montré à Georgette comment il fallait les ourler. Les points sont grands et pas très égaux, mais enfin les mouchoirs sont ourlés, et Georgette ne doit jamais venir à sa leçon sans en avoir un dans sa poche.

– C'est très bien, cela, dit Madame Reynold, voilà de l'enseignement pratique. Si cette petite fille prend des habitudes d'ordre et de propreté et apprend à lire, elle aura de quoi être reconnaissante envers vous, ma chère enfant. Est-ce que vous ne vous fâchez plus contre elle ?

– Oh ! si, Madame, hier encore je me suis mise en colère. C'est qu'aussi elle est quelquefois bien stupide. Imaginez que je lui avais raconté l'histoire de la création du monde et celle d'Adam et d'Eve en lui expliquant tout si bien que je ne pouvais pas croire qu'elle n'eût pas compris. Quand j'ai pensé que tout cela était bien entré dans son esprit, je lui ai demandé qui a fait le monde. Elle m'a répondu : Je pense que ça s'est fait tout seul !

On rit beaucoup de cette explication nouvelle de l'origine des choses.

– La pauvre petite ne sait peut-être pas ce que c'est que le monde, Rosa, dit Madame Reynold. Avec des enfants élevés dans une si complète ignorance il faut tout expliquer. Essayez une autre fois de lui demander qui a fait les fleurs, les arbres, le ciel bleu ; parlez-lui ensuite de la bonté de Dieu et de sa puissance. Vous verrez qu'elle comprendra mieux.

Ce jour-là les leçons et les graves entretiens furent encore mis de côté. Depuis la partie manquée, qui avait laissé dans l'esprit des enfants de si profonds souvenirs, on ne rêvait que bois, grand air, frais ombrages, repas sur le gazon. Madame Reynold avait consenti à donner une seconde journée de liberté, en décidant toutefois que ce ne serait pas vers les forêts, mais bien vers les collines que la joyeuse troupe prendrait son vol. Il y avait à une lieue de la ville, dans un vallon si solitaire que l'on aurait pu s'y croire bien loin de toute habitation, une ferme où l'on pouvait se procurer du pain, de la crème fraîche et bien épaisse, et un nombre suffisant d'écuelles de terre et de cuillers d'étain. C'était là que l'on devait passer la journée, et les membres les plus dispos de la société se promettaient bien de laisser en arrière les paresseux et de grimper jusqu'à un rocher que l'on nommait la

Crête du Dragon et d'où l'on avait la plus belle vue de la contrée. Aucun des jeunes gens n'était jamais allé jusque-là, et ils s'en faisaient une grande fête.

La petite Germaine, qui était employée le matin dans la maison et gagnait un peu d'argent à cirer les souliers et à nettoyer le jardin, devait être de la partie. Madame Reynold avait remarqué que, depuis qu'elle était établie à la ville avec son père et son petit frère, ses joues maigres et pâles se creusaient et devenaient plus pâles encore. Elle pensait qu'un peu d'air et de soleil lui feraient du bien, et de plus elle espérait trouver une occasion d'obtenir la confiance de la pauvre petite, si timide et si craintive qu'il semblait bien difficile de lui arracher autre chose qu'un *oui* ou un *non* presque inintelligibles. Alfred était trop souffrant depuis quelques jours pour qu'il fût question de l'emmener. Sa tante lui avait procuré un livre nouveau et avait donné ses ordres à Mariette pour qu'un petit dîner fin, un vrai dîner de convalescent vînt réveiller son appétit. Mais ni ces attentions, ni les plaisanteries de son frère, ni la gaieté bruyante qui régnait autour de lui, rien en un mot n'était parvenu à lui arracher un sourire. Il était là, silencieux, morne, résistant à tous les efforts que l'on faisait pour l'intéresser aux projets de la journée, et ne répondant que par des monosyllabes aux taquineries amicales des autres enfants.

– Tu verras quelles plantes inconnues jusqu'à ce jour je rapporterai pour ton herbier, lui disait Ernest. Je suis bien sûr qu'on n'a pas encore fait la flore du *Dragon*. Il faudra inventer pour elle des noms que personne ne pourra retenir. Nous en verrons un mémoire de nos découvertes à l'Académie des sciences.

– Et moi, dit Mina, je veux te rapporter mon panier plein de mûres, Alfred ; je n'en mangerai pas une. Toutes celles que je cueillerai seront pour toi.

Mais rien ne put déridier le pauvre garçon, et lorsque Rosa qui ne pouvait supporter de voir quelqu'un malheureux, le supplia de lui permettre de rester avec lui, il lui répondit si brusquement et d'un ton si irrité qu'il détestait les grands dévouements dont personne n'avait besoin, que la pauvre petite qui avait mis tout son cœur dans son offre, se retira les larmes aux yeux derrière le fauteuil de Madame Reynold. Celle-ci, tout en

achevant une lettre, qui devait partir le jour même, suivait cette petite scène d'un air d'anxiété visible. Quand elle eut plié et cacheté sa lettre, elle se leva et annonçant aux enfants qu'elle ne tarderait pas à être de retour, elle mit son chapeau et son châle.

Une demi-heure après, les rires, les cris, les adieux et tout ce bourdonnement joyeux qui accompagne le départ d'une caravane pour une parole de plaisir avaient cessé de se faire entendre ; Alfred était seul dans le salon désert, bien seul et bien triste aussi. Quelle révolte et quelle amertume dans son pauvre cœur en pensant que les autres allaient jouir de plaisirs qui lui étaient refusés et qu'il ne pourrait jamais connaître. Comme il se trouvait abandonné ! combien son sort lui semblait cruel ! comme il accusait de dureté et d'égoïsme, son frère, sa sœur, Rosa, Mina et sa tante elle-même !

– Elle ne m'a pas même embrassé en partant, se disait-il, elle ne m'a rien dit. Elle aurait pu au moins me dire qu'elle était fâchée de me laisser seul ; mais non, cela n'en valait pas la peine, sans doute. On croit avoir tout fait quand on m'a laissé un livre. Je voudrais bien les voir n'ayant que des ivres pour tout plaisir et pour toute compagnie. Eh bien ! pour leur montrer que cela ne suffit pas, je n'en lirai pas une ligne et ils verront en revenant que je n'en ai pas même coupé le premier feuillet.

Et sur cette belle résolution, le pauvre Alfred, sans se douter qu'il se punissait ainsi rudement lui-même, et ajoutait inconsidérément l'affliction à l'affliction, tourna le dos aux absents, au livre, au soleil, au monde entier, et enfonça sa tête brûlante dans les coussins du canapé.

Un bruit de pas arriva jusqu'à son oreille, et la porte s'ouvrit doucement. Il pensa que c'était Mariette qui venait lui apporter des consolations, et il était bien décidé à ne pas se laisser consoler ni égayer le moins du monde. Cependant ce n'était point Mariette, car la personne qui était entrée s'assit tranquillement dans le fauteuil près de lui, et prit un ouvrage sur la table. Il entendit un léger bruit d'aiguille et de ciseaux ; enfin il ne put résister à l'envie de tourner la tête et de regarder qui ce pouvait être. Et tout près de lui, calme et souriante, comme si rien n'eût été plus simple que de se trouver là, il vit sa tante qui travaillait.

– Oh ! ma tante, dit-il, vous n'êtes pas allée avec eux ?

– Non, mon cher enfant, il m’aurait été impossible d’être heureuse en sentant que je te laissais si triste et tout seul.

Des larmes abondantes coulèrent des yeux du jeune garçon qui appuya sa tête sur l’épaule de Madame Reynold.

– Oh ! je vois, je vois, maintenant, combien j’ai été égoïste... Et je suis cause que vous avez renoncé à cette belle course ! et les autres ne pourront pas être heureux sans vous ! Oh ! ma tante, pourquoi êtes-vous restée ?

– Mon cher Alfred, le plaisir que j’aurai à te voir content sera infiniment plus grand que celui que j’aurais pu avoir loin de toi. Je ne regretterai, rien si nous passons ensemble une douce et heureuse journée.

A force de bonnes paroles, Madame Reynold parvint à rendre le calme à l’esprit troublé du pauvre enfant. Elle lui dit qu’elle n’avait point abandonné les jeunes promeneurs à eux-mêmes, ce qu’elle n’aurait pu faire sans une extrême inquiétude, malgré la dose de sagesse et de prudence que s’attribuait généreusement Ernest ; mais que la fille du docteur, Mademoiselle Noémi, avait bien voulu consentir à la remplacer et à prendre la direction de la troupe turbulente, lui permettant ainsi de rester sans arrière-pensée à la maison. Madame Reynold ne roulait pas cependant que la moralité de ce petit incident fût perdue pour Alfred. Elle lui montra comment, si personne n’avait pu lui rendre ce service, il l’aurait mise dans un cruel embarras entre la nécessité de refuser à ses autres enfants un plaisir si désiré, et celle de le laisser, lui, en proie à des sentiments d’amertume qui le rendaient injuste envers les autres et cruel envers lui-même. Elle lui dit combien on est heureux de jouir du bonheur des autres, sans faire d’égoïste retour sur soi-même, et combien celui qui supporte ses privations sans se plaindre trouve dans l’approbation de Dieu et dans l’amour de ceux qui l’entourent de compensations et de joies.

– Ma tante, dit Alfred pensif, après l’avoir écoutée sans l’interrompre, il me semble que si vous étiez malade et retenue à la maison, je renoncerais volontiers à tous les plaisirs pour rester avec vous.

– Je n’en doute pas, mon enfant, et je suis si sûre de ton cœur que j’accepterais tout ce qui me viendrait de lui. Mais il est bien moins difficile de faire volontairement un sacrifice à ceux que nous aimons que de nous soumettre aux privations que Dieu nous impose, sans troubler la joie des

autres par notre tristesse et nos murmures. Le malheur de nos amis nous pousse à nous oublier pour eux, mais nous avons plus de peine à nous oublier quand c'est nous qui souffrons et eux qui jouissent.

Voyant qu'Alfred ne répondait pas, Madame Reynold continua après un moment de silence :

– Voilà comment ceux que Dieu éprouve dans leur santé sont appelés à plus de progrès que les autres dans le renoncement. Faire joyeusement son sacrifice à la volonté de Dieu, et non pas à notre volonté propre et aux entraînements de notre cœur, c'est le plus haut degré d'obéissance. Je sais que tu peux me comprendre, mon cher enfant, et que tu chercheras à mettre en pratique ce que tu auras compris. Tu te souviendras une autre fois que si les bien-portants et les heureux doivent partager les peines et les privations de ceux qui souffrent, ceux-ci à leur tour doivent savoir prendre part aux joies des autres.

La matinée s'écoula doucement, en conversations intimes et en lectures. Alfred, qui l'avait si tristement commencée, ne se souvenait pas d'en avoir passé une plus heureuse. Le petit Georges, que sa maman n'avait pas voulu laisser aller sans elle, eut aussi sa part de ce bonheur paisible. Mais vers trois heures un changement eut lieu dans l'atmosphère. L'air devint lourd et suffocant. D'énormes nuages envahissaient l'horizon, et absorbaient toute l'attention et toutes les pensées de nos amis. Madame Reynold ne faisait qu'aller d'une nêtre à l'autre, tantôt mettant tout son espoir ans un coin de ciel bleu, tantôt découragée par la e des nuées épaisses et sombres que le vent chasit avec rapidité de l'occident à l'orient.

– Nous ne sommes pourtant plus dans la saison es orages, disait-elle, mais je me trompe bien s'il e s'en prépare un terrible. Dieu veuille que s pauvres enfants soient à l'abri dans la ferme ! ademoiselle Noémi est une personne prudente. elle ne permettra pas qu'ils s'exposent inutilement. s sont aussi bien en sûreté avec elle qu'avec moi. t puis, ce que Dieu garde est bien gardé.

Et tout en se rassurant ainsi, la pauvre mère armée devenait de plus en plus pâle. Elle serrait on petit Georges dans ses bras, et l'enfant, qui ne omprenait pas bien de quoi il s'agissait, finit par endormir sur ses genoux. Pendant ce temps, Alred, les yeux fixés sur le ciel noir, pleins de armes qu'il

ne retenait que par un effort de voonté, détestait plus que jamais son égoïsme du man, et nulle réprimande n'eût pu l'atteindre aussi profondément que la vue des angoisses de sa tante. Enfin le silence qui régnait au dedans et au deors fut rompu par un coup de tonnerre violent et rolongé. Aucun autre ne lui succéda, mais les ourdes nuées s'entr'ouvrirent pour laisser tomer une de ces pluies formidables, qui, en quelques nstants, font d'une plaine un lac et d'un sentier un orrent.

XVIII

Les enfants n'étaient pas restés longtemps sous le coup du désappointement en apprenant que Madame Reynold avait renoncé à les accompagner pour rester avec Alfred. Le beau temps, le plaisir de la marche et la vue des vergers qu'ils avaient à traverser avant d'arriver au pied de la montagne, eurent bientôt triomphé de leur contrariété. D'ailleurs, Mademoiselle Noémi était leur bonne amie, et après celle de leur mère, aucune protection ne pouvait leur être plus agréable que la sienne. La fille du docteur avait toutes sortes de qualités qui la leur rendaient chère. Personne ne s'associait plus volontiers à une partie de jeu et ne riait de meilleur cœur d'une plaisanterie. Elle n'était jamais maussade, jamais lasse de se laisser houspiller, jamais triste et jamais malade. C'était la bonne humeur en personne, et vraiment il n'y avait qu'à regarder sa figure ronde et colorée d'un rose vif pour en être persuadé.

Mademoiselle Noémi n'était plus une toute jeune fille. Si l'on eût demandé son âge à ses petits amis, ils eussent probablement répondu qu'il était très avancé et que son enfance appartenait aux temps les plus reculés.

Cependant Mademoiselle Noémi elle-même, qui n'avait jamais quitté sa mère un jour tout entier, se croyait encore presque un enfant. Afin que le lecteur puisse prendre un juste milieu entre son opinion et celle de ses petits amis, nous dirons qu'elle était décidément beaucoup plus près de trente ans que de vingt.

La figure de Cécile fut la seule qui ne se dérida pas sous la bonne influence de cette nature corliale et gaie. Pendant la promenade elle prit Rosa part pour lui exposer tous ses griefs contre sa tante, et le dépit qu'elle ressentait de voir à quel point Alfred était gâté par elle. Ensuite elle parla d'elle-même, se plaignit de n'être aimée de personne, et répéta qu'elle était traitée de toute la famille comme une étrangère.

Rosa, habituée à toutes ces plaintes, n'y fit pas trop attention et saisit la première occasion de rejoindre les autres membres de la petite société dont la conversation lui semblait infiniment plus agréable. Germaine marchait un peu en arrière ; sortant le panier qui contenait du sucre et un pâté, les yeux baissés et la figure aussi triste que si elle se fût trouvée à la suite d'un enterrement au lieu d'être d'une partie de plaisir. Ni les avances de Rosa, ni les efforts bienveillants de Mademoiselle Noémi, ni les plaisanteries un peu brusques d'Ernest ne purent l'égayer. Elle voulait rester isolée au milieu de cette caravane joyeuse, et l'on finit par ne plus s'occuper d'elle.

Il était midi quand on arriva dans le vallon, Ce charmant coin de terre apparut aux yeux de nos voyageurs, tout inondé des rayons d'un beau soleil d'automne, brillant dans un ciel sans nuages. Quelques vaches paissaient dans un pré au bord du sentier, gardées par un petit garçon en guenilles. Il ouvrit de grands yeux à l'approche des citadins, mais, lorsque Ernest l'appela, il prit ses jambes à son cou et détala avec une si étonnante rapidité, que huit jours plus tard le collégien prétendait qu'il courait probablement encore. On ne le poursuivit pas, et on continua à marcher entre les vaches curieuses, qui, moins effarouchées que leur petit gardien s'étaient rangées sur le bord du sentier pour regarder passer ces inconnus.

— Il y a deux fermes, dit Ernest, en jetant un regard autour de lui ; à laquelle irons-nous ?

— Vraiment, je ne sais pas, dit Mademoiselle Noémi, il me semble que la plus rapprochée est plus grande et plus belle que l'autre ; nous y serons sans doute mieux servis.

— L'autre est toute petite, dit Rosa, elle se cache derrière les arbres ; on dirait qu'elle est honteuse d'elle-même en présence de la belle ferme qui la regarde du haut de sa grandeur. Si on me demandait mon avis, nous irions dans la petite ferme.

— Et pourquoi ? je voudrais bien le savoir, s'écria Ernest.

— Parce que je suis sûre que personne n'y va, et que les gens qui l'habitent ne vendent presque jamais leur crème.

— Allons-y parce que personne n'y va ! Voilà bien une raison à la façon de Rosa, répliqua Ernest.

– C’est une raison qui a bien sa valeur, reprit Mademoiselle Noémi, et puisque Rosa nous conseille d’essayer de la petite ferme dédaignée, nous en essayerons. Seulement si la crème n’est pas bonne nous nous en prendrons à elle.

– Je le veux bien, dit Rosa, car je ne vois pas pourquoi la crème y serait moins bonne qu’ailleurs. Les vaches de la petite ferme mangent de l’herbe verte et tendre tout comme les autres.

– Quelle absurdité ! murmura Cécile ; nous seions bien mieux dans la grande ferme.

Mais malgré sa mauvaise humeur on se dirigea vers la petite ferme, dont le toit disparaissait à demi sous un massif de pommiers et d’autres arbres au feuillage épais. Une vieille femme et une jeune fille de treize ou quatorze ans étaient assises devant la porte. Aux questions qui leur furent adressées, la vieille femme répondit qu’elles avaient de la crème toute fraîche, du pain bis, et une quantité suffisante de cuillers et d’écuelles.

– Eh bien, dit Mademoiselle Noémi, nous allons laisser ici notre panier, et pendant que vous mettez le couvert nous irons jusqu’au ruisseau que je vois là-bas. Mais nous voulons nous établir en plein air pour manger notre crème, entendez-vous ?

Au bout d’un quart d’heure on revint, pensant que la vieille femme et la jeune fille avaient eu amplement le temps nécessaire pour les préparatifs. Grands et joyeux furent les éclats de rire en découvrant que ces créatures primitives n’avaient rien trouvé de mieux que de dresser la table dans la cour intérieure, à côté d’un magnifique fumier autour duquel rôdaient un nombre considérable de poules et d’autres animaux domestiques dont la compagnie n’est nullement agréable aux gens civilisés pendant qu’ils prennent leurs repas. Nous voulons parler des porcs, qui paraissaient fort scandalisés que l’on empiétât ainsi sur leur domaine. Quand la gaieté fut un peu calmée, tout le monde se mit à l’œuvre, et la table et la vaisselle, qui n’était pas considérable, furent bientôt transportées dans le verger voisin, au grand ébahissement des habitantes de la ferme qui ne comprenaient pas pourquoi l’on était mécontent de leurs préparatifs.

Pendant que les six bouches affamées de nos promeneurs faisaient honneur au laitage et au pain bis, Mademoiselle Noémi entama une

conversation avec la vieille femme qui les regardait faire d'un air excessivement satisfait.

– Demeurez – vous seule ici avec votre petite fille ? lui demanda-t-elle,

– Oh ! non, il y a encore mon fils et mon petit-fils, le frère à Paulette, un grand gars qui court sur ses seize ans et qui est bien courageux, tout comme sa sœur.

– Elle est courageuse ! s'écria Rosa, qui ne comprenait pas le sens villageois de cette expression.

– Je vous en réponds. Elle ne s'épargne pas à l'ouvrage. Elle fait autant de besogne qu'une Femme. C'est une bénédiction d'avoir des enfants qui travaillent et qui aiment leur devoir.

– C'est vrai, ma brave femme, répondit Mademoiselle Noémi ; ainsi, vous menez une heureuse vie dans votre joli vallon.

– Pour tant qu'à ça, on n'a pas la vie douce non plus ; le pain ne se trouve pas tout cuit sur la table pour les pauvres gens comme nous. Voilà soixantedix ans que je travaille sans jamais me reposer un seul jour ; j'en aurai bientôt quatre-vingts, et je ne suis plus ce que j'ai été. C'est rude de ne jamais pouvoir s'arrêter et se dire : J'ai fini ma tâche. Mais quand le bon Dieu le voudra, il me dira : C'est assez ! et alors il me donnera du repos.

Tout étonnée de ce langage, Mademoiselle Noémi exprima à la bonne vieille l'intérêt qu'elle lui inspirait. Celle-ci, encouragée par la bienveillance de ses hôtes, se laissa aller au plaisir de parler et raconta sa vie et celle de sa petite-fille. Toujours levée à quatre heures, Paulette conduisait les vaches au pâturage ; c'était elle qui était chargée de les traire, de battre le beurre, de faire le fromage, d'aller vendre tous les produits de son industrie au marché de la ville, d'où elle rapportait en échange tantôt un peu de viande, tantôt quelques denrées que la ferme ne leur fournissait pas. On aurait écouté longtemps la vieille femme, si Ernest n'eût été pressé de mettre à profit pour l'expédition projetée les forces qu'un bon repas lui avait rendues. Il fallut donc prendre congé de la ferme et des deux femmes, en promettant d'y revenir avant la mauvaise saison et d'apporter des livres pour les longues soirées d'hiver, car André et Paulette savaient lire tous les deux, et la grand'mère assurait qu'ils seraient bien contents d'avoir d'autres histoires que celles de l'Almanach.

– Où donc est la petite fille qui a porté le panier ? demanda tout à coup Mademoiselle Noémi en regardant tout autour d'elle. Nous l'avons complètement oubliée. La pauvre enfant n'a rien mangé, elle qui a eu le plus de fatigue.

– Rosa est sans doute allée la chercher, dit Ernest.

En effet, Rosa avait quitté la table depuis un moment, armée d'un grand croûton de pain et d'une tasse de crème qu'elle avait tenue en réserve depuis le commencement du repas. Après quelques recherches, elle avait trouvé la petite bohémienne assise tristement à l'écart sur un tronc d'arbre renversé. Elle tourna la tête quand Rosa s'approcha d'elle, mais sa figure ne s'illumina pas du moindre sourire.

– Voilà de la crème et du pain, Germaine, dit la petite fille en lui tendant la tasse ; n'avez-vous pas bien faim ?

– Non, Mademoiselle, merci ; j'ai mangé. Je n'ai besoin de rien.

– Mais qu'avez-vous mangé ? Du pain seulement, n'est-ce pas ? Je vous en prie, prenez cela, pour me faire plaisir.

Germaine résista un moment, puis, voyant que ses instances de Rosa redoublaient, elle dit de sa voix grave et triste :

– Mon père et mon petit-frère n'ont que du pain à la maison.

Avec cet instinct du cœur que devine tout ce qui vient du cœur, Rosa comprit immédiatement la petite fille et cessa de la presser, mais elle lui prit la main et l'embrassa. Germaine parut tout étonnée de ce brusque mouvement. Une légère rougeur colora ses joues pâles ; son regard brilla, mais elle était trop timide pour parler.

– Venez maintenant, reprit Rosa ; nous allons partir pour la crête du Dragon. N'est-ce pas un joli nom ? Cela me fait penser à toutes sortes de choses merveilleuses.

La petite bohémienne ouvrait de grands yeux. Elle ne comprenait pas du tout les associations d'idées de Rosa, car elle ne savait pas qu'il fut un temps où les dragons jouaient un grand rôle dans le monde et gardaient les princesses enchantées ou les trésors sans prix, en attendant le chevalier sans peur, qui devait, au péril de sa vie, délivrer la princesse ou s'emparer du trésor. Mais Rosa le savait, elle, car elle connaissait beaucoup mieux

L'histoire du pays des fées que celle de France, et ce nom de Dragon avait peuplé son imagination de toutes sortes d'images fantastiques.

Pendant qu'on s'acheminait vers le rocher ainsi nommé, Rosa fit plus d'une tentative pour égayer Germaine et pour délier sa langue. Elle ne réussit pas à la faire parler, mais ses efforts lui valurent encore plus d'un regard reconnaissant.

– Je ne puis comprendre, lui dit Cécile, quel plaisir vous pouvez trouver à parler à cette petite bohémienne stupide. Vraiment, Rosa, vous avez des goûts peu relevés, à en juger par la société que vous choisissez.

– Je voudrais savoir pourquoi elle est si triste, répondit Rosa ; je l'aime parce qu'elle est malheureuse.

– Vous êtes libre de placer votre affection où bon vous semble, mais je vous conseille de faire attention à votre mouchoir de poche. La petite a reçu de bonnes leçons dans le temps. Je ne comprends pas que ma tante lui permette d'entrer dans sa maison.

– Oh ! Cécile, comment pouvez-vous parler ainsi ! Rappelez-vous quelle preuve d'honnêteté elle nous a donnée ! Je suis sûre que pour rien au monde elle ne voudrait prendre une épingle qui ne lui appartînt pas.

– C'est boni c'est bon ! Qu'est-ce qui vous oblige à prendre feu ainsi ? On dirait vraiment que c'est vous que j'accuse.

Quel joli sentier que celui qui conduisait aux crêtes du Dragon ! Il n'était pas sans difficultés. Tantôt il fallait grimper un talus si incliné et si glissant que l'on faisait trois pas en arrière pour un en avant ; tantôt des degrés inégaux taillés dans le roc facilitaient la marche. La petite caravane avançait, grimpant, sautant, glissant, tombant parois dans les endroits périlleux, et saluant par des ris de joie et des rires sans fin tous les accidents et tous les imprévus de la route.

Au fond d'un étroit vallon, qu'il fallait traverser pour grimper sur la cime opposée, coulait un ruisseau, que les enfants baptisèrent en l'apercevant un nom de torrent, mieux assorti à leurs fantaisies pittoresques. Il le méritait en partie, car, bien qu'il ne descendît pas des hautes montagnes, et que son cours n'eût rien de bien impétueux, ses eaux roulaient sur un lit de grosses pierres qui les aisaient bouillonner et leur donnaient plus de remuement que n'en ont d'ordinaire les eaux d'un paisible ruisseau.

– Oh ! quel bonheur ! s'écria Rosa, nous allons assés ce torrent, et il n'y a point de pont. C'est rop délicieux !

Le gué ne fut pas difficile à trouver. Les grosses ierres formaient un pont naturel, un peu glissant, n peu aventureux. C'était justement ce qu'il fallait pour donner à la promenade tout le piquant ésirable. Mademoiselle Noémi traversa la prenière, d'un pas ferme, puis, arrivée sur la rive pposée, elle tendit la main aux enfants. Mais xcepté la petite Mina, qui était un peu craintive e sa nature, personne ne voulut l'accepter. Ernest tait allé chercher un peu plus loin un passage lus digne de lui, c'est-à-dire plus difficile, et il ne e vanta pas du plongeon qu'il fit et de toute l'eau qui entra dans ses souliers. Une fois le ruisseau raversé, il ne restait plus qu'à grimper en ligne directe pour arriver aux fameuses crêtes du Dragon.

La vue était un peu voilée quand la petite société en eut atteint le sommet. Le ciel s'était obscurci tout à coup, et des yeux plus expérimentés que ceux de nos voyageurs eussent découvert à l'horizon les signes alarmants d'une tempête. Personne ne s'inquiéta, et Mademoiselle Noémi, qui croyait toujours au beau temps comme elle croyait toujours au bien, aurait été la dernière à le faire. Assis en demi-cercle sur la cime mousseuse du rocher, les enfants examinaient curieusement le paysage qui les entourait. C'était un endroit très sauvage, et la forme du rocher lui-même avait un aspect étrange. Assez étroit vers sa base, il s'élargissait tout à coup en faisant saillie d'un côté et formait ainsi une sorte de voûte naturelle fermée à droite et à gauche par un riche fouillis de ronces et de plantes grimpantes. Les promeneurs s'étaient établis sur la plate-forme du sommet, et Mademoiselle Noémi avait à user de toute son autorité pour empêcher les plus jeunes de s'aventurer, attirés par les mûres sauvages, jusqu'au bord où le terrain pouvait manquer sous leurs pieds. Germaine s'était assise un peu à l'écart et regardait devant elle, sa petite figure brune et pâle appuyée sur ses deux mains jointes.

– Je voudrais bien savoir, dit Rosa, pourquoi on a donné ce nom à ce rocher. Je suis sûre qu'il s'y est passé quelque chose d'extraordinaire dans le temps....

– Dans quel temps ? demanda en riant Mademoiselle Noémi qui vit qu'elle s'arrêtait et hésitait.

– Dans le temps des princesses, des chevaliers et des dragons, dit Ernest.

– Oui, dit Rosa, et c'était un bon temps, beaucoup plus amusant que le nôtre.

– Eh ! bien, si cela vous fait plaisir, je vais vous raconter la légende de ce rocher.

A cette proposition de Mademoiselle Noémi répondit une exclamation générale, et les auditeurs se pressèrent autour d'elle pour ne pas perdre un mot de son récit.

XIX

LA LÉGENDE DU DRAGON.

Dans le temps où les dragons gardaient les trésors, et où les princes épousaient des bergères, cette vallée, que vous voyez à vos pieds, était entourée de montagnes, si hautes et si escarpées, que jamais personne n'avait pu les gravir. Je vois que vous regardez d'un air de doute les collines que vous avez sous les yeux et qui ne vous paraissent nullement infranchissables. Mais c'est que tout a bien changé depuis lors : les bergères ne sont plus belles à ravir, les trésors sont presque aussi rares que les dragons, et les montagnes inaccessibles sont devenues des collines aux pentes gazonneuses. Dans ce temps-là donc, la vallée était habitée par une femme et ses trois fils. Ni les uns ni les autres n'en avaient jamais franchi l'entrée, car elle était gardée par un dragon redoutable dont la gueule vomissait des flammes contre l'audacieux qui s'aventurait dans son voisinage. Rien n'était plus beau que cette vallée, qui donnait à ses heureux habitants toutes les choses nécessaires à la vie. Une eau limpide courait en murmurant entre ses rives fleuries ; des chèvres et des brebis, plus blanches que la neige, erraient pendant le jour dans les gras pâturages et venaient le soir apporter au seuil de la chaumière leur lait écumeux ; de beaux fruits mûrissaient dans les vergers, des moissons dorées ondulaient sous les rayons du soleil d'été. Là mère des trois jeunes gens n'avait jamais éprouvé le désir de sortir de cette retraite où elle avait passé sa vie, mais il n'en était pas de même de ses fils. Un jour, l'aîné se dit que l'horizon y était étroit et les travaux qui remplissaient ses journées monotones. Plein d'une inquiétude secrète, il quitta le champ qu'il labourait et gravit, au milieu de peines et de périls sans nombre, une cime dont le sommet touchait aux nuées du ciel. Il l'atteignit cependant, et tout en sueur, ses jambes se

dérobant sous lui de fatigue et d'émotion, il vit aux derniers rayons du soleil couchant, se dérouler à ses pieds un spectacle magique. Au lieu de l'étroite vallée que surplombaient les monts rocailleux, c'était une plaine immense, bornée au loin par la mer bleue que sillonnaient d'innombrables vaisseaux. Des palais tout étincelants d'or et de cristal s'élevaient de distance en distance au milieu de jardins magnifiques où l'eau jaillissait dans des bassins de marbre. Le jeune homme en fut tellement ébloui qu'il ferma ses yeux accoutumés depuis sa naissance aux beautés simples de sa vallée. Il vit que la montagne était à pic du côté de la plaine, et que vouloir tenter de la descendre, c'était faire inutilement le sacrifice de sa vie. Il se remit donc en route et revint tout triste auprès de sa mère et de ses frères.

– Qu'as-tu ? lui dit sa mère, qui pour la première fois voyait son aîné sombre et silencieux. Tu ne nous dis rien ce soir. Te serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ?

– Non, mère, répondit Jehan, mais notre vallée est étroite, et cela me semble dur d'y rester toujours.

La mère secoua la tête et dit d'une voix lente :

– Jehan, ton père y était né, et il y est mort sans avoir désiré d'en sortir. Ne peux-tu faire comme lui ?

– Non, mère, je ne le puis plus, car je n'aurai de repos que lorsque j'aurai découvert le moyen de sortir de cette prison. J'ai vu la plaine du haut de la montagne. Que c'est beau, que c'est riche ! Les maisons sont des palais ; chaque rayon de soleil est renvoyé par des lames d'or et des blocs de cristal. Les hommes et les femmes sont vêtus comme des rois et des reines. Leur vie est une fête continuelle. Nous ne savons pas ce que c'est que le plaisir, nous qui n'avons d'autre occupation que la culture de nos champs et le soin de nos troupeaux ; nous ne savons pas ce que c'est que la richesse, nous qui ne possédons que les fruits de nos vergers, la laine et le lait de nos brebis.

La mère soupirait en entendant ces discours, car elle savait bien qu'ils ne lui annonçaient rien de bon.

Pendant plusieurs soirs l'entretien roula sur le même sujet. Le jeune homme redisait les mêmes paroles. Il ne prenait plus plaisir ni à ses travaux journaliers, ni à la société de sa mère et de ses frères ; il pensait que vivre dans la pauvreté et le travail ce n'était pas vivre, et il devenait chaque jour

plus taciturne et plus sombre. Un soir enfin il déclara qu'il voulait tenter de sortir de la vallée. Sa mère le conjura de renoncer à ce projet insensé. Tout fut inutile. Voyant qu'il ne regardait pas même ses larmes, elle les essuya et lui dit d'un ton plein de tristesse :

– Je sais que le jour doit venir où le dragon sera vaincu. L'homme qui triomphera de lui doit posséder un talisman et savoir une parole magique qui détruit les enchantements. As-tu ce talisman, mon fils, et connais-tu cette parole ?

Le jeune homme ne répondit pas, mais il embrassa sa mère, et le lendemain il ne se trouva plus dans la vallée au lever du soleil. Le dragon était immobile à son poste, mais ses yeux étaient plus sanglants que de coutume, et sa gueule lançait des tourbillons plus épais de flamme et de fumée. Depuis lors on n'entendit plus parler de Jehan.

Quelque temps après le second fils de la veuve, celui qu'on nommait dans la vallée Claude le rêveur, fut atteint du mal étrange qui avait perdu son frère. Comme lui il gravit la montagne, comme lui il vit à ses pieds cette plaine si vaste et si brillante où s'agitait une foule gaie et parée. Il vit l'immense horizon, la mer sans limites, et, par delà ses vagues verdâtres, il lui sembla entrevoir d'autres terres plus lumineuses, plus belles encore. Il suivit du regard les vaisseaux aux voiles blanches qui marchaient vers ces mondes inconnus. Puis il redescendit lentement dans la vallée, et le soir sa mère lui demanda, à lui aussi :

– Qu'as-tu ? et pourquoi ne parles-tu pas, mon fils ?

Alors Claude lui dit à son tour que leur vallon était bien étroit et bien borné, et que vivre sans rien voir et sans rien connaître ce n'était pas vivre, et que lui aussi il voulait franchir le seuil de la vallée et respirer l'air des vastes plaines où rien ne rétrécit l'horizon, où le regard ne rencontre aucun obstacle qui l'empêche de plonger dans l'infini.

Sa mère pleura encore et supplia, mais en vain.

– En sais-tu plus que ton frère, lui disait-elle, et veux-tu comme lui m'accabler de douleur ? Mon fils, où est ton talisman ?

– J'en ai un, ma mère, c'est le désir de savoir ; je sais une parole puissante, c'est celle de liberté. Mon frère ne cherchait que le plaisir, moi j'ai un but plus noble.

Mais la vieille femme secoua la tête, car elle savait bien que ce n'était pas encore le mot magique qui pouvait désarmer le terrible gardien de la vallée.

Et, comme le premier, son second fils disparut, et entôt son nom ne fut plus répété dans la vallée ue par la voix de sa mère et de son plus jeune ère qui causaient tristes, et seuls, le soir, auprès u foyer.

Mais le jour vint où le jeune homme fut muet t songeur à son tour. Sa mère le regardait avec ristesse, car elle savait bien qu'il ne tarderait pas prendre le chemin de la montagne, ce chemin ue ses deux frères avaient fait avant lui. Et après voir lutté quelque temps contre ce désir qu'il royait coupable, il gravit, lui aussi, la cime escarée d'où les splendeurs et l'immensité du monde inconnu avaient souri aux deux autres et les avaient ntraînés à leur perte. Mais ce qu'il vit fut bien ifférent de ce qu'eux avaient vu. C'était aussi la laine immense, la mer azurée, l'horizon sans limies ; mais les habitants de ce pays enchanté lui paurent inquiets et malheureux. Il vit que l'or et le loisir étaient leurs dieux, et que les plus nobles et es meilleurs, auxquels uu tel culte ne pouvait sufre, s'embarquaient dans de frêles vaisseaux, sur 'océan semé d'écueils, à la recherche de quelque chose de meilleur. Il les regarda longtemps du haut le son rocher, puis il résolut de, sortir de sa vallée heureuse et d'aller leur apprendre le secret du bonheur. Il revint à pas lents et s'assit comme de couume au foyer de sa mère. Mais quand celle-ci leva es yeux sur lui, elle devina tout et n'eut pas même besoin de lui demander, comme à ses frères, ce qui e rendait grave et silencieux. Elle ne pleura pas, parce que la source de ses larmes était tarie, mais elle demeura jusqu'au matin à regarder la cendre éteinte de son foyer.

Quand le jour vint son fils l'avait quittée. Elle se crut pour toujours seule au monde. Elle resta longtemps la tête ensevelie dans ses deux mains, mais lorsqu'elle la releva pour voir la place où son dernier-né, son doux et patient Hubert avait disparu, quel fut son étonnement en apercevant, au lieu même où se dressait la veille le terrible dragon, un rocher d'une forme bizarre, et recouvert d'une végétation abondante. Elle se frotta les yeux, crut que les larmes les avaient obscurcis, et pensa longtemps être le jouet d'un rêve. Mais plus elle regardait, plus le rocher lui apparaissait distinct avec ses contours arrêtés.

C'est qu'en effet, Hubert, sans le savoir, possédait la parole magique, le talisman qui a terrassé plus d'un dragon. Ce n'était ni la richesse, ni le plaisir, ni même le savoir et la liberté qu'il allait chercher. Il allait faire du bien. L'amour dans le cœur et l'amour sur les lèvres, voilà le talisman et la parole magique auxquels rien ne résiste.

Dès lors la vallée heureuse fut ouverte à tous, et tous purent venir y apprendre le secret du vrai bonheur.

XX

Personne ne parla quand Mademoiselle Noémi eut achevé de conter la légende. Louis et Mina, fatigués de la route et de la chaleur orageuse de la journée, s'étaient endormis la tête appuyée sur une saillie du rocher que recouvrait une mousse épaisse et moelleuse. Paul ouvrait de fort grands yeux et Rosa paraissait étonnée et un peu inquiète.

– C'est très joli, dit-elle, mais je ne crois pas que je comprenne bien cette histoire.

– Vraiment ? s'écria Mademoiselle Noémi, quittant tout à coup le ton un peu solennel qu'elle avait pris pour la raconter. Eh bien ! vous la redirez demain à Madame Reynold, elle vous l'expliquera mieux que moi. Mon père me l'a racontée il y a bien des années, la première fois que je vins ici avec lui. Elle me frappa tellement, sans doute parce que j'avais sous les yeux le dragon transformé en rocher et la vallée heureuse, que je ne l'oubliai jamais, et que même elle resta gravée dans mon esprit dans les propres termes qu'il avait employés. Mais voyez donc ! aucun de nous ne s'est aperçu que le ciel devenait noir à faire peur. Nous allons avoir un orage. Où nous mettrons-nous à l'abri ?

Comme Mademoiselle Noémi parlait encore, le violent et unique coup de tonnerre dont nous avons parlé dans un précédent chapitre vint confirmer ses prédictions, et presque aussitôt lui succéda une de ces pluies torrentielles qui en quelques secondes vous font comprendre la vérité de ce mot si souvent employé : Etre mouillé jusqu'aux os.

Le coup de tonnerre avait réveillé les deux petits dormeurs. Ils se levèrent tout debout et regardèrent autour d'eux d'un air effaré. Pendant que Mademoiselle Noémi promenait encore autour d'elle des yeux désespérés, ne sachant à quel parti s'arrêter dans ce désastre, la petite Germaine, qui avait disparu sans que personne s'en aperçût, revint toute haletante.

– Venez vite, venez vite ! dit-elle. Il y a un sentier pour descendre du rocher ; il est un peu difficile, mais il n’y a pas de danger. Nous pourrions tous nous mettre à couvert dans la caverne qui est là-dessous. Je viens de voir que pas une goutte de pluie ne pourra nous y atteindre. En parlant ainsi elle entraînait la petite Mina, et tout le monde la suivit.

En effet la caverne, comme elle appelait l’abri que formait l’avance du rocher, offrait un refuge précieux et plein de poésie. Les enfants étaient ravis de ce petit incident qui donnait une saveur délicieuse et un peu excitante aux plaisirs de la journée. Mais Mademoiselle Noémi prenait la chose plus au tragique. Sa responsabilité pesait sur elle de tout son poids.

– Que faire ? dit-elle, tous ces enfants sont trempés. Ils attraperont du mal, certainement. Qui sait combien de temps nous devons rester ici ?

Pendant qu’elle répétait ces lamentations, que Cécile boudait, se plaignait du froid et prétendait que personne n’était mouillé comme elle, que Rosa, Ernest et les autres enfants riaient de la nouveauté de leur situation et se comparaient à tous les héros de toutes les aventures imaginables, l’active et silencieuse petite bohémienne avait amassé au milieu de la grotte un tas de bois mort et de feuilles sèches.

– C’est très bien, dit Mademoiselle Noémi, mais avec quoi l’allumer maintenant ?

– Je sais faire du feu avec deux morceaux de bois bien secs, répondit Germaine, mais c’est bien long, et il me semble que j’ai vu M. Ernest mettre ce matin un briquet dans sa poche.

– C’est vrai, et je l’avais oublié ! Vive les gens qui ont de la tête ! s’écria le jeune garçon. Le voici.

Germaine s’y prit si adroitement qu’en moins de cinq minutes un feu clair et pétillant flambait au milieu de la grotte.

– Nous sommes sauvés, dit Mademoiselle Noémi, et elle fit tourner et retourner devant le feu bienfaisant chaque membre de son petit troupeau, absolument comme elle eut pu le faire de poulets à la broche.

Le salut vint encore d’un autre côté : après une heure de ce déluge, le ciel s’éclaircit, un vent frais emporta les nuages, et bientôt il n’y eut plus d’autre pluie que celle que secouaient les branches des arbres. Il fallait donc songer à s’aventurer hors de la grotte et à reprendre le chemin de la maison où l’on

pouvait encore arriver avant que la nuit fût tout à fait noire. Des milliers de ruisselets descendaient les pentes du rocher comme autant de filets d'argent où se réfléchissaient les rayons du soleil. De grosses gouttes d'eau, dans lesquelles brillaient les sept couleurs de l'arc-en-ciel, tremblaient au bout de chaque feuille et de chaque brin d'herbe ; le chemin était glissant et difficile pour de petits pieds un peu craintifs. Mais ce n'était rien encore. Arrivée au bord du ruisseau, Mademoiselle Noémi s'aperçut avec effroi qu'une heure de pluie continue et abondante en avait enflé les eaux de manière à faire disparaître les pierres sur lesquelles la petite caravane l'avait franchi si lestement. Que faire ? quel parti prendre ? De loin en loin cependant une pierre plus aventuree que les autres laissait voir un sommet lisse et glissant, à peine assez large pour y poser le pied. Mademoiselle Noémi tenta ce périlleux passage, et réussit à atteindre l'autre rive d'où elle tendit une main secourable à ceux qui devaient la suivre. Déjà les deux petits garçons, Rosa, Cécile et Germaine avaient passé. On criait victoire ! La petite Mina, plus timide que les autres, posa le pied sur la première pierre, tendit la main pour saisir celle qui lui était offerte, chancela, perdit l'équilibre et tomba la tête la première dans le torrent. Un cri d'angoisse répondit au cri perçant qu'elle jeta en tombant. Mais déjà Ernest s'était élancé dans l'eau qui, à la place où avait disparu la pauvre petite, lui montait presque jusqu'à la ceinture. Il la prit dans ses bras, et, luttant avec peine contre le courant, la rapporta sur le bord. Elle n'avait aucun mal, mais tous deux étaient, pour le coup, trempés jusqu'aux os et glacés jusqu'à la moelle.

– Il n'y a pas de temps à perdre, dit Mademoiselle Noémi, à qui l'excès du malheur avait rendu son sang-froid un instant compromis. Il faut marcher, courir plutôt, jusqu'à la ferme. – Et joignant l'action aux paroles, elle prit sous le bras la petite Mina toute tremblante de frayeur et de froid, et t'entraîna rapidement.

Ce ne fut pas difficile de faire comprendre à la bonne vieille femme ce qu'on demandait d'elle. En un moment des draps très grossiers, mais propres, furent mis à son lit et à celui de sa petite fille, et les deux victimes de l'accident s'y étendirent et burent un peu de vin chaud pendant que leurs vêtements séchaient devant un grand feu. S'étant assurée, autant que le lui permettaient ses connaissances médicales, qu'ils n'avaient ni fièvre, ni

frissons et que, selon toute apparence, cet événement n'aurait pas de suites, et ayant laissé auprès des deux alités Germaine avec force recommandations, la fille du docteur reprit avec les autres enfants le chemin de la ville. Madame Reynold, instruite de ce qui s'était passé, fut presque soulagée par ces nouvelles, car depuis quelques heures, son inquiétude avait pris des proportions effrayantes. Elle partit dans une bonne voiture, avec le docteur, des châles et des couvertures, et le soir même toute la joyeuse société, à l'exception des deux noyés, comme on les appelait, se trouvait réunie autour de la lampe, racontant et commentant gaiement les aventures de la journée. Rosa elle-même en faisait partie, car Madame Reynold avait envoyé un message à Madame Darcy, demandant la permission de la garder jusqu'au lendemain.

Lorsqu'elle eut laissé libre carrière à la gaieté générale, Madame Reynold s'adressa aux enfants de sa voix douce et grave :

– C'est très bien de rire et de plaisanter, dit-elle, mais nous ne nous séparerons pas sans avoir remercié Celui qui nous a tous réunis et qui vous a gardés dans le danger.

Ce soir-là la prière de famille monta vers Dieu, émue et pleine de gratitude, et les enfants s'y associèrent avec plus de recueillement que de coutume.

Lorsque Ernest entra dans le salon le lendemain, Madame Reynold et Alfred s'y trouvaient seuls.

– Es-tu remis de ta fatigue, mon cher enfant ? demanda la première.

– Je suis aussi dispos et aussi prêt à déjeuner qu'il est possible de l'être ; il ne m'est resté de nos aventures qu'un formidable appétit.

– Nous avons tous déjeuné ; mais tu trouveras sur la table ce qu'il te faut.

Alfred suivit des yeux son frère qui sortait du salon. Madame Reynold lut dans ce regard limpide aussi clairement que dans un livre.

– Ernest est déjà presque un homme, dit-il en soupirant.

– C'est vrai, répondit Madame Reynold, et je crois qu'il sera un jour vraiment homme par le courage et par une noble sincérité.

– Mais moi, je ne le serai jamais.

– Je voudrais bien savoir pourquoi ? N'est-on homme que par la force physique, et la valeur d'un être humain se mesure-t-elle à la vigueur de ses

membres ?

– Vous avez beau dire, ma tante ; je sais que vous parlez ainsi pour me consoler, mais pour être un homme il faut avoir la force aussi bien que le courage de protéger ceux qui sont faibles et de se faire respecter. Moi, je ne serai jamais qu’un enfant ou un vieillard.

– Tu te trompes, Alfred, et j’espère pouvoir te le prouver.

En ce moment, on vint appeler Madame Reynold, et, tout en déposant un baiser sur le front de son neveu, elle se dit qu’avant d’être devenu homme, il serait peut-être du nombre de ceux qui ont été rachetés de la terre et qui entourent le trône de Dieu ;

Ernest ne partageait point l’admiration de son frère pour ses hauts faits de la veille, et il riait de tout son cœur de l’idée qu’on voulait faire de lui un héros pour avoir plongé dans un verre d’eau ; comme il disait, et y avoir repêché sa cousine.

– Avec ton imagination de malade, disait-il à Alfred, tu donnes de telles proportions aux choses les plus simples, que tu me feras bientôt croire que j’ai combattu le dragon et que c’est moi qui ai ouvert aux mortels l’entrée de la vallée heureuse.

– De quoi parles-tu donc ? demanda Alfred ; et qu’est-ce que nous avons à faire avec les dragons ?

– Ah ! c’est vrai ; j’oubliais que tu n’as pas entendu la légende de Mademoiselle Noémi. Qui veut se charger de la raconter à ma tante et à Alfred ? Ce n’est pas moi ; je ne suis pas fort sur les légendes, et le style poétique n’est pas mon fait. Cécile, redis-la-nous.

– Non, dit Cécile, je n’aime pas à raconter. D’ailleurs, elle ne m’a pas tellement intéressée que je me la rappelle d’un bout à l’autre. Rosa peut la redire, elle qui semblait avaler les paroles de Mademoiselle Noémi, tant elle la regardait fixement pendant qu’elle parlait.

– Eh bien, Rosa, voulez-vous nous faire ce plaisir ?

– Oh ! non, je vous en prie ; je ne sais pas raconter. Je la gâterai toute, et elle ne vous paraîtra plus du tout jolie.

– Si vous ne le voulez pas, il faudra donc nous en passer, et nous avons pourtant grande envie de l’entendre.

– Eh bien, je vais essayer ; mais si je m’arrête, vous ne serez pas fâchés contre moi ?

– Au contraire ; nous vous saurons toujours gré de votre bonne volonté.

Rosa commença d’une voix basse et un peu tremblante ; mais elle se rassura à mesure qu’elle avançait. Son heureuse mémoire la servant à propos, elle répéta presque mot pour mot le récit qu’elle avait entendu.

– C’est très bien raconté, dit Madame Reynold. Vous nous auriez privés d’un vrai plaisir si vous n’aviez pas voulu le faire. Et maintenant, qui de vous saura me dire en quelques mots la leçon renfermée dans cette légende ? Sera-ce encore vous, Rosa ?

Rosa rougit.

– Je crois bien que je comprends, dit-elle, mais je ne saurais pas le dire.

– Et toi, Cécile ?

– Moi ; oh ! je n’ai pas cherché. Je ne vois pas ce qu’il y a d’instruitif dans cette histoire.

– Et toi, Alfred ?

– Il me semble que cela veut dire que l’amour du plaisir et même le désir de la liberté et de la science ne suffisent pas pour vaincre les difficultés, et que le talisman qui fait accomplir de grandes choses, c’est l’amour de Dieu et du prochain.

– Bravo, Alfred ! Honneur à toi, mon docte frère ! Crois-tu que j’aurais jamais trouvé cela, moi ! Non, vraiment ; j’en suis incapable. Si j’ai les jarrets plus vigoureux que les tiens, tu vois que le système de compensation se retrouve dans la cervelle.

Alfred ne put s’empêcher de rire de cet hommage spontané et inattendu.

Madame Reynold ayant appris par le récit des enfants combien Germaine avait montré de bonne volonté et de savoir-faire pour se rendre utile, la fit venir auprès d’elle dans la journée pour lui en témoigner sa satisfaction par un petit cadeau.

Germaine le reçut en rougissant et sans oser lever les yeux. Madame Reynold s’efforça de la mettre à l’aise par quelques paroles de bonté.

– Je voudrais, lui dit-elle, que vous vous sentissiez heureuse quand vous êtes chez nous. Nous avons de l’affection pour vous, et nous désirons vous être utiles, vous le savez, mon enfant.

– Merci, Madame, répondit la jeune fille avec une révérence.

– Je voudrais que vous pussiez me regarder comme une amie et me le montrer en me parlant de vos peines et de vos désirs.

– Merci, Madame, répéta Germaine.

Et ses yeux restèrent baissés, et sa figure n'exprima aucun épanouissement.

– Comment faire pour ouvrir ce cœur qui veut rester fermé ? se demanda Madame Reynold en la regardant s'éloigner. Elle est chez nous comme une étrangère, comme une paria, ne se mêlant à rien, accomplissant sa tâche sans demander ni l'approbation ni l'affection de personne. Il ne faut pas que cela continue, mais je ne sais en vérité comment m'y prendre pour trouver le chemin du cœur de cette enfant. Elle en a un, ses yeux le disent assez, mais elle ne nous l'a pas donné. Elle semble, au contraire, se tenir sur la défensive.

Quelques jours plus tard, Rosa en arrivant pour ses leçons, trouva Germaine qui pleurait tout en nettoyant une allée du jardin.

– Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle en courant à elle et prenant sa main dans la sienne, sans s'inquiéter de la terre qui l'avait salie.

– Mon petit frère est malade, Mademoiselle, et je ne puis pas rester près de lui pour le soigner.

– Et pourquoi ne l'avez-vous pas dit à Madame Reynold ? elle vous aurait renvoyée tout de suite auprès de lui.

– Je n'ai pas osé.

– Pas osé ! elle est si bonne. Moi je lui dis tout sans avoir peur.

– Oh ! oui, mais moi, c'est bien différent.

– Quelle différence y a-t-il, si ce n'est que vous avez des chagrins et que je n'en ai pas, et qu'ainsi elle sera encore plus disposée à vous écouter.

En parlant ainsi, Rosa l'entraînait auprès de Madame Reynold qui était seule dans sa chambre. Elle n'eut pas de peine à obtenir pour Germaine la permission de retourner près de son petit frère ; mais Madame Reynold, retenant la pauvre fille un instant auprès d'elle, lui reprocha doucement de ne pas lui avoir dit son inquiétude.

– Suis-je donc si terrible que vous n'osiez pas me parler ? lui demanda-t-elle.

– Oh ! non, Madame, répondit l'enfant en levant sur elle un regard plus confiant.

– Eh bien, mon enfant, allez auprès de votre petit frère. J'irai le voir dans la journée, et souvenez-vous qu'une autre fois je ne dois pas ignorer ce qui vous inquiète.

Madame Reynold posa sa main sur la tête de la jeune fille et caressa doucement, tandis qu'elle prononçait ces paroles, ses beaux cheveux noirs maintenant bien lisses et relevés en nattes. Cette caresse maternelle acheva d'émouvoir profondément le cœur de Germaine. Elle saisit cette main et la pressa avec ardeur contre ses lèvres en la mouillant d'un torrent de larmes.

– Qu'avez-vous, ma pauvre enfant ? demanda Madame Reynold étonnée, en l'attirant plus près d'elle.

– Oh ! Madame, que vous êtes bonne ! si je pouvais si je pouvais seulement.

– Si vous pouviez quoi ? courage, ma chère petite ! dites-moi toute votre pensée.

– Si je pouvais oublier ! sanglota la pauvre enfant, et l'on eût dit que ces paroles brûlaient ses lèvres en passant.

Madame Reynold comprit tout à coup la cause du silence obstiné, de la froideur apparente et de la contrainte visible que l'on remarquait dans la manière d'être de Germaine. Fièvre et délicate comme l'eussent été peu d'enfants de son âge, elle était sans cesse accablée par la honte que la conduite de sa mère avait jetée sur elle. Elle souffrait en même temps de ne pouvoir honorer sa mémoire et de penser qu'elle était pour les autres un objet de mépris.

Madame Reynold la laissa pleurer longtemps, car elle savait que cela ne pouvait que lui faire du bien. Puis elle lui mit dans la main son Évangile, ouvert à la page qui raconte l'histoire du larron converti,

– Quand Dieu qui est saint et juste a pardonné, lui demanda-t-elle lorsqu'elle eut achevé de lire, croyez-vous que ce soit à nous de jeter la pierre ? Et si votre pauvre mère, appelée à la onzième heure, est maintenant près de lui dans la gloire du ciel, n'est-elle pas à une meilleure place que les plus grands et les plus honorés de la terre ?

Germaine essuya ses larmes et attacha sur celle qui prononçait ces paroles de relèvement un regard plus brillant qu'aucun de ceux qui jusqu'alors avaient animé sa pâle figure. Il s'obscurcit bientôt cependant.

– Mais tout le monde n'est pas comme vous, dit-elle bien bas, et on me méprise.

– Non, dit Madame Reynold, personne ne vous méprise. Et quand même on vous mépriserait, ne vous suffirait-il pas d'avoir l'estime de ceux qui vous connaissent et l'approbation de Dieu ?

Germaine ne répondit pas, mais un rayon d'un sentiment nouveau de dignité et d'espoir brilla sur son visage. Madame Reynold lui donna le livre dans lequel elle venait de lire, en lui recommandant d'y faire tous les jours une courte lecture à son père.

De ce moment Germaine ne se glissa plus dans la maison comme une ombre, cherchant à éviter les regards et ne se trouvant à l'aise que lorsqu'elle était seule. Le sentiment de la bienveillance de ceux qui l'entouraient avait réchauffé son jeune cœur et communiquait à ses mouvements une activité joyeuse, et à ses regards une modeste assurance.

XXI

Le beau temps des vacances était passé. Ernest avait, repris le chemin de la pension, emportant avec lui une bonne moitié de l'animation et de la – gaieté de la maison. Octobre même avait fui, faisant place au terne et humide novembre. Les courses de Rosa à la ville devaient souvent se faire sous un parapluie et au travers de boues liquides dont elle avait peine à se tirer ; mais cela ne diminuait en rien son courage, et il ne lui venait pas à l'esprit de regretter sa fatigue. Lorsqu'elle restait à la maison, elle cherchait à égayer sa tante et lui devenait chaque jour plus agréable. C'était plaisir de voir le regard affectueux que la bonne dame fixait sur elle, et d'entendre le ton pénétré dont elle disait à Marthe, les jours de leçons : Le temps me paraît long quand cette petite n'est pas là.

Une après-midi qu'il faisait particulièrement sombre et que la pluie fouettait les vitres, chassée par les rafales d'un vent impétueux, Rosa trouva que son heure de travail tournait à l'éternité. Elle avait beau regarder la pendule, l'aiguille s'obstinait à ne pas avancer. Que faire pour abrégé le temps ? Le chat était roulé en pelotte au coin du feu, et si bien établi, si parfaitement satisfait de son sort qu'il était inutile de l'agacer. Elle pensa que l'attention de sa tante serait peut-être moins difficile à attirer et se hasarda à l'appeler.

– Ma tante !

Point de réponse.

– Ma tante, voudriez-vous me raconter une histoire ?

Même silence.

– Une toute petite, une histoire du temps où vous étiez jeune.

A ce moment Madame Darcy sortit de son immobilité et s'agita dans son fauteuil. Elle tendit les bras, fit un effort comme pour appeler, mais un son inarticulé sortit seul de sa bouche, et elle tomba en avant.

Rosa eut la présence d'esprit de s'élancer vers elle et de la retenir dans ses bras tout en appelant Marthe qui se hâta d'accourir. Celle-ci poussa un cri en voyant sa maîtresse la figure pâle et toute contractée.

– C'est une attaque, dit elle, et il n'y a point de médecin près d'ici ! Courez, Rosa, courez, pour l'amour de Dieu, et dites au vieux Thomas d'aller chercher le docteur Gentil et de le ramener tout de suite. Dites-lui que c'est une affaire de vie ou de mort.

Rosa ne se le fit pas répéter une seconde fois. elle courut au bout du jardin sans penser, malgré pluie qui tombait par torrents, à prendre un arapluie ou un chapeau. La petite porte était ouverte ; elle se précipita dans la chaumière du jarinier qui n'était qu'à quelques pas. La vieille comme, assise devant une table, occupée à peler es pommes de terre, la regarda d'un air étonné.

– Où est le vieux Thomas ? demanda Rosa hors 'haleine.

La vieille femme, pour toute réponse lui montra es oreilles, et Rosa se souvint seulement alors de a complète surdité. Elle répéta sa demande, espérant se faire entendre au moyen du plus gros volume de voix qu'elle eût à sa disposition.

Mais la pauvre vieille ne répondit qu'en hochant la tête. Cependant elle supposa qu'on demandait on mari et ajouta de sa. voix forte et sans inexion :

– Thomas n'est pas ici aujourd'hui. Il travaille un moulin.

Que faire ? Rosa ne resta pas longtemps en sussions ; elle sortit en courant de la chaumière, mais e ne fut pas pour rentrer par la petite porte dans le jardin. Elle rejoignit par un sentier la grande oute, prit sa course vers la ville et ce ne fut que lorsqu'elle en eut atteint les premières maisons u'elle se souvint qu'elle n'avait pas de chapeau, t que seule, les cheveux en désordre, trempée jusqu'aux os et haletante comme elle l'était, elle devait roduire un effet singulier sur tous ceux qu'elle rencontrerait. Mais il était trop tard pour revenir en arrière, et d'ailleurs les paroles de Marthe : « C'est une affaire de vie ou de mort » résonnaient encore à son oreille et ne lui laissaient guère le temps de s'arrêter à aucune autre pensée.

Où demeurerait le docteur Gentil ? C'était la première question à résoudre. Elle n'en avait pas la moindre idée, car depuis qu'elle était chez sa tante

aucun médecin n'avait été mis en réquisition. Rosa s'approcha timidement d'un vieux monsieur qui passait sous un parapluie. Il avait l'air bienveillant, et elle se sentit le courage de lui adresser sa demande.

– Monsieur, commença-t-elle d'une voix tremblante, seriez-vous assez bon pour.

Le vieux monsieur, qui était bon en effet, mais surtout distrait, arrêté dans sa marche par un obstacle dont il ne se rendait pas bien compte, mit machinalement la main à sa poche, car une longue expérience lui avait appris que c'était le meilleur moyen de se débarrasser promptement des importunités. Il en tira un gras sou et le tendit à Rosa qui fit un pas en arrière toute confuse.

Il pleuvait si fort, et d'ailleurs les pensées du vieux monsieur étaient si absorbantes, qu'il ne s'arrêta pas à examiner par quelle singularité son aumône n'était pas acceptée. Il glissa le sou dans sa poche, et, sans même jeter un regard derrière lui, continua sa marche d'un pas encore plus rapide.

Un peu plus loin, Rosa avisa une grosse dame qui marchait lentement parce que le poids de sa personne ne lui permettait pas des mouvements lus rapides, et qu'en outre elle avait à préserver le l'eau et de la boue un nombre considérable de

pons d'une ampleur démesurée.

– Madame, dit-elle, voulez-vous avoir la bonté...

– Qu'est-ce que vous faites dans les rues toute eule et par un temps pareil ! interrompit la dame L'un air indigné. Rentrez chez vous tout de suite, petite fille, et dites de ma part a votre maman qu'elle fera bien de vous mettre au lit. Ce sera une onne punition et le seul moyen d'éviter un rhume. Pauvre Rosa ! que d'humiliations ! Elle n'osait plus s'adresser à personne, et pourtant elle ne voulait pas retourner à la maison sans ramener le édecin. Tout à coup une idée lumineuse traversa a petite cervelle. Elle avait des amis dans cette ille. Comment n'avait-elle pas pensé tout d'abord s'adresser à eux dans sa détresse ? Elle était touours sûre, en quelque costume qu'elle se trouvât, l'être bien accueillie chez Madame Reynold, secourue et tirée de peine.

Animée d'un nouveau courage, elle marcha résoûment sous les torrents qui tombaient du ciel. Elle était si trempée qu'elle n'aurait pu l'être

davanage, eût-elle dû parcourir le même espace de chemin dans les régions sous-marines. Il lui parut bien long, ce chemin désert où elle n'entendait que le bruit de ses pieds clapotant dans le ruisseau qui occupait toute la largeur de la rue. De temps à autre elle entrevoyait, collée derrière une vitre, quelque figure étonnée qui la suivait de l'œil, et dont le propriétaire se demandait sans doute si cette petite créature qui s'en allait seule, les cheveux et les vêtements tout ruisselants, n'avait personne qui l'attendît au logis pour sécher et réchauffer ses pauvres membres glacés par l'humidité. Enfin elle put poser la main sur la sonnette de cette porte qui, en s'ouvrant pour elle, allait mettre un terme à toutes ses peines. Quel soulagement, et comme le carillon familier de la petite cloche lui fit l'effet d'une bienvenue !

Mariette, qui vint ouvrir, resta immobile et pétrifiée d'étonnement.

– Est-ce bien vous, Mademoiselle Rosa ? Est-ce possible ? Mais que vous est-il donc arrivé ?

– Oui, c'est moi, Mariette ; c'est bien moi. Appelez vite Madame Reynold ; il faut que je lui parle tout de suite, et vous voyez bien que je ne puis pas entrer dans le salon comme me voilà.

Madame Reynold, attirée par les exclamations de Mariette, avait déjà entendu la voix de Rosa et se trouva auprès d'elle comme elle achevait sa phrase.

– Ma pauvre enfant, dit-elle, qu'est-il donc arrivé pour que vous veniez ici par un temps pareil ? Et sans chapeau !... et sans parapluie !... On dirait que vous avez échappé à un naufrage. Venez que je vous déshabille et que je vous réchauffe.

– Oh ! non, Madame, cela ne fait rien ; ne pensez pas à moi ! Ma tante est bien malade... Marthe dit qu'elle peut mourir... Je viens chercher un médecin, le docteur Gentil.

– Le docteur Gentil ! c'est notre médecin. Mariette, courez chez lui. Dites-lui que je l'attends pour une personne qui se meurt. Ramenez-nous une voiture. Mais venez, ma chère petite, j'ai le temps de vous faire changer de vêtements. Il ne faut absolument pas rester mouillée ainsi. Vousomberiez malade. Cécile, apporte-moi tout ce qu'il faut pour la couvrir. Tes vêtements seront un peu grands, mais n'importe ! Nous n'avons pas le temps de le faire

les difficiles. C'est cela. Maintenant, va chercher un verre d'eau sucrée bien chaude. Tu y verras une cuillerée de ce rhum qui est dans le uffet.

Cécile revint avec le breuvage réconfortant. Rosa était déjà couverte de la tête aux pieds des vêtements d'emprunt. Sa robe traînait jusqu'à terre et ses mains disparaissaient dans ses manches ; mais personne ne songeait à s'en formaliser. Toutes les pensées étaient absorbées par la triste nouvelle que Rosa avait apportée.

Un quart d'heure après l'arrivée de la petite fille, la voiture se trouvait devant la porte, et Rosa

montait, accompagnée de Madame Reynold et du docteur Gentil. On recommanda au cocher de ne pas épargner ses chevaux, et ceux-ci partirent de leur meilleur trot, faisant jaillir à droite et à gauche l'eau bourbeuse de la rue et attirant aux fenêtres les oisifs et les ennuyés, charmés d'avoir à se lemander pour passer le temps qui donc avait la fantaisie de s'en aller à la campagne en ce jour de déluge.

XXII

La porte de la petite maison était encore ouverte comme Rosa l'avait laissée. Personne n'en avait franchi le seuil. Les nouveaux arrivants traversèrent en silence le couloir, conduits par la petite fille, qui entr'ouvrit doucement la porte de sa tante. Marthe avait étendu la malade sur son lit et lui avait donné tous les soins qui étaient en son pouvoir.

– Voilà le médecin, dit Rosa s'approchant du lit sur la pointe des pieds et regardant avec effroi la figure pâle et contractée de la vieille dame.

– Dieu soit loué ! dit Marthe à voix basse ; il en était temps. Ma pauvre chère dame vit encore mais chaque instant pourrait être le dernier.

Le docteur ne perdit pas une minute pour faire une abondante saignée. Peu de moments après le malade rouvrit les yeux, mais elle fit signe qu'elle ne pouvait pas parler. On exécuta quelques prescriptions du médecin, il en laissa d'autres pour la nuit, et ayant promis de revenir le lendemain, il se retira en recommandant le repos le plus complet et le silence le plus absolu.

Lorsque les rideaux du lit furent tirés, tous les meubles remis en ordre sans bruit, et un demi-jour reposant établi dans la chambre, Madame Reynold qui avait aidé Marthe avec le savoir-faire d'une garde-malade accomplie, l'attira dans l'embrasure de la fenêtre pour lui parler à voix basse.

– Je vais vous envoyer les médicaments et une garde, dit-elle, mais il faut que vous me laissiez emmener Rosa. Elle ne pourrait être qu'un embarras pour vous dans les circonstances actuelles.

– Merci, Madame, c'est bien sûr qu'elle sera beaucoup mieux chez vous qu'ici.

Madame Reynold fit alors signe à Rosa de s'approcher, et lui dit de monter dans sa chambre, de faire un petit paquet de ce qui lui était le plus nécessaire pour quelques jours et de venir la rejoindre pour partir avec elle.

Rosa parut contrariée, puis un peu embarrassée. Enfin elle prit courage et demanda si elle ne pourrait pas rester pour soigner sa tante.

– Chère enfant, vous êtes bien jeune pour soigner une maladie aussi grave. Vous savez qu’il ne faut ni bruit ni mouvement autour de votre tante. Je pense qu’il vaut mieux que je vous emmène. Plus tard vous pourrez peut-être vous rendre utile.

Rosa fondit en larmes.

– Je voudrais rester à présent, dit-elle, je vous assure que je ne serai pas un embarras. Essayez, je vous en prie ! Si Marthe n’est pas contente de moi, vous m’emmènerez demain.

Surprise de cette insistance. Madame Reynold fit entrer la petite fille dans la cuisine, et l’attirant sur ses genoux :

– Dites-moi, lui demanda-t-elle, pourquoi vous désirez tant rester ?

Rosa pleura un moment sans répondre. Enfin elle murmura bien bas :

– C’est que je n’ai pas assez aimé ma tante quand elle se portait bien, et maintenant, qu’elle est malade, je voudrais la soigner.

Madame Reynold hésita un moment. Elle craignait en cédant au désir de Rosa, de compliquer la tâche de Marthe ou de rendre l’enfant témoin d’une scène de mort dont les émotions seraient trop fortes pour elle. D’un autre côté, il lui répugnait d’arrêter un élan de cœur et de refroidir en elle, peut-être pour toujours, le désir et le besoin du dévouement. A tout prendre, ce dernier danger lui parut plus grand que les autres. Elle résolut donc de ne pas l’emmener contre son gré, pourvu toutefois que Marthe y consentît.

Marthe se laissa persuader et, avant de repartir, Madame Reynold vit sa petite amie confortable, ment vêtue d’un costume brun foncé qui lui donnait toutes les apparences d’une vraie garde-malade et établie sur une chaise basse au pied du lit de Madame Darcy, prête à humecter ses lèvres ou à chasser les mouches au moindre mouvement de la malade.

Ce fut le cœur plein d’une émotion douce et bienfaisante que Madame Reynold traversa la courte ivenue qui la séparait de sa voiture. Un vent frais qui s’était élevé depuis quelques moments avait balayé l’horizon. Un ciel d’azur brillait au-dessus de sa tête. Du côté de l’orient un arc-en-ciel pâlisait et s’effaçait peu à peu. Les ombres du soir s’allongeaient dans les vergers. Le ciel bleu et les nuages légers, chassés rapidement par un souffle

vivifiant, se reflétaient dans les flaques d'eau dont la route était couverte. Tout frémissait, tout brillait, tout semblait renouvelé et rajeuni. Madame Reynold pensa que plus d'une fois il en avait été de même pour elle et que les rayons lumineux du soleil de justice et de vérité n'avaient jamais brillé d'un éclat plus doux et plus pur qu'au travers de ses larmes. Tout en regardant le ravissant spectacle qu'elle avait sous les yeux, elle songeait à cette petite Rosa dont le cœur était si chaud, si aimant, et elle se sentait pour elle une tendresse de mère. Elle demanda à Dieu qu'il lui fût donné de cultiver cette plante précieuse et de déposer dans cette jeune âme des semences de vérité qui pussent germer en dévouement dans sa vie et attirer sur elle sa bénédiction. Comme elle finissait cette prière, la voiture s'arrêta devant la porte de sa maison, et elle put apercevoir aux fenêtres six têtes curieuses qui guettaient son retour. On ne lui laissa pas le temps de monter l'escalier. A peine était-elle entrée qu'on l'entoura, les uns la tirant par sa robe, les autres l'accablant de questions.

– Maman, ma tante, racontez-nous ce qui est arrivé ? Qui avez-vous vu ? La tante de Rosa est-elle vraiment bien malade ? Qu'a dit le médecin Est-ce qu'elle va mourir ?

Le petit Georges, lui, ne prenant encore qu'un médiocre intérêt aux événements qui excitaient si vivement celui de ses frères et sœurs, tirait plus fort que personne, mais au lieu de questionner, il se contentait de tendre sa bonne grosse mine roseaux baisers maternels. Ce fut lui qui obtint le premier une réponse. Se baissant et l'enlevant de terre, sa mère le couvrit de caresses, et les autres enfants ne s'aperçurent pas plus que lui que, derrière sa tête bouclée, elle essuyait furtivement une larme. C'est que jamais elle n'avait pu, la pauvre mère en deuil, franchir le seuil de sa demeure sans que sa blessure se rouvrît comme sous un attouchement trop rude. Comment le souvenir de ce qu'elle avait perdu ne se serait-il pas mêlé à sa reconnaissance pour les richesses qui lui étaient restées ?

En entrant dans le salon, Madame Reynold avait repris son empire sur elle-même, et toute trace d'une émotion inusitée avait disparu de sa figure pensive. Elle raconta sa visite, les espérances que le médecin avait données, malgré la gravité du mal, le dévouement touchant de Marthe à sa vieille

maîtresse qu'elle soignait comme sa propre mère, et enfin la résolution de Rosa et l'approbation qu'elle avait obtenue.

Cécile parut fort contrariée.

– Quelle absurdité de n'avoir pas voulu venir auprès de nous, dit-elle d'un ton dédaigneux. S'agure-t-elle qu'elle pourra être bonne à quelque chose ? Il y a de quoi mourir de tristesse d'être toute la journée dans une chambre où l'on ne voit pas clair et où l'on ose à peine faire un mouvement.

– Et toi, Alfred, qu'en penses-tu ? demanda Madame Reynold en se tournant vers le jeune garçon dont les yeux avaient brillé tandis qu'il écoutait la dernière partie du récit de sa tante.

– Je pense que Rosa a bien fait ; je suis sûr que Blanche aurait fait comme elle.

– Je le crois aussi. Rosa a montré aujourd'hui du cœur et du courage, il n'y a pas beaucoup d'enfants de son âge, surtout parmi ceux qui, élevés à Paris, n'ont jamais eu l'occasion de faire un pas sans être accompagnés, qui eussent oublié toute crainte aussi complètement qu'elle l'a fait pour venir chercher le médecin.

– Nous avons déjà pu voir, dit Cécile d'un ton sec, que Rosa ne craint pas beaucoup de se trouver seule sur les grands chemins.

Madame Reynold fut très mécontente de cette observation et de l'esprit qui l'avait dictée. Elle ne voulut pas cependant reprendre Cécile, car une longue expérience lui avait montré que les réprimandes souvent répétées ne faisaient que l'aigrir davantage. Elle n'espérait agir sur elle qu'à la longue et par une influence douce et inaperçue, ou plutôt elle n'attendait que de la grâce toute-puissante de Dieu le changement qu'elle lui demandait chaque jour.

– Je voudrais bien savoir, reprit Cécile après un moment de silence, combien de minutes Rosa sera restée sur cette petite chaise où vous l'avez laissée, tante ? Elle est toujours comme un oiseau qui sautille ou comme un poisson qui frétille.

– Rosa avait un si grand désir de se rendre utile que je suis convaincue qu'elle aura pu surmonter sa vivacité naturelle. Je l'ai vue donner à boire à la malade et arranger son oreiller. Elle s'y prenait très bien et personne n'aurait pu croire qu'elle en était à son premier essai.

Madame Reynold fit inutilement chercher une garde. Une seule était disponible, et encore ce n'était que pour le lendemain. Elle fut retenue et le messager partit avec les médicaments prescrits par le médecin.

– Nous voilà donc seules à nous deux pour la nuit, dit Marthe après avoir reçu le messager.

– Oui, répondit Rosa, je suis bien contente de ne pas être partie avec Madame Reynold.

En parlant ainsi, elle jetait un regard à moitié rassuré sur la figure immobile de sa tante que la lampe éclairait d'une lueur blafarde et qu'une souffrance passagère contractait de temps à autre.

– Il faudra bientôt vous aller coucher, reprit Marthe ; vous avez eu une rude journée.

– Oh non !.. oh ! je vous en prie, Marthe, ne m'envoyez pas me coucher toute seule là-haut.

En entendant l'accent suppliant de l'enfant, Marthe n'insista pas. Elle l'installa bien commodément dans le grand fauteuil de Madame Darcy avec une chaise sous ses pieds. Elle lui lit une rôtie au vin qu'elle la força d'avaler avant de s'endormir.

– Et vous, Marthe ? dit la petite fille.

– Ne vous occupez pas de moi. J'ai tout ce qu'il me faut... Si seulement ma chère maîtresse pouvait aller mieux !

– Vous m'éveillerez s'il y a quelque chose, Marthe, promettez-le-moi.

– Oui, oui, soyez tranquille.

Marthe s'assit sur la petite chaise au pied du lit, et Rosa ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. Rien ne remuait dans cette chambre à demi éclairée. C'était un silence si complet que, sans la respiration douce et égale qui entr'ouvrait les lèvres de la petite dormeuse, on eût pu le prendre pour celui de la mort.

Tout à coup, un peu après minuit, Marthe crut voir remuer sa maîtresse. Elle se leva et s'aperçut qu'elle avait dégagé son bras de dessous la couverture, et que ses lèvres s'agitaient comme pour parler. Elle se pencha sur elle, mais elle ne put rien distinguer qu'une sorte de murmure inarticulé.

Cependant les lèvres remuaient toujours. A force de tendre l'oreille elle parvint à saisir quelques mots dont elle ne put comprendre le sens. Il lui

sembla que la malade disait :

– Parlez-moi de lui... Répétez ce qu'il a dit.

– Est-ce du médecin que vous voulez parler ? demanda Marthe en élevant la voix pour se faire mieux entendre ; il a dit que vous seriez mieux demain

Madame Darcy ne répondit pas, mais son regard conserva une expression d'angoisse et de trouble qui disait clairement : Ce n'est pas cela. Marthe s'en aperçut.

– Ne vous agitez pas, reprit-elle ; dans un moment vous pourrez mieux parler et je vous comprendrai.

Rosa s'était réveillée et levée en sursaut. Elle s'approcha du lit, les yeux encore tout aveuglés de sommeil, et cherchant à se rappeler pourquoi elle ne dormait pas dans le sien comme de coutume.

– Elle me parle et je ne puis la comprendre, lui dit Marthe d'un air désespéré.

Rosa fixa ses yeux sur les lèvres de la malade qui remuaient comme pour prononcer un nom, mais aucun son ne s'en échappait.

Au bout d'un instant seulement elle parvint à saisir ces mots :

– Dites-moi son nom.... son nom...,

Marthe et elle se regardèrent avec angoisse.

– Quel nom ? dit Rosa.

– Qui peut le savoir ? répliqua Marthe, c'est sans doute le délire.

Après quelques minutes d'une lutte pénible entre le mal qui enchaînait sa parole et une pensée qui l'obsédait, la malade ferma les yeux et parut s'assoupir. Marthe reprit son poste d'un air découragé et Rosa ne tarda pas à retrouver dans le grand fauteuil son sommeil paisible et ses rêves sans terreur.

Vers le matin la même scène se renouvela avec plus d'insistance encore de la part de la malade, et une tension plus douloureuse de la pauvre fille et de l'enfant pour comprendre ce qu'elle ne pouvait exprimer.

Un sommeil agité, entrecoupé de soubresauts, succéda à cette seconde crise. Mais Rosa resta éveillée dans son fauteuil, suivant du regard les lueurs grises de l'aube qui commençaient à se mêler à celles de la lampe. En quelques minutes, un monde de pensées nouvelles traversa son cerveau. Elle avait entendu dire à Madame Reynold que le nom de Jésus avait apaisé

la mère de Germaine sur son lit d'agonie. N'était-ce pas de ce nom que sa tante avait besoin, elle aussi, pour la soutenir et la consoler ? Le petit Evangile doré sur tranche que lui avait donné Madame Reynold était sur la table près d'elle. Elle le prit, l'ouvrit machinalement, et chercha à en lire quelques paroles à la lumière défaillante de la lampe. Elle le tenait encore à la main, lorsqu'un gémissement de sa tante la rappela près du lit.

– Son nom, dites-moi son nom... répéta encore Madame Darcy, cette fois plus distinctement qu'auparavant.

– Est-ce le nom de Jésus ? demanda Rosa d'une voix douce, mais claire, qui parvint sans peine aux oreilles de la malade.

Un regard d'intelligence et de joie brilla dans son œil à demi éteint.

– Je l'avais oublié, dit-elle avec effort, oui, Jésus...

Jésus, oui, Jésus, c'est bien là le nom qu'il faut à ceux qui vont mourir ; c'est bien le nom qui illumine de son doux éclat la sombre vallée. Pour qui le prononce avec foi, la mort est dépouillée de ses terreurs, la terre n'a pas de liens qui ne puissent se rompre sans efforts, le ciel s'ouvre, et les choses invisibles deviennent visibles. Ah ! qu'importe qu'on ne l'ait pas sur les lèvres, ce nom béni, pourvu qu'on l'ait dans le cœur. Qu'importe que la mémoire soit en défaut si l'âme se souvient. Jésus ne demande pas d'être appelé par son nom pour se tenir près du cœur qui l'invoque.

La malade avait fermé les yeux, et une expression de paix et de bien-être se répandit sur toute sa figure.

Un long et profond silence succéda à ce court entretien. La vieille dame ne dormait pourtant pas car on vit bientôt les muscles de son visage s'agiter comme quand elle voulait parler.

– Répétez-moi ce qu'il a dit. pour moi. reprit-elle avec effort.

Comment répondre à cet appel ? Oh ! comme Rosa regretta en ce moment de ne pas avoir prêté une attention plus sérieuse aux lectures qu'elle avait entendues chez Madame Reynold, et de n'avoir pas mieux étudié pour elle-même ce livre divin qu'elle tenait dans sa main, mais sans savoir où chercher une de ces paroles de vie qui lui étaient demandées. Elle ouvrit machinalement le petit volume et lut :

« Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. »

Elle le ferma, ne sachant pas si ces mots étaient bien ceux qu'il fallait, mais la malade qui la regardait avidement, lui fit signe de lire encore. Cette fois le passage sur lequel elle tomba était celui-ci :

« Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi. »

– La vie !. répéta la mourante, et elle parut se recueillir encore. Un peu plus tard, on l'entendit murmurer quelques mots. Marthe se pencha sur son oreiller et saisit cette prière :

– Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains.

C'était une scène solennelle. Les premiers rayons du jour avaient enfin pénétré au travers des persiennes et faisaient pâlir de plus en plus la lampe qui mourait faute d'huile. Rosa qui, malgré l'ignorance de son âge, sentait qu'elle assistait à quelque chose de sérieux et de grand, se tenait debout, son petit Evangile serré dans ses deux mains. Marthe était à genoux au pied du lit, le regard fixe et attaché sur celle qui, depuis plus de vingt ans, était le centre de toute sa vie. La malade avait fermé les yeux et joint les mains sur sa poitrine. Quelques soupirs s'échappèrent de sa bouche entr'ouverte, puis elle resta immobile. Après un moment d'attente et d'anxiété, Marthe s'approcha de cette figure sur laquelle la mort avait déjà laissé son empreinte. Elle ne sentit pas le plus léger souffle, et la main qu'elle prit retomba inerte et glacée. Elle ne prononça pas une parole, mais elle ferma les yeux de sa maîtresse, et après avoir regardé ses traits pendant quelques minutes, elle les recouvrit d'un mouchoir blanc, toujours sans parler. Rosa la regardait faire avec étonnement.

Alors Marthe la prit par la main et la fit sortir de la chambre. Elle s'assit dans la cuisine, près du foyer éteint, et cachant son visage dans son tablier :

– C'est fini, c'est fini, dit-elle en pleurant.

– Est-elle morte ? dit Rosa, qui ne pouvait encore y croire.

Marthe ne répondit que par un sanglot.

– Je ne voulais pas pleurer ainsi près d'elle, reprit-elle quand elle se fut un peu calmée ; elle est si paisible, il me semble que je pourrais la troubler.

Rosa était plus consternée encore qu'affligée.

– Quoi ! c'est la mort, dit-elle, je croyais que c'était bien plus terrible de mourir. J'aurais eu si peur cette nuit si l'on m'avait dit que ma tante serait

morte ce matin. Et maintenant, il me semble que je n'aurais plus peur de mourir moi-même.

Mais Marthe n'était pas une personne à s'absorber égoïstement dans son chagrin. Elle se souvint bientôt que Rosa avait mal dormi et n'avait presque rien pris la veille. Elle se tourna vers la petite fille, qui était assise près de la fenêtre, le regard perdu dans les profondeurs du ciel, pensant qu'en ce moment peut-être l'âme de sa tante, cette âme qui, quelques instants auparavant, était captive dans sa prison de chair, franchissait le seuil des demeures éternelles. Un rayon du soleil d'automne tombait sur la figure de l'enfant, et Marthe vit qu'elle était pâle et défaite. Elle se leva donc et se mit à rallumer le feu. Il ne lui fallut pas longtemps pour avoir une bonne tasse de café bien chaud qui restaura grandement Rosa et ramena un peu de couleurs sur ses joues. Mais elle ne put rien manger. Des larmes lui auraient fait du bien, mais jusqu'alors le saisissement l'avait emporté de beaucoup sur la tristesse.

Marthe la pria d'aller chercher le vieux jardinier et sa femme. En traversant le jardin où s'épanouissaient les roses d'automne et quelques arbustes tardifs tout en fleurs, elle s'étonnait de ce calme et de cette fraîcheur de la nature. Il lui semblait que tout autour d'elle aurait dû revêtir la livrée sérieuse que ses pensées avaient prise depuis quelques heures. Avoir vu mourir ! c'est un grand pas dans la vie. Nous savons tous que l'on meurt, mais nous ne le croyons bien que lorsque nous avons vu le sceau de la mort sur un visage aimé.

Lorsque Rosa revint avec le vieux jardinier et sa femme, la garde était arrivée. Marthe exigea que la petite fille se laissât conduire de suite chez Madame Reynold, et Rosa y consentit sans peine. Elle avait besoin de trouver quelqu'un qui pût lui expliquer ses propres impressions et la guider dans ce monde de pensées nouvelles où elle venait de faire son entrée.

XXIII

Madame Reynold comprit que Rosa avait besoin de solitude. Elle l'emmena dans sa chambre et, l'ayant fait asseoir tout près d'elle, elle lui demanda les détails de cette nuit si solennelle. L'enfant raconta tout, simplement, et sans se douter qu'elle eût été choisie pour porter à une âme environnée d'obscurité le message consolant de son Dieu.

Madame Reynold ne put s'empêcher de répéter intérieurement ces paroles :

« Tu as tiré une parfaite louange de la bouche des enfants. »

Mais elle se garda bien de le dire à Rosa, car elle ne voulait pas qu'aucune tentation d'orgueil, aucun retour sur elle-même et sur le rôle qu'elle avait joué, vînt se mêler à des impressions si sérieuses. Elle l'attira sur son cœur et, écartant ses cheveux, l'embrassa tendrement au front.

Cette caresse maternelle fit enfin déborder le cœur de Rosa. Elle fondit en larmes et pleura longtemps, la tête appuyée sur l'épaule de cette amie dont elle sentait plus que jamais le cœur de mère. Madame Reynold ne fit rien pour arrêter ces larmes ; il fallait que les émotions éprouvées depuis la veille eussent un libre cours.

– Je voudrais avoir plus aimé ma tante, murmura Rosa au travers de ses sanglots.

– Je le comprends, chère enfant, nous n'aimons jamais assez et nous ne le sentons que lorsqu'il est trop tard. C'est là la plus grande amertume de nos regrets quand nous perdons un de ceux que nous aurions pu rendre bien heureux si notre cœur avait été plus riche et plus aimant. Mais il faut porter à Dieu cette douleur et lui demander que ce soit pour vous une leçon que vous n'oublierez pas.

Quand Rosa eut bien pleuré et déversé dans le cœur de son amie tous les regrets qui oppressaient le sien, tous les reproches qu'elle avait à se faire,

Madame Reynold l'étendit sur son lit, la couvrit d'un châle épais, et la laissa prendre un repos dont elle avait vraiment grand besoin. Lorsqu'elle rentra dans le salon, les enfants l'entourèrent en lui demandant de leur dire tout ce que Rosa lui avait raconté.

– Et maintenant que va-t-elle devenir, demanda Cécile, puisque son père est en Amérique et qu'elle n'a point de parents ?

– Ma tante ?. dit Alfred d'un air suppliant, mais il n'acheva pas sa phrase.

– Elle viendra chez nous, n'est-ce pas, maman ? s'écria la petite Mina en jetant ses deux bras autour du cou de sa mère.

– Vous avez deviné mon projet, mes chers enfants, dit Madame Reynold ; Rosa viendra auprès de nous, ou plutôt elle y restera depuis aujourd'hui.

– Le sait-elle ?

– Non ; elle n'a pas eu une pensée pour elle-même ; et je ne crois pas qu'elle se soit demandé ce qu'elle allait devenir. Mais je n'ai pas le moindre doute qu'elle ne se trouve heureuse de venir vivre près de nous.

En effet, Rosa se trouva bien heureuse quand on lui fit part de cet arrangement. La chose ne fit aucune difficulté. Madame Reynold alla voir Marthe, qui comprit tout de suite que l'enfant serait mieux dans cette maison amie qu'auprès d'elle. Lorsque le testament de Madame Darcy fut ouvert, on apprit qu'elle avait laissé tout son avoir au père de Rosa, à part une rente pour sa fidèle Marthe. Il fut donc décidé que celle-ci habiterait la petite maison et serait chargée de l'entretenir, de même que le jardin, jusqu'au moment où M. de Lastès aurait pu donner ses directions sur les arrangements qu'il voulait prendre.

Marthe parut satisfaite.-Il lui en aurait beaucoup coûté de quitter cette maison, que tant d'années qui s'y étaient écoulées doucement lui avaient rendue bien chère. Elle espérait que le nouveau propriétaire finirait par s'y établir et qu'elle y reverrait la joyeuse figure de Rosa et y entendrait de nouveau cette voix qui, pendant quelques mois, en avait été la vie et l'animation.

Deux jours avaient suffi pour opérer un grand changement dans l'esprit mobile de la petite fille. Sans doute, les pensées sérieuses et les bons désirs ne s'étaient pas évanouis sans laisser de trace. Le matin et le soir elle lisait sa Bible avec une attention qu'elle n'avait pas encore apportée à cette

lecture. Souvent, dans la journée, elle était ressaisie par le souvenir de cette scène solennelle, de ce lit de mort, le premier près duquel elle se fût trouvée. Mais, entourée d'autres enfants, gaie et légère de sa nature, Rosa fut prompte à reprendre goût aux plaisirs de la vie. La première fois que Marthe vint la voir, le lendemain de l'enterrement, elle eut peine à en croire ses oreilles, lorsqu'elle entendit du vestibule un grand éclat de rire, qui ne pouvait venir que de la bouche de Rosa, car il n'y avait pas deux rires aussi frais et aussi parfaitement joyeux que le sien. Aussi la bonne fille reçut ses caresses d'un air triste et sévère. Rosa comprit bien vite à quoi elle devait attribuer cette froideur.

– Je voudrais retourner avec vous, Marthe, dit-elle, en se suspendant pour la seconde fois à son cou.

– Non, Mademoiselle Rosa, il vaut mieux que vous restiez ici. Notre maison n'est pas gaie, je vous assure, et je crois que les murs de la chambre de ma pauvre maîtresse seraient bien étonnés d'entendre des éclats de rire comme ceux que l'on entend ici.

– Je vous ai fait de la peine, Marthe ; j'en suis si fâchée, dit Rosa.

Et la pauvre petite avait les yeux pleins de larmes.

– N'en parlons plus. Je sais bien que les enfants sont des enfants, et qu'il ne faut pas leur demander ce qu'ils ne peuvent pas donner. Ils oublient vite ; heureusement pour eux, peut-être.

– Mais, Marthe, je vous assure que je n'ai pas oublié. Je suis triste au fond, mais c'est plus fort que moi : je ne puis pas m'empêcher de rire.

Marthe s'en alla le cœur un peu gros, et Rosa garda de sa visite un malaise qui dura tout le jour. Le soir elle résolut de ne se permettre aucun jeu le lendemain, et jusqu'à midi elle réussit à être excessivement taciturne, au grand étonnement des autres enfants qui cherchaient par toutes sortes de moyens à l'égayer.

L'après-midi, Madame Reynold, qui comprenait tout ce qui se passait dans le cœur de l'enfant, l'emmena avec elle pour faire quelques visites de charité. Cette occupation était en harmonie avec les pensées et les désirs qui remplissaient l'esprit de Rosa ; aussi se trouva-t-elle heureuse de suivre cette amie dont la seule présence exerçait sur elle une influence salutaire, et d'écouter les douces paroles qu'elle adressait aux indigents et aux malades.

Le petit frère de Germaine ne fut pas oublié. Le pauvre enfant n'avait jamais été fort ; depuis son séjour dans la hutte de la forêt, une fièvre lente le minait. Il était arrivé à un tel état de maigreur, de faiblesse et de dépérissement qu'il n'y avait plus en lui que ses grands yeux, aussi noirs que ceux de sa sœur, mais bien plus enfoncés, qui conservassent quelque vie. Le médecin disait que l'air de la campagne et le lait chaud pourraient encore le remettre. Madame Reynold promit de tout arranger pour qu'il pût passer une quinzaine de jours dans une ferme dont elle connaissait les habitants, et où il trouverait toutes les conditions de guérison. Sa sœur devait l'accompagner pour le soigner. Après avoir fait cette promesse, Madame Reynold s'assit près du petit lit, et prenant dans sa main une des petites mains brûlantes de l'enfant, elle lui parla avec tant de bonté et lui raconta de si belles histoires, que l'on vit bientôt un faible sourire se dessiner sur ses lèvres décolorées. Elle avait apporté avec elle de jolies images, dont chacune représentait une scène de l'Evangile. Après lui en avoir expliqué deux ou trois, elle les lui laissa et se leva pour partir.

Le petit malade la suivit d'un regard de regret. Le père l'accompagna jusqu'à la porte, sa casquette à la main, se confondant en remerciements. Germaine, toujours timide, se contenta de faire sa plus belle révérence ; mais si sa bouche restait muette, son regard était éloquent.

– Je voudrais, dit Rosa quand elle fut dans la rue, savoir parler comme vous. Tout le monde a l'air heureux quand vous êtes là.

– Ma chère enfant, le secret de faire un peu de bien est très simple. Il faut si peu de chose pour ouvrir le cœur de ceux qui souffrent et qui sont peu habitués aux témoignages d'intérêt et d'affection. En se mettant à leur place, on est sûr d'y réussir.

Après cette visite, ce fut au tour de Rosa de conduire Madame Reynold chez Jenny et sa grand'mère que depuis longtemps elle désirait connaître. Là encore, la gêne disparut bien vite sous l'empire de la manière d'être naturelle et cordiale des visiteuses. La bonne vieille se lança à pleines voiles dans le récit de toutes les bénédictions dont elle était comblée, et dont la plus grande, disait-elle, était bien d'avoir une petite-fille comme la sienne. Elle semblait oublier qu'il y eût un revers de médaille à tous ces bonheurs dont se composait sa vie. Heureux les pauvres lorsqu'ils savent ainsi

compter un à un les bienfaits de Dieu ! Ils sont alors les privilégiés de ce monde, car ils reconnaissent dans chacune de ces faveurs, qui pour d'autres passent inaperçues, la main d'un Père et son amour.

– Quelle belle chose qu'une pauvreté supportée comme celle-là ! dit Madame Reynold en sortant, et comme je voudrais que beaucoup de ceux qui ont en apparence tout ce qu'il faut pour être heureux, pussent venir prendre des leçons de contentement dans cette petite chambre, entre cette pauvre vieille femme aveugle et cette jeune fille chétive qui n'a connu de la vie que le travail et les dures privations.

– N'est-ce pas que vous aimez Jenny ? dit Rosa.

– Oui, je l'aime pour tout ce que je sais d'elle, et aussi pour son expression paisible et modeste, et pour le regard affectueux qu'elle attache sur sa grand'mère pendant qu'elle parle. On sent qu'elle ne vit pas pour elle-même, mais pour une autre.

La soirée s'écoula agréablement entre le récit des visites qui avaient rempli l'après-midi, et une lecture intéressante. Le lendemain, Rosa demanda la permission d'aller voir Marthe, et Cécile obtint celle de l'accompagner.

Les deux petites filles partirent seules par une belle après-midi d'automne. Elles soulevaient en marchant les feuilles sèches qui jonchaient la terre autour des arbres dépouillés. Cécile était en veine d'abandon, et, comme cela lui arrivait toujours dès qu'elle ouvrait un peu son cœur, elle se plaignit de tout le monde et du peu d'affection dont elle était l'objet.

– Je sais très bien, dit-elle, que je ne suis pas aimable. On me l'a toujours dit. Si je n'étais pas là, personne n'en serait moins heureux aussi ; je pense souvent que je voudrais tomber malade et mourir. Tenez, Rosa, le docteur disait aujourd'hui que la fièvre typhoïde régnait dans la ville. Je voudrais la prendre.

– Cécile, ne parlez pas ainsi ! C'est mal ! c'est très mal ! Nous vous aimons tous, et d'ailleurs n'auriez-vous pas peur de mourir ?

– Non, je ne crois pas. Ceux qui sont bien heureux ont peur de mourir ; mais pas moi.

– Mais êtes-vous sûre que Dieu vous ait pardonné tout le mal que vous avez fait ?

Cécile ne répondit qu'en répétant qu'elle n'avait pas peur de la mort, et la conversation fut interrompue par leur arrivée à la porte de la maisonnette. Marthe les reçut de son mieux et leur donna à goûter. Rosa lui demanda la permission d'entrer un moment dans la chambre de sa tante. Elle était fermée, mais pour lui complaire, Marthe ouvrit les persiennes, et pendant que Cécile qui ne tenait pas, quoi qu'elle pût en dire, à chercher les idées lugubres, restait près du feu de la cuisine, elles causèrent quelques moments ensemble de ce qui s'était passé si peu de jours auparavant. Dans cet entretien amical toute impression pénible disparut du cœur honnête de la bonne Marthe ; elle ne se souvint que d'une chose : c'est que la petite fille avait trouvé les paroles qui avaient consolé sa maîtresse à ses derniers moments.

– Qui vous a appris à parler de ces choses ? demanda-t-elle à l'enfant.

– Je ne sais pas. Je me suis souvenue de ce que Madame Reynold m'avait raconté de la mort de la mère de Germaine, et le reste m'est venu tout seul. Je pense que c'est Dieu qui m'a aidée, car je ne savais pas ce que j'allais dire. Ces passages étaient marqués dans le petit Evangile de Madame Reynold, et le livre s'est ouvert de lui-même.

– Et cette pauvre femme, qui est morte dans cette misérable hutte, a été consolée par ce même nom de Jésus ? dit Marthe d'un air pensif. Une voleuse... et ma maîtresse qui n'avait jamais fait de tort à qui que ce fût au monde ; elles ont appelé le même Sauveur sur leur lit de mort ! Ah ! je voudrais savoir ce qu'il y a dans ce nom de Jésus qui fait tant de bien. J'avais toujours pensé que pour mourir tranquille il fallait seulement avoir bien fait son devoir dans ce monde ; je commence à craindre que cela ne puisse pas suffire.

– Madame Reynold pourrait vous expliquer tout cela., Marthe ; moi je suis trop ignorante. Mais il vous faut lire la Bible ; je crois qu'elle est aussi bien pour ceux qui vivent que pour ceux qui vont mourir.

– Oui, quand on la comprend, répondit Marthe avec un soupir.

– Oh ! Marthe, quand papa sera revenu, nous viendrons demeurer avec vous, et alors nous serons très heureux tous ensemble. Vous ne serez plus toute seule et triste comme à présent.

Marthe embrassa Rosa, mais elle conserva un air soucieux, et toutes deux allèrent rejoindre Cécile. Les petites filles partirent chargées d'un gros bouquet de roses d'automne.

Le soir Cécile se plaignit d'un violent mal de tête. Sa tante la fit mettre au lit, et lorsqu'elle alla la voir, elle la trouva en proie à un accès de fièvre assez fort. Elle veilla près d'elle, et fut très soulagée en la voyant tomber, vers le matin, dans un profond sommeil. Mais pendant quelques jours les mêmes symptômes se renouvelèrent, et enfin le médecin déclara que Cécile était atteinte d'une fièvre typhoïde qui paraissait devoir présenter une certaine gravité. Madame Reynold s'établit dans la chambre de la malade, et les autres enfants furent relégués dans un corps de logi éloigné du foyer de la contagion. Une garde vint l'aider pour les soins pénibles qu'il fallait donner jour et nuit à la pauvre enfant, et, toute dévouée à sa tâche du moment, elle s'y consacra en remettant à Dieu les autres objets de sa sollicitude, avec ce calme et cet oubli complet d'elle-même qui la caractérisaient.

Lorsque la paix et la soumission y règnent, une chambre de malade est un sanctuaire où il semble que des pensées du ciel puissent seules pénétrer. Mais il n'en était pas ainsi dans la chambre de Cécile ; la souffrance et l'agitation de la fièvre ne faisaient que mettre au jour les défauts de son caractère. Elle s'impatiait, accusait tout le monde de la négliger, et, dans son délire, elle se plaignait sans cesse de l'abandon où la laissait sa tante. Celle-ci ne quittait pas son chevet, et trouvait des forces inépuisables pour la soigner et adoucir ses angoisses. La maladie fut longue. Au bout de vingt et un jours le médecin ne pouvait encore se prononcer sur son issue.

Un soir cependant le mal sembla près de céder. Cécile s'endormit d'un sommeil qui paraissait être profond et réparateur ; la garde se retira dans un petit cabinet voisin et Madame Reynold, après avoir longtemps veillé un livre à la main, finit par s'assoupir dans son grand fauteuil. Quelques heures se passèrent sans que rien troublât le silence. Madame Reynold tressaillit et ouvrit tout à coup les yeux avec cette inquiétude subite qui vous saisit lorsqu'on s'est endormi près d'un malade. Au même moment, la porte qui était en face d'elle s'entr'ouvrit et Mariette parut sur le seuil, lui faisant signe qu'elle avait à lui parler.

– Madame, lui dit-elle d’une voix agitée, je ne sais pas ce qu’a M. Alfred. Il est malade, j’en suis bien sûre ; je crois qu’il faut que vous veniez auprès de lui.

Madame Reynold ne se le fit pas dire deux fois. Réveiller la garde, l’installer à la place qu’elle avait occupée, lui donner ses instructions, tout cela si doucement que le sommeil de la malade n’en fût point troublé, ce fut l’affaire d’un instant. Deux minutes après l’apparition de Mariette, Madame Reynold entra dans la chambre d’Alfred.

Il était assis sur son lit, appuyé sur ses oreillers, la respiration oppressée, les yeux fixes et brillants. Il ne reconnut pas sa tante.

– Savez-vous où je suis ? disait-il, est-ce bien le chemin ? oh ! dites-moi si c’est bien le chemin. Je ne voudrais pas me perdre, car il faut que j’arrive bientôt, oui bientôt, je suis si fatigué.

Il prononça ces derniers mots d’un ton qui exprimait si bien un épuisement complet que sa tante en fut tout émue. Elle s’approcha du lit et posa sa main sur sa tête brûlante. Le contact de cette main fraîche et légère parut immédiatement le calmer et le soulager. Il resta quelques moments immobile, et les yeux fermés.

– Il faut aller chercher le docteur, Mariette, dit Madame Reynold à voix basse.

L’enfant tressaillit et rouvrit les yeux,

– Oh ! j’oubliais.... dit-il, il ne faut pas s’endormir, il faut marcher, car je veux arriver bientôt.

– Où veux-tu aller, cher enfant ? demanda sa tante.

– Où je vais ? on demande où je vais ? Vous devriez le savoir, mais je veux bien vous le dire, parce que je suis si content d’y aller. Je vais dans un beau pays... j’ai oublié le nom. Je sais seulement que tout y est beau et que tout le monde y est heureux. Il faut me laisser marcher, je voudrais être déjà arrivé.

Le médecin vint, prescrivit quelques réactifs propres à dégager le cerveau, promit de revenir de bonne heure le matin, et se retira en secouant la tête.

– Je serais bien moins inquiet, dit-il, s’il s’agissait de tout autre, mais cet enfant n’a pas la force de résister.

Madame Reynold resta seule près du lit d'Alfred. Dans aucune de ses épreuves, elle n'avait livré son âme à la faiblesse ou à la révolte ; mais cette nuit-là, il lui sembla que sa coupe était pleine, si pleine qu'elle allait déborder. Dans son angoisse elle ensevelit sa figure dans ses mains et murmura à plusieurs reprises :

– Mon Dieu, ta volonté et non pas la mienne.

C'est que cet enfant chétif, ce pauvre enfant, qu'elle n'avait pourtant pas mis au monde, tenait à son cœur par des liens si intimes et si forts qu'elle ne se sentait pas le courage de les voir se briser. Sa faiblesse et sa dépendance le lui avaient rendu plus cher que ne l'eût été un enfant bien portant et plein de vie. Et puis il était comme un legs de Blanche qui l'avait tant aimé ; en lui seul elle retrouvait le souvenir vivant et douloureux de sa fille ; son cœur était le seul qui répondît au sien et qui n'eût rien oublié. Involontairement elle pensa au petit oiseau écrasé, et son cœur se serra. Elle l'avait aimé aussi comme un souvenir vivant, et ses soins n'avaient pu le préserver de la mort. Il lui semblait que toutes les fleurs qui avaient crû sur son sentier allaient s'effeuiller une à une, et que bientôt il ne lui resterait plus que les tiges flétries.

Madame Reynold se livra quelques moments à cette rêverie douloureuse. L'extrême fatigue que l'émotion avait surmontée au premier abord, mais qui n'avait pas tardé à reprendre ses droits, lui ôtait la force et jusqu'à la volonté de réagir et de contenir ces flots d'amertume qui envahissaient son âme. Mais Dieu, qui l'avait soutenue tant de fois, ne l'abandonna pas à sa faiblesse. Tout vient de lui, et la main qui courbe sous l'épreuve est la même qui relève et soutient.

« Ta force durera autant que tes jours, » se dit-elle en relevant la tête, et consolée par cette promesse, voyant que son malade dormait assez paisiblement, elle se décida à prendre elle-même quelques instants de repos, bien sûre que le plus léger mouvement suffirait pour interrompre son sommeil. Ainsi, tour à tour veillant, dormant ou élevant son âme à Dieu, elle vit poindre derrière le rideau baissé les premières lueurs du matin.

Ceux qui n'ont jamais passé une longue nuit d'hiver auprès du lit d'un malade bien-aimé ; ceux qui n'ont pas vu à la lueur grise du crépuscule la lampe de nuit pâlir et les traits chéris qu'ils interrogent avec tant d'anxiété

prendre sous les reflets de cette lumière blafarde un aspect qui les fait frissonner ; ceux qui ne connaissent pas le froid glacial et pénétrant de cette heure matinale, la lassitude, le découragement qu'elle amène avec elle ; ceux-là ont encore à apprendre une des rudes leçons de la vie. Heureux sont-ils s'il ne faut pas la répéter trop de fois !

Le médecin revint, et comme à sa première visite, il ne donna pas d'espoir.

Cette fois, Madame Reynold put dire du fond de son cœur : Que ta volonté soit faite.

XXIV

Lorsque Madame Reynold retourna auprès de Cécile, elle la trouva un peu mieux, bien qu'elle n'eût pas encore repris sa connaissance. Tandis qu'elle écrivait pour la garde les indications les plus précises de tout ce qui devait être fait à chaque heure du jour, la porte s'entr'ouvrit doucement et une bonne figure apparut, toute rose et toute souriante, malgré quelques larmes qui brillaient dans deux yeux bruns, où rayonnaient la bonté et le dévouement.

– Noémi ! dit Madame Reynold en tendant la main à la nouvelle arrivée, vous êtes la bienvenue à l'heure de la détresse comme à l'heure de la joie.

– Je voudrais l'être plus encore, dit la fille du docteur, il me semble qu'il doit y avoir quelque chose à faire pour moi dans cette maison. Si je n'y suis pas venue plus tôt, c'est que mon père m'en avait interdit l'entrée, mais quand j'ai appris ce matin qu'il avait été appelé pour Alfred, je lui ai déclaré qu'il n'y avait pas de défense qui tint contre ma volonté de venir partager vos inquiétudes et vos fatigues, et ce bon père a été tout à fait de mon avis. Vous allez me céder cette petite malade. Cette chambre sera mon royaume, et vous savez que je ne suis pas une garde-malade novice.

– C'est Dieu qui vous envoie, dit Madame Reynold, car vous me tirez d'une véritable détresse où me mettait l'impossibilité de soigner à la fois ces deux enfants, à la distance où sont leurs chambres. Mais dois-je accepter votre dévouement, chère amie ? Je le ferais sans hésiter si je ne pensais qu'à vous, mais votre mère ?.

– Ma mère a été la première à me dire : Va ! Je crois que je suis invulnérable aux maladies, et vous savez que ne rien craindre est la meilleure recette pour n'avoir rien à craindre.

En parlant ainsi, Mademoiselle Noémi s'assit près du lit et prit dans sa main l'une des mains sèches et brûlantes de Cécile. 1

Il n'y avait pas moyen de s'opposer à son installation et de lui contester ses droits de garde-malade ; Madame Reynold se sentait d'ailleurs trop soulagée par ce secours inattendu pour essayer de la détourner de son projet. Elle l'embrassa tendrement en lui disant : Dieu vous bénisse. Puis elle retourna auprès de son malade.

Pendant deux semaines, deux longues semaines, quelques lueurs d'espoir luttèrent contre les prévisions du médecin et contre celles de son propre cœur. Elle partageait seule avec Mariette les soins qu'exigeait jour et nuit l'état d'Alfred. Son délire l'avait rien de violent, ni même de très incohérent. Il parlait souvent de ce beau pays où ceux qui s'aiment ne doivent plus se séparer. Il prenait sa tante par la main, la forçait à se pencher sur lui, et lui demandait tout bas, si bas qu'elle avait peine à l'entendre, si elle ne croyait pas que lui aussi aurait bientôt des ailes comme les anges pour exécuter les commandements de Dieu. Et quand elle lui avait répondu affirmativement, un sourire radieux et enfantin, illuminait sa figure, et on l'entendait répéter : Moi aussi ! moi aussi !

D'autres fois, il récitait de beaux passages des psaumes ou de l'Evangile, ou bien encore il appelait Blanche auprès de lui et semblait s'entretenir avec elle, faisant lui-même les demandes et les réponses, d'une voix basse et mystérieuse qui donnait à Madame Reynold une émotion involontaire. Cela dura longtemps. Il ne paraissait pas plus malade, mais ses forces s'usaient, et chaque jour sa constitution affaiblie offrait plus de prise au mal lent qui le consumait.

Que devenait notre petite Rosa pendant ce temps ? Elle errait dans la partie de la maison qui ne lui était pas interdite, elle travaillait un peu avec Mina, elle jouait un peu avec le petit Georges, elle allait au jardin lorsqu'un rayon de soleil d'automne l'y conviait ; elle trouvait les journées longues, et le soir, des pensées bien noires l'obsédaient. On ne l'entendait plus rire et chanter, et la petite Mina n'était guère plus tranquille qu'elle.

Un jour, Rosa oublia la défense qu'elle avait reçue de pénétrer dans la partie de la maison qui était plus spécialement le domaine de la maladie. Elle arriva jusqu'à la porte de Cécile, et il se trouva que cette porte était justement entr'ouverte. La tentation était bien forte, et nous savons que Rosa mettait rarement l'intervalle d'une réflexion entre le moment de la

tentation et celui où elle y cédait. Elle poussa doucement cette porte et avança la tête.

Cécile était encore dans son lit, et comme elle était changée ! Rosa avait peine à la reconnaître avec ses yeux caves, ses joues creuses, son regard incertain et ses bras décharnés étendus devant elle sur les couvertures. Tandis que la petite fille la considérait avec un mélange d'effroi, d'étonnement et de pitié qui la rendait muette et immobile, Cécile l'aperçut tout à coup et jeta un cri de joie.

– Rosa ! oh ! venez ! Ne vous en allez pas sans me parler ! Je m'ennuie tant ! je suis toujours seule ! Venez plus près, Rosa !

Comment résister à de semblables instances et à ce regard suppliant ? Rosa vint et s'assit près du lit.

– Comment êtes-vous, Cécile ? Comme vous avez l'air malade !

– Je ne suis plus malade, mais faible seulement, si faible que je ne puis qu'avec peine me tourner dans mon lit. J'ai faim, j'ai si faim, et on ne me permet pas de manger. Rosa, soyez plus charitable que les autres, donnez-moi cette assiette de biscuits qui est là-bas.

Rosa se leva et fit ce qui lui était demandé, sans douter qu'elle commit une grande imprudence. Cécile se jeta sur l'assiette, et au lieu de prendre un biscuit comme Rosa s'y attendait, elle la vida Dut entière dans son mouchoir de poche et en décora quelques-uns avec une avidité qui rendit toute conversation impossible.

– Je suis contente que vous soyez venue, Rosa, dit-elle enfin ; depuis un temps infini je ne vois que la demoiselle Noémi, toujours Mademoiselle Noémi et son éternel sourire. Cela m'ennuie. Dites-moi combien de temps j'ai été malade.

– Je ne sais pas bien, dit Rosa, laissez-moi compter. Il me semble que vous êtes tombée malade au milieu de novembre, et nous sommes maintenant tout près de Noël ; cela fait donc plus d'un mois.

– Est-ce possible ? Et, pendant tout ce temps, ma tante n'est venue auprès de moi que de petits oments. Elle entre le matin, me dit quelques mots et sort aussitôt, comme si elle avait peur de respirer l'air de cette chambre. Ah ! je vois bien maintenant que je ne m'étais pas trompée, et que personne n'a d'affection pour moi.

– Oh ! Cécile ! pouvez-vous parler ainsi ! s'écria Iosa avec indignation, pouvez-vous être si ingrate ! Qui est-ce qui vous a soignée nuit et jour pendant tous les premiers temps de votre maladie ? qui est-ce qui a veillé près de votre lit jusqu'à en être si pâle et si maigre que vous auriez eu peine à reconnaître la figure de votre tante ? Et certainement elle ne vous aurait pas quittée et n'aurait laissé à personne la place qu'elle avait auprès de vous, si Alfred n'était tombé malade, bien plus malade en core que vous ne l'étiez.

– Alfred est malade ? dit Cécile, qui devint très pâle.

– Il est très mal, et Madame Reynold ne l'a quitté depuis quinze jours que pour venir tous les matins passer un moment près de vous.

– Oh ! mon Dieu, est-ce vrai ? dit Cécile en couvrant sa figure de ses mains. Sa voix exprimait une telle angoisse, que Rosa en fut effrayée et craignit d'avoir fait une imprudence en lui annonçant si brusquement la maladie de son frère.

– Cécile, dit-elle, chère Cécile, ne vous effrayez ; pas ainsi ! Dieu peut guérir Alfred. Nous le lui demanderons tant qu'il le guérira, j'en suis sûre. Je suis fâchée de vous avoir dit cela. J'aurais dû penser que vous n'aviez pas encore la force de supporter les mauvaises nouvelles. Cécile, parlez-moi !... dites-moi que vous n'êtes pas fâchée contre moi !

– Laissez-moi, Rosa, laissez-moi ! Vous ne pouvez rien pour moi. Je veux être seule, entendez-vous ?

Rosa, presque effrayée du ton irrité de la jeune fille, obéit et quitta la chambre, non sans regretter amèrement la désobéissance qui l'y avait amenée et l'imprudence qu'elle avait commise.

Quand elle eut disparu, Cécile releva la tête, et se laissant retomber sur son oreiller, elle versa un torrent de larmes. Elle était odieuse à elle-même elle se haïssait. Quoi ! pendant qu'elle ne songeait qu'à se plaindre et à accuser les autres, sa tante près lui avoir prodigué ses soins, ne l'avait quittée que pour veiller auprès de son frère malade, mourant peut-être. Ah ! comme elle se vit égoïste, ingrate ! comme la méchanceté de son cœur, cette méchanceté qu'elle n'avait jamais voulu ni avouer ni combattre, lui apparut en ce moment dans toute sa laideur. Dans son angoisse, elle se tordait sur

son lit, et versait des larmes amères et brûlantes lui ne pouvaient la soulager.

Mademoiselle Noémi rentra. Cécile n'était point encore assez humiliée pour vouloir lui laisser lire ce qui se passait en elle. Elle cacha sa tête sous ses couvertures et feignit de dormir jusqu'au moment où elle pensa que les traces de ses larmes étaient bien effacées. Puis, comme cette contrainte lui était pénible et qu'elle aurait voulu pleurer à son aise et sans témoins, elle se montra plus irritable et plus intraitable que jamais, jusqu'à lasser la patience, pourtant bien grande, de sa bonne et indulgente garde-malade.

La journée fut longue et difficile à passer. Tout ce que proposait Mademoiselle Noémi était rejeté l'un ton désobligeant par la pauvre enfant, qui, tout en se livrant ainsi à son mauvais naturel, aurait donné le monde entier pour ouvrir son cœur à une amie et pour entendre une parole de consolation et d'affection. Elle n'osa pas même insister pour qu'on lui dît la vérité sur l'état d'Alfred, mais elle resta éveillée jusque fort avant dans la nuit, prêtant l'oreille au plus léger bruit, et le cœur agité par un battement étrange. A minuit, il lui sembla entendre du mouvement dans la maison. Des portes s'ouvrirent et se fermèrent avec précaution ; des pas légers glissèrent dans le pas-sage ; elle crut même saisir quelques chuchotements. Assise sur son séant, la tête appuyée sur une de ses mains, l'oreille au guet, elle retenait sa respiration pour mieux entendre. Mais bientôt le silence se rétablit si profond et si prolongé, qu'elle se mit à douter que ce qu'elle avait cru entendre fût autre chose qu'un jeu de son imagination. Fatiguée de cette tension extrême que les préoccupations de son esprit avaient fait subir à tous ses nerfs, Cécile finit par tomber dans un sommeil lourd et agité, rempli de rêves pénibles et sans cesse entrecoupé de soubresauts. Chaque fois qu'elle se rendormait, il lui semblait être avec Alfred, et le voir, tantôt tel qu'il était avant sa maladie, tantôt bien portant, plein de forces, tel qu'elle ne l'avait jamais vu, tantôt enfin couché sur son lit, pâle, les yeux fermés, les deux mains croisées sur sa poitrine et tout entouré de fleurs blanches. Ce dernier rêve finit par prendre une si poignante réalité, qu'elle s'éveilla en poussant un grand cri. Mademoiselle Noémi, qui dormait sur un lit de repos dans la chambre, accourut tout effrayée auprès d'elle.

– Chère Mademoiselle Noémi, lui dit la pauvre enfant, dont la figure était bouleversée et dont les dents claquaient de terreur, mettez vite votre robe de chambre, de grâce, et allez demander comment est Alfred. J’ai rêvé. j’ai rêvé. Non, je n’ose pas dire ce que j’ai rêvé, c’est trop affreux. Allez vite, je vous en conjure.

Mademoiselle Noémi s’empressa de se rhabiller ; elle alluma une bougie, mais au moment de quitter la chambre, elle se retourna vers Cécile d’un air de doute.

– Est-ce que vous voulez rester seule ? dit-elle.

Elle savait que dans l’état nerveux où l’avait jetée la maladie, Cécile craignait par-dessus tout la solitude pendant la nuit et ne permettait pas qu’on la quittât un instant, du moment où le jour commençait à baisser.

– Oui, oui... Qu’est-ce que cela fait ? Allez vite, allez vite !

Mademoiselle Noémi fut longtemps absente. Quand elle revint, les premières lueurs de l’aube commençaient à pénétrer dans la chambre. Cécile sortit sa tête de dessous ses couvertures, où elle l’avait tenue ensevelie, comme pour se défendre contre de lugubres visions.

– Alfred ?. dit-elle d’une voix tremblante, et elle s’arrêta comme si les paroles se fussent glacées sur ses lèvres.

Mademoiselle Noémi vint lentement s’asseoir près du lit et prit la main de Cécile.

– Il est bien mal, dit-elle.

– Oh ! mais il y a encore de l’espoir, n’est-ce pas ? Il y en a, dites-le-moi !

– Nous ne pensions pas que ce fût si prompt. Chère enfant, soyez calme ! Ecoutez-moi. Alfred est bien heureux, il ne souffre plus, il est auprès de Dieu.

Cécile ne jeta pas un cri et ne versa pas une larme. Elle retomba en arrière sur son oreiller et resta immobile. Elle ne répondit pas à toutes les bonnes paroles que lui disait sa garde-malade ; elle ne paraissait pas même les entendre. Une fois seulement elle répéta les mêmes paroles qu’elle avait dites la veille à Rosa :

– Laissez-moi, je veux être seule.

XXV

Lorsque, la veille au matin, le médecin était entré dans la chambre d'Alfred, il avait été frappé du changement qu'une nuit avait opéré dans l'état du jeune malade. La fièvre était tombée avec une rapidité étonnante. Ses grands yeux enfoncés dans leurs orbites avaient complètement perdu cette expression égarée et incertaine si pénible à voir. Un sourire plein de douceur rendait à sa figure le charme qu'elle avait toujours eu malgré son air maladif.

– C'est un vrai miracle, dit le bon docteur en reprenant sa canne et son chapeau, après avoir prescrit une nourriture très légère et en doses infiniment petites ; c'est un vrai miracle, et je n'y ai pas la moindre part. Cette guérison vient en droite ligne d'un plus grand que moi. Hier soir encore, j'aurais juré que nous marchions à grands pas vers la fin, et ce matin nous entrons à pleines voiles dans la convalescence. Il ne faut plus que des soins excessifs pour achever ce que le bon Dieu a si bien commencé ; et je suis tranquille, car mon malade est entre bonnes mains.

Madame Reynold pleurait de joie et ne put que serrer les mains du docteur dans les siennes en répétant : Dieu soit béni ! Dieu soit béni !

Elle retourna vers le lit d'Alfred et se mit à lui parler de convalescence et de guérison. Il l'écouta sans la contredire, mais aussi sans s'associer à ses projets et à ses espérances. Pensant qu'il avait besoin de repos, elle lui offrit de fermer les rideaux de son lit et de le laisser parfaitement tranquille.

– Non, chère tante, répondit-il doucement, restez là, tout près de moi. J'aime mieux vous voir.

Ces simples paroles causèrent à Madame Reynold une vive émotion et comme une sorte de pressentiment qu'elle repoussa aussitôt en se rappelant la déclaration du médecin, et en constatant par elle-même le grand changement qui avait eu lieu depuis quelques heures et la disparition des

symptômes alarmants. La journée s'écoula paisiblement ; Madame Reynold ne s'éloigna pas du lit de son neveu. Ils échangeaient de temps à autre quelques mots d'affection ; de temps à autre aussi elle lui répétait quelque belle et consolante parole du Sauveur. Alfred semblait les écouter avec plaisir, mais il ne disait presque rien. Sa tante se demandait ce qui pouvait ainsi l'absorber, et dans quelles pensées il était si profondément recueilli.

Vers le soir, et comme la nuit commençait à tomber, il rompit de lui-même un long silence.

– Tante, dit-il, que voulez-vous que je dise à Blanche de votre part ?

Madame Reynold fut si saisie de ces paroles, dont elle comprit immédiatement le sens, qu'elle ne put répondre tout de suite.

– Je n'ai pas osé vous le dire de tout le jour, reprit Alfred, parce que je voyais que vous me croyiez en chemin de guérison, mais le docteur s'est trompé. Il est vrai que le mal m'a quitté mais la vie me quitte aussi. Je la sens qui s'éteint. Je n'ai plus que quelques heures à être avec vous. C'est pour cela que j'aimais à vous avoir tout près de moi et à pouvoir vous regarder.

– Mon enfant bien-aimé, . sanglota Madame Reynold.

– Ne pleurez pas, ma chère, ma bonne tante. Je serai plus heureux là-haut. Vous savez que je n'ai rien de ce qu'il faut pour vivre dans ce monde. Que serais-je devenu si vous étiez partie avant moi ? Je n'aurais jamais pu être qu'un enfant ou un vieillard. Là-haut je serai jeune. Dieu est bon pour moi. Et je retrouverai Blanche, et nous vous attendrons ensemble, chère tante. Ne pleurez pas.

– Tu ne m'avais jamais dit que tu désirais mourir, Alfred,

– Non, j'avais peur de vous faire de-la peine. Et puis je savais que c'était lâche de désirer la mort uniquement parce que la vie avait moins de joies pour moi que pour ceux qui ont des forces et de la santé. Maintenant je vois que mon désir est d'accord avec la volonté de Dieu ; d'ailleurs ce n'est plus seulement pour être délivré de la maladie que je me réjouis de mourir, c'est aussi pour être avec Lui.

Alors commença entre cette femme dont l'âme habitait le ciel plus encore que la terre, et cet enfant sur le seuil du monde invisible, un de ces entretiens comme les anges en entendent quelquefois près des lits de

douleur, et qui ont pour eux plus de douceur que les chants mêmes du paradis. Madame Reynold put lire jusqu'au fond dans cette âme candide, enfantine et pourtant mûre pour être recueillie par le maître de la moisson ; et quand elle sut bien quel trésor elle possédait, elle en fit sans murmure le sacrifice.

Ils parlèrent du ciel comme s'ils eussent parlé de la maison paternelle où l'on retourne après une absence. Ils parlèrent de Dieu comme d'un père dont l'amour leur était révélé. Il en est ainsi pour ceux qui meurent jeunes. Les tristes réalités de la terre ont eu si peu de prise sur eux qu'il leur est facile d'embrasser les réalités éternelles. Leur foi est une vue, leur soumission est un triomphe !

Lorsque Alfred cessa de parler, Madame Reynold resta immobile auprès de son lit. Une impression douce et solennelle absorbait en elle les déchirements de la séparation. Elle aurait pu dire comme le patriarche : « C'est ici la porte des cieux, » car il lui semblait être allée avec l'enfant qui la quittait jusque sur le seuil de l'éternité, et avoir entrevu ces choses invisibles qui seules sont vraies et qui seules ont le pouvoir de remplir le cœur. Deux heures s'écoulèrent ainsi, sans autre bruit et sans autre mouvement que celui du feu qui s'affaissait par moment et des charbons qui tombaient un à un de la grille.

A la fin de la nuit Alfred demanda à voir Rosa. Sa voix n'était pas changée ; une pensée folle, insensée traversa l'esprit de sa tante. Si, après tout, il n'était pas aussi mal qu'il le croyait ! si elle pouvait le conserver ! Mais il ne fallut que le rapide souvenir des paroles qu'il avait prononcées pour lui faire sentir qu'elle ne devait pas même le désirer, et que ce serait vouloir reprendre au ciel ce qui lui appartenait de droit. Elle s'enveloppa d'un châle, car elle se sentait glacée, alluma une bougie et se rendit à la chambre où Rosa dormait de ce profond sommeil de l'enfance que l'on a tant de peine à troubler. Il fallut l'appeler plusieurs fois pour qu'elle se réveillât et se décidât à soulever ses paupières ; mais dès qu'elle eut aperçu Madame Reynold penchée sur elle, elle se leva en sursaut et ouvrit les yeux tout grands, en criant :

– Qu'y a-t-il, Madame ? Est-ce qu'Alfred est plus mal ?

– Il demande à vous voir, ma chère enfant. Il faut vite passer quelques vêtements et venir avec moi près de lui.

Deux minutes suffirent à Rosa pour se mettre en état de suivre Madame Reynold. Elle était toute pâle et toute tremblante lorsqu'elle entra dans la chambre d'Alfred.

– Rosa, dit-il, en lui tendant la main avec un doux sourire, venez vers moi. Me pardonnez-vous les mauvaises réponses que je vous ai souvent faites quand vous cherchiez à me faire plaisir. J'ai été très égoïste et très ingrat. Je le vois, maintenant que je ne puis plus le réparer, mais vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ?

– Oh ! Alfred, je n'ai rien à vous pardonner. Mais pourquoi voulez-vous nous quitter ? restez encore un peu de temps avec nous.

– Vous ne voudriez pas m'empêcher d'être heureux ? C'est si beau là-haut. Vous y viendrez un jour, Rosa. Il faut aimer Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. Vous savez, c'était la prière que ma tante faisait pour Blanche, et Blanche n'est pas restée longtemps en route, elle est bien vite arrivée. Sa journée de voyage n'a pas été longue ; la mienne non plus.

Rosa tenait son front appuyé sur la main d'Alfred et la mouillait de ses larmes chaudes. Il la retira doucement, la posa sur sa tête comme aurait pu le faire un frère aîné, et continua de sa voix douce et calme :

– Vous direz à Cécile de ma part que je l'aime de tout mon cœur et que je lui demande pardon de l'avoir souvent blessée par des paroles amères. Dites-lui aussi qu'il faut maintenant qu'elle nous remplace, Blanche et moi, auprès de ma tante, et qu'elle lui donne, à elle toute seule, autant de joie que trois enfants.

Après s'être reposé un moment, car il ne pouvait plus parler sans effort, il nomma tous les membres de la famille et toutes les personnes de la maison, laissant pour chacun un message affectueux, approprié à son âge et à ses circonstances. Quand il fut arrivé au petit Georges, qui était son favori, il dit avec un sourire :

– Vous lui parlerez de moi afin qu'il ne m'oublie pas. Si Dieu me le permet, je serai son ange gardien, et quand il tombera sans se faire mal, vous penserez que c'est moi qui l'ai préservé.

Un grand épuisement succéda à cette excitation. Ce fut à ce moment que Noémi vint frapper à la porte, chargée du message de Cécile. Elle arriva à temps pour assister à l'agonie du pauvre enfant, qui ne fut ni bien longue, ni bien douloureuse. Il ne parla plus, mais son regard tourné vers le ciel disait assez d'où lui venaient la force et l'espérance. Quand l'âme s'envola dans un dernier souffle, Madame Reynold, Noémi et Rosa étaient agenouillées autour du lit et priaient. Aucun mouvement convulsif, aucune lutte pénible ne marqua son passage du temps à l'éternité. Il resta tranquille sur son oreiller, les lèvres entr'ouvertes par un sourire, les mains jointes devant lui ; mais la vie s'était éteinte, et ceux qui l'avaient aimé ne possédaient plus que sa dépouille.

Une seconde fois, Rosa venait d'assister à une mort paisible, semblable à un départ pour une meilleure et plus belle patrie. Une seconde fois, elle avait vu de ses propres yeux que le sombre passage n'a plus de terreurs pour ceux qui ont saisi pour le traverser la main puissante du céleste guide.

Madame Reynold, voyant qu'elle était agitée d'un tremblement nerveux, et que l'émotion était d'autant plus forte en dedans qu'elle l'avait comprimée extérieurement, lui permit de rester près d'elle jusqu'au matin. Elle la prit dans ses bras et la berça doucement sur ses genoux jusqu'à ce que l'enfant se fût endormie. Alors elle la déposa sans la réveiller sur un lit de repos, et après avoir contemplé quelques moments la douce figure de celui qui ne devait plus voir se lever le soleil auquel nous mesurons nos jours troublés et pleins de larmes, elle sortit de la chambre, voulant être la première à annoncer à Mariette et aux enfants le douloureux événement qui avait devancé leurs craintes.

Bientôt la famille fut réunie dans la chambre où celui que tous aimaient venait d'expirer. Tous pleuraient, mais sans amertume. La pauvre Cécile, seule dans sa chambre avec ses tristes pensées, versait, elle, des larmes bien amères, mais aussi des larmes bénies, qui avaient leur source dans l'humiliation et le repentir, et qui devaient être essuyées.

Rosa ne tarda pas à se rendre auprès d'elle. Cette fois, Cécile ne demanda plus à être laissée seule. Elle était trop brisée pour repousser l'affection et la sympathie. Elle aimait à entendre parler de son frère, et elle se fit répéter par Rosa les moindres détails de cette dernière nuit.

– Pauvre Ernest ! dit-elle en étouffant un sanglot, comme il va être malheureux, lui qui aimait tant Alfred.

Ainsi l'épreuve avait déjà fait son œuvre, et déjà Cécile avait appris à se mettre à la place des autres.

– Madame Reynold vous a dit le message qu'Alfred a laissé pour vous ? demanda Rosa.

– Non, j'ai à peine vu ma tante. Qu'est-ce qu'il a dit pour moi ?

Et en parlant ainsi, la physionomie de Cécile exprimait une sorte d'appréhension.

Rosa lui répéta le message mot pour mot.

– A-t-il vraiment dit cela ? demanda Cécile dont les joues s'étaient légèrement colorées et dont les larmes coulaient plus abondantes, mais comme si elles l'eussent soulagée au lieu de lui brûler les yeux.

– Oui, sans doute, et c'est moi qu'il a chargée de vous le dire de sa part.

Il y eut un moment de silence.

– Ainsi donc, reprit Cécile, il pensait que je pouvais donner à ma tante un peu de joie et de consolation. Cher Alfred ! cher Alfred ! oh ! oui, je le ferai, je ne serai plus la même qu'autrefois. Dieu peut me changer si je le lui demande, n'est-ce pas, Rosa ?

– Oui, dit Rosa, et il le veut. Il y a dans la Bible un passage où il est dit que « toutes choses seront faites nouvelles. » Ce sera notre passage, n'est-ce pas, Cécile ?

– Alfred vous aimait beaucoup, Rosa. Voulez-vous m'aimer à cause de lui et m'aider à devenir meilleure ?

– Je vous aime à cause de lui et pour vous-même, Cécile. Nous nous aiderons l'une l'autre, car j'ai bien besoin qu'on m'aide aussi à ne plus être si légère.

Mademoiselle Noémi vint interrompre la conversation. Elle fut effrayée de la pâleur et de l'agitation de sa malade et lui interdit pour le reste de la journée tout entretien avec qui que ce fût.

Dans l'après-midi, Madame Reynold prit quelques heures de repos qui lui étaient bien nécessaires. Lorsqu'elle revint dans la chambre d'Alfred, elle fut surprise de voir le lit tout parsemé de fleurs blanches, dont quelques-unes, très fines et très jolies, n'étaient point des fleurs de la saison.

– Germaine est venue avec son petit frère, maman, dit Mina, ils ont apporté une grande corbeille toute pleine de ces belles fleurs. Elle a dit qu'elle connaissait un jardinier qui les lui avait données. Nous les avons arrangées nous-mêmes. N'est-ce pas qu'il est beau ainsi ? N'a-t-il pas l'air d'un ange ?

Il était beau en effet, dormant ainsi de son dernier sommeil et entouré de ces fleurs de la terre qu'il ne devait plus cueillir et dont il ne devait plus respirer le parfum. Peu d'heures après, cette enveloppe périssable, qui portait encore l'empreinte de l'âme immortelle qui l'avait habitée, était clouée dans le cercueil avec ces fleurs fragiles comme elle, et déjà flétries.

XXVI

Trois jours plus tard le facteur apporta deux lettres dont l'une était à l'adresse de Madame Reynold, l'autre à l'adresse de Rosa. La première était d'Ernest et exprimait une douleur bien réelle et bien sincère, beaucoup de bonnes résolutions et beaucoup de sympathie pour sa tante. L'autre était d'Amérique. Rosa l'ouvrit d'une main tremblante. Son père avait appris la mort de sa tante, et son établissement chez Madame Reynold. Il remerciait chaleureusement les amis inconnus auprès desquels sa petite orpheline avait trouvé une tendresse si parfaitement semblable à ce qu'aurait pu être celle de sa propre famille. Enfin il parlait du mauvais état de sa santé et annonçait son retour, qui devait suivre presque immédiatement l'arrivée de sa lettre.

Rosa bondit sur sa chaise, courut à Madame Reynold, jeta ses deux bras autour de son cou et fondit en larmes :

– Oh ! s'écria-t-elle, papa revient ! papa revient ! je suis si heureuse, et je pleure comme si j'avais du chagrin !...

– Chère enfant ! qu'y a-t-il donc ? qu'est-ce que votre père vous écrit ?

– Lisez, Madame, lisez tout. Oh ! papa, mon cher papa, est-ce bien vrai que je vais vous revoir !

Madame Reynold embrassa tendrement l'heureuse petite fille et s'associa à sa joie.

Comme Cécile commençait à faire quelques promenades en voiture, il fut décidé qu'on la conduirait ce jour-là du côté de la petite maison, et qu'on irait communiquer à Marthe les grandes nouvelles, et la charger de faire tous les préparatifs pour l'arrivée de M. de Lastès.

Marthe fut toute réjouie de cette perspective et promit de se mettre activement à frotter, à nettoyer, à polir et à repolir les meubles, les parquets et tout ce qui dans la maison était susceptible d'atteindre un plus haut degré de brillant. Une jolie pièce, dont Madame Darcy n'avait jamais voulu se

servir, et qui donnait sur le jardin, fut ouverte à l'admiration des visiteuses. C'était un salon de dimensions médiocres, orné de deux glaces, d'un papier à fond blanc et de meubles recouverts d'une jolie perse à ramages roses. Marthe enleva les housses qui les recouvraient depuis des années pour faire voir comme ils étaient bien conservés, et dit qu'elle allait tout de suite mettre aux fenêtres de beaux rideaux de mousseline brodée.

Rosa approcha de la cheminée un grand fauteuil, s'y assit pour voir comment on s'y trouvait et sauta de joie en pensant qu'elle y verrait bientôt son père ; puis elle sortit en courant pour visiter le jardin.

– Marthe, dit Madame Reynold lorsqu'elle fut partie, je n'ai pas eu le courage d'attrister cette enfant qui a reçu dernièrement tant d'impressions lugubres et qui avait réellement besoin d'un rayon de soleil après tant de jours sombres, mais je vous dirai, à vous, que la lettre de M. de Lastès ne me laisse pas sans inquiétude. Les quelques mots qu'il dit de sa santé montrent un profond découragement ; je crains qu'il n'arrive bien malade. Il faut qu'il ait ici un établissement très confortable et que rien ne manque pour qu'il s'y trouve bien.

Marthe se prêta de grand cœur à tous les plans que fit Madame Reynold, et l'on ne tarda pas à rejoindre Cécile qui attendait dans la voiture, sous un chaud rayon de soleil d'hiver.

Pauvre Cécile ! Qui donc aurait pu la reconnaître, elle si fraîche et si pleine de vigueur quelques semaines auparavant, dans la pâle et triste jeune fille affaissée sur elle-même au fond de cette voiture ? Il semblait que bien des années eussent passé sur elle pendant ce court espace de temps, et l'on voyait sur son visage, non-seulement les traces du mal physique, mais encore l'empreinte bien plus profonde du changement intérieur qui s'était accompli en elle sous la double influence de la maladie et de l'affliction.

Elle était bien fatiguée lorsque la voiture s'arrêta devant la porte, et sa tante, qui lui avait donné le bras pour monter l'escalier, ne voulut pas la quitter avant de l'avoir vue s'étendre dans un grand fauteuil, près d'un bon feu, et de lui avoir fait prendre quelques cuillerées de bouillon pour la restaurer. Ayant obéi en silence à toutes ces prescriptions, Cécile prit la main de Madame Reynold, et y appuya ses lèvres. C'était par cette caresse muette qu'elle lui exprimait le plus habituellement sa reconnaissance.

Madame Reynold sentit qu'une larme glissait sur sa main. Elle prit une chaise et s'assit près du fauteuil de la petite convalescente.

– Chère enfant, dit-elle, ne te laisse pas aller à la tristesse. Nous avons bien des motifs de bénir Dieu dans notre épreuve. Notre Alfred est si heureux !

– Oh ! ma tante, c'est bien facile pour vous de le voir ainsi et d'avoir des pensées consolantes, mais moi.

Elle s'arrêta un moment, puis reprit après avoir réprimé un sanglot :

– Je ne me consolerais jamais de ne pas l'avoir revu, et de n'avoir pas pu lui demander pardon. Oh ! c'est affreux de penser qu'il est trop tard, et qu'on ne peut plus réparer ses torts.

– Nous avons un Réparateur pour lequel il n'est jamais trop tard, car l'éternité lui appartient aussi bien que le temps. Le Réparateur, n'est-ce pas là le plus beau nom de Jésus, après celui de Sauveur ?

– Oui, j'aime à vous l'entendre redire, ma tante.

– Eh bien, mon enfant, laisse-le faire. Cède-lui ton fardeau, il te le demande ; sans lui, tu en serais écrasée ; avec lui, le souvenir de tes torts et ton repentir seront comme un aiguillon pour te pousser eu avant.

– Mais comment faire, ma tante ? je voudrais commencer une vie nouvelle, et je ne trouve rien de bon au dedans de moi. J'ai peur d'être égoïste et irritable comme autrefois, quand j'aurai repris des forces et qu'il me faudra de nouveau vivre comme les autres.

– Ma chère enfant, je te l'ai déjà dit bien des fois : tu ne peux rien apporter à Dieu qu'un cœur mauvais, rempli d'orgueil et de sentiments coupables, au milieu desquels, cependant, son Esprit a fait naître quelques bons désirs. Viens à lui telle que tu es. Le changement que tu désires est son œuvre et non pas la tienne. Ne regarde pas à toi-même, mais à Celui qui est puissant et bon et qui donne libéralement son Esprit à ceux qui le lui demandent.

Madame Reynold quitta Cécile, la livrant au travail qui s'opérait en elle, après avoir cherché à lui donner une direction salulaire. Elle savait que le terrain de son cœur était naturellement aride et qu'il fallait qu'il fût profondément labouré. La pauvre enfant retrouvait, dans le chemin nouveau où elle était entrée, les difficultés de son caractère, et son désir d'appartenir

à Dieu avait à lutter contre cette défiance qui, autrefois, dans ses affections terrestres, remplissait son cœur de tant d'amertume et lui faisait toujours méconnaître la tendresse dont elle était l'objet. Ainsi, pour elle, le sentier devait être plus long et plus difficile que pour une autre, mais nous sommes tranquilles sur son compte, nous la laissons entre bonnes mains. L'œuvre que la douleur a commencée, Dieu l'achèvera dans le secret de cette âme. Le premier, le grand pas est fait : elle s'est humiliée. Qu'elle ait bon courage ! Dieu se tient près du cœur humble et brisé.

Elle ne savait pas, tandis qu'elle restait seule, la tête appuyée sur sa main, les yeux pleins de larmes, tout accablée du sentiment de sa faiblesse et de sa misère, que sa tante avait senti près d'elle une joie inexprimable inonder son cœur en deuil. Déjà le dernier vœu de son frère mourant s'était réalisé, et Cécile avait été pour elle une grande consolation. Et les anges se réjouissaient dans le ciel de ce qu'une âme rebelle revenait à Dieu.

Dix jours plus tard, Rosa avait quitté le toit hospitalier sous lequel elle avait passé tant d'heures heureuses. Elle était dans le petit salon meublé de perse, et attendait avec Marthe l'arrivée de son père. Madame Reynold l'avait accompagnée le matin, afin de donner elle-même un coup d'œil aux préparatifs de réception, mais elle s'était retirée, ne voulant pas gêner les effusions de ce revoir.

Rosa ne pouvait tenir en place. Elle allait et venait sans cesse, tantôt arrangeant le pli d'un rideau, tantôt attisant le feu, puis éloignant ou rapprochant le fauteuil de son père, et inventant à chaque instant quelque nouveau perfectionnement qui devait rendre la chambre plus confortable et lui donner un aspect plus gai.

– Vous devriez prendre un livre, Mademoiselle Rosa, dit Marthe, qui de temps à autre quittait son fourneau pour venir voir ce que faisait la petite maîtresse du logis.

– Un livre ! quelle idée avez-vous là, Marthe ! Croyez-vous que je sois capable de lire quand, dans une heure, je vais revoir papa ?

– D'abord, c'est dans deux heures au plus tôt, et puis cela vous calmerait un peu. Vos yeux brillent comme si vous aviez la fièvre.

Mais il ne pouvait être question pour Rosa, ni de lecture, ni d'aucune autre occupation. Elle n'avait qu'une pensée, et son cœur battait à s'user

bien vite si cela avait duré. Cependant le temps s'écoulait.

Environ trois quarts d'heure avant le moment fixé pour l'arrivée, elle monta dans sa chambre d'où elle voyait très loin sur la grande route, et resta le front collé contre la vitre (car Marthe lui avait défendu d'ouvrir la fenêtre), l'œil au guet, tout obscurci cependant de larmes qu'elle essuyait de temps en temps avec impatience, parce qu'elles l'empêchaient de distinguer nettement dans le lointain.

D'où venaient ces larmes ? c'est ce que Rosa elle-même n'aurait pu nous dire ; elle s'étonnait de pleurer quand elle avait le cœur si joyeux. Elle ne savait pas encore qu'un très grand bonheur ébranle en nous les mêmes fibres que la douleur, et que l'on ne saurait être gai quand on est profondément heureux.

Elle allait revoir son père ! était-ce bien possible ? Le revoir, maintenant qu'elle était assez grande pour être sa compagne et son amie, maintenant que la séparation lui avait fait mieux comprendre quel bonheur ce serait de vivre près de lui ! Elle allait le revoir pour ne plus le quitter ! Puis, que de choses à lui raconter, que d'autres à lui demander et à apprendre de lui ! Comme ils auraient de quoi parler ! Elle craignait seulement de ne pouvoir suffire à tant de bonheur.

Le temps passait ; la raison et la pendule se trouvaient enfin d'accord avec l'impatience de Rosa. Elle ne détournait plus son regard de la route blanche qui se déroulait comme un ruban entre les deux rangées de haies dépouillées, où s'élevaient de loin en loin, étendant vers le ciel leurs mille bras anguleux, les squelettes des arbres dont Rosa avait vu naître et mourir le feuillage depuis qu'elle était séparée de son père. Au milieu de sa joie quelque chose de triste lui vint au cœur, et il se serra. Elle se souvint qu'elle avait vu se flétrir cette parure de la campagne qui la rendait si belle quand elle la parcourait avec Marthe pour faire ses premières visites à la ville. Et cette mort momentanée de la nature lui rappelant une autre mort qui avait moissonné dans le champ si étroit de ses affections, elle se mit à songer à Alfred, puis à sa tante, et enfin à cette mère qu'elle n'avait pas connue, mais dont le nom avait toujours éveillé en elle des pensées d'amour et de regret. Tout en se promettant de demander à son père de lui parler d'elle, et de s'efforcer ensuite de ressembler au portrait qu'il lui en tracerait, Rosa oublia

d'être vigilante, et la voiture se trouvait déjà bien près de la maison lorsqu'elle l'aperçut.

Elle n'eut que le temps de descendre l'escalier quatre à quatre, et de s'élancer dans le couloir en criant : Marthe ! Marthe ! le voici : la voiture arrive !

Et Marthe et la voiture se trouvèrent en même temps, l'une sur le pas de la porte, l'autre à l'entrée de la petite avenue.

Le cheval parcourut bien lentement, au gré de la petite fille, le court espace qui la séparait de son père. Enfin il s'arrêta, le cocher descendit de son siège, et Rosa s'élança vers la portière qu'elle s'efforça d'ouvrir de sa petite main.

Son père avança la tête, lui sourit, puis ouvrant lui-même la portière rebelle, il l'attira dans la voiture et la pressa contre son cœur. Rosa ne pouvait parler. Elle était trop heureuse.

– Entrons, mon enfant, dit M. de Lastès. Je vais prier Marthe de faire transporter mes effets dans ma chambre et de régler avec le cocher, car je ne dois pas rester exposé à cet air humide et froid.

A ces mots Rosa leva les yeux sur la figure de son père. Elle fut frappée de l'altération de ses traits. Ses joues s'étaient creusées, son teint était d'un jaune maladif. Elle tressaillit et une douleur poignante lui traversa le cœur.

– Vous êtes malade, papa, dit-elle.

– Oui, mon enfant, sans cela, je ne serais pas auprès de toi.

– Tenez vite, cher papa, venez près du feu.

Elle l'entraîna dans le salon, le fit asseoir dans le grand fauteuil, et, prenant une de ses mains dans les siennes, elle se mit à la réchauffer doucement tout en y déposant de temps à autre un baiser. Elle aurait eu bien envie de pleurer, et sans doute des larmes eussent soulagé son pauvre cœur tout gonflé des impressions tristes qui avaient si brusquement remplacé les joies anticipées du retour, mais elle ne voulait pas les laisser couler de peur d'affliger son père. Et comme Rosa était une petite fille qui savait avoir une volonté, les larmes restèrent captives.

Son père, trop fatigué pour parler beaucoup, se contentait de lui adresser de loin en loin quelques mots de tendresse. Et lorsqu'il se retira, sans avoir

pu toucher au repas que Marthe avait préparé avec tant de soin, il posa sa main sur ses boucles brunes et l'appela sa consolation, sa dernière joie.

Rosa se mit au lit bientôt après ; mais elle fut longtemps sans pouvoir trouver le sommeil. Ce retour était si différent de ce qu'elle avait attendu, qu'il lui semblait comme un rêve étrange. Ce père malade, si abattu, si triste, était-ce bien celui qu'elle avait quitté quelques mois auparavant plein de force et de vie ? Elle sentait que, tel qu'il lui revenait, il lui était plus cher et plus précieux encore. Et tout en laissant couler ces larmes, moitié de tristesse, moitié de joie, qu'elle avait retenues jusqu'alors, et en se répétant à elle-même les paroles que son père avait prononcées en lui disant adieu, elle s'endormit et ne se réveilla qu'au matin, sous les rayons du soleil le plus splendide qui ait jamais brillé dans un ciel d'hiver.

XXVII

La gaieté est naturelle au réveil de l'enfant comme à celui de l'oiseau. En voyant sa chambre inondée d'un jour radieux, Rosa ne se souvint que d'une chose : c'est que son père était arrivé. Elle craignit d'avoir dormi trop longtemps et se hâta de s'habiller, mais quand elle descendit, Marthe lui dit qu'elle n'avait encore entendu aucun mouvement dans la chambre de M. de Lastès, et qu'il fallait qu'elle se tînt tranquille, de peur de le déranger. Elle s'assit donc sur un tabouret près du feu de la cuisine et se mit à songer.

Elle y fût restée longtemps, si Marthe ne l'eût forcée à se mettre à table et à déjeuner d'une tasse de café tout fumant et d'un petit pain au lait, Puis, comme la petite fille, après avoir avalé quelques bouchées, restait de nouveau immobile, le regard fixe, et absorbée par quelque pensée qu'elle ne pouvait cacher, Marthe lui dit avec une sorte d'impatience amicale :

– Qu'avez-vous donc ? Vous n'êtes plus la même qu'autrefois. Je n'aurais pas voulu le croire quand on m'aurait dit, il y a quelque temps, que je vous verrais rester là, toute une matinée, tranquille comme une image, et muette comme une marmotte.

Rosa ne répondit pas, mais un instant après :

– Marthe, dit-elle lentement et comme si elle parlait en rêve, n'est ce pas que si nous soignons bien papa, il se guérira ?

Marthe tressaillit en voyant que c'était là le sujet des préoccupations de l'enfant.

– Le bon Dieu fait ce qu'il veut, répondit-elle après un moment de silence ; il peut certainement guérir votre papa.

– Mais, reprit Rosa d'un air inquiet, je ne pense pas que papa soit très malade. Il est fatigué de son voyage, et puis il a eu beaucoup de chagrin là-bas. Nous le rendrons si heureux, il se trouvera si bien avec nous qu'il sera bientôt guéri. Marthe, je pensais justement là, au coin du feu, à ce que je

voulais faire pour cela. Je deviendrai raisonnable, je causerai avec lui de tout ce qui pourra l'intéresser, je lui ferai des lectures. Nous aurons toujours des fleurs et un joli feu bien clair dans le salon pour le rendre gai ; et je veux aussi habituer Minette à y dormir sur son coussin, car je sais que papa aime les chats et que le nôtre, qui est le meilleur et le plus joli de tous, lui fera plaisir. Quand papa sera fatigué de mon babil et voudra se reposer, je me mettrai devant la petite table à ouvrage dans l'embrasure de la fenêtre et je travaillerai à ma tapisserie. Mais dès qu'il me regardera ou qu'il dira : Rosa ! quand même ce serait bien bas, si bas que personne que moi ne pourrait l'entendre, je courrai vers lui et je serai toute prête à lui donner ce dont il pourra avoir envie. Je voudrais être comme une petite fée pour le servir sans bruit et sans même qu'il eût le temps de désirer ou de demander. Ne serait-ce pas délicieux, Marthe ?

– Oui, répondit Marthe, dont la tête était carrée, et qui, en vertu de cette conformation naturelle, avait le privilège de garder aussi obstinément ses idées que ses affections, et, parmi les premières une défiance bien injuste de l'empire que Rosa pouvait exercer sur elle-même, – oui, c'est très bien, mais il faudrait pour cela que vous eussiez un peu plus de raison dans votre petite cervelle de linotte, et un peu moins de vif-argent dans les veines.

Les yeux de Rosa se remplirent de larmes, car elle prenait très au sérieux sa mission de garde-malade, de compagne de son père et de maîtresse de maison.

– Je vous montrerai bien que je suis devenue raisonnable, Marthe, dit-elle avec une petite moue.

– Qui vivra verra, répliqua Marthe, qui affectionnait les locutions proverbiales.

– Mais enfin, Marthe, qu'avez-vous à me reprocher ?

– Rien, bien au contraire ; seulement je ne vous vois pas trop vivant comme un pauvre petit prisonnier entre quatre murs. Je me souviens que vous n'étiez pas un oiseau commode à garder en cage il y a quelques mois.

– Il s'est passé tant de choses depuis lors, dit la petite fille d'un air pensif.

– Ah ! oui, beaucoup de choses, reprit Marthe, en secouant sa tête et son bonnet blanc ; mais quand le soleil et la lune auraient changé de place, vous savez que le More ne changera pas sa peau, ni le léopard ses taches.

– Mais je n’ai pas la peau noire et je ne suis pas un léopard ! s’écria Rosa, exaspérée du scepticisme de Marthe. Je ne sais pas, Marthe, pourquoi vous vous plaisez à me faire de la peine. Est-ce que je ne puis pas tout faire pour l’amour de papa, dites ? Est-ce que vous croyez que je ne suis pas capable de tout pour lui ?

– Oui, même de le réveiller, dit Marthe. Fi donc, Mademoiselle Rosa ! Frapper ainsi du pied et crier si fort, quand vous savez qu’on entend tout de sa chambre et qu’il dort encore !.

En effet, M. de Lastès était réveillé, car on entendit au même instant sa voix qui appelait Rosa.

Celle-ci était consternée. Elle en oubliait même de répondre à cet appel, quelques moments avant si impatiemment attendu. Il fallut que Marthe la poussât par les épaules en lui disant :

– A quoi pensez-vous donc ?

– Rosa, ma chère enfant, qu’y a-t-il ? qu’est-ce que j’ai entendu ? demanda son père, comme elle approchait lentement de son lit.

– Oh ! papa, pardonnez-moi ! Je suis si fâchée de vous avoir réveillé et de m’être mise en colère. Mais aussi, papa, c’est que. . .

– Eh bien ? parle, mon enfant, dis-moi tout ce que tu as sur le cœur.

– C’est que Marthe ne veut pas croire que je saurai vous soigner et vous tenir compagnie sans vous fatiguer. Cela m’a fait de la peine, papa, et c’était bien naturel.

– J’ai toute confiance dans ta bonne volonté, et aussi dans ton savoir-faire, ma petite garde-malade ; viens m’embrasser. Nous ferons bon ménage ensemble et je serai toujours content, pourvu que tes yeux soient bien brillants et ton sourire bien gai.

Quelques jours s’écoulèrent, jours heureux ! pendant lesquels Rosa put réaliser son rêve, être tout pour son père et ne vivre que pour lui. M. de Lastès ne se lassait pas de la faire asseoir sur son tabouret à ses pieds, et d’écouter, sa petite main emprisonnée dans les siennes, le récit de tout ce qu’elle avait fait, vu, et pensé depuis qu’ils s’étaient quittés. Il lui raconta aussi quelques-uns des incidents de son voyage, et lui décrivit les pays étrangers qu’il avait visités ; mais il aimait encore mieux l’écouter que de parler lui-même, et la conversation roulait presque toujours sur Madame

Reynold et sur tous les membres de sa famille. D'Alfred surtout, Rosa ne se lassait jamais de parler.

Madame Reynold avait fait demander des nouvelles, mais elle n'était pas encore venue. Cependant M. de Lastès était impatient de pouvoir la remercier lui-même de tout ce qu'elle avait été pour son enfant. Rosa aussi trouvait le temps long. Le jour où l'on vit arriver une voiture dont la portière s'ouvrit pour livrer passage à Madame Reynold, à Cécile et à la petite Mina, fut donc un vrai jour de fête.

Le soir après cette visite, M. de Lastès était sérieux, mais non pas triste.

– Tu as trouvé, dit-il à Rosa, une amie qui vaut une mère, Aime-la bien, mon enfant, et suis toujours ses conseils ; aie confiance en elle, ouvre-lui toujours ton cœur, et souviens-toi que tu dois lui obéir comme si elle était véritablement ta mère.

– Oui, papa, répondit Rosa étonnée et inquiète de la solennité avec laquelle son père lui parlait. J'aime Madame Reynold de tout mon cœur, mais je vous aime encore davantage, mon cher papa.

– Ecoute, Rosa, reprit M. de Lastès, après un moment de silence, pendant lequel il l'avait tenue serrée contre lui, il faut que je te parle plus clairement pendant que je le puis encore. Je suis bien malade, mon enfant, et bientôt probablement Madame Reynold te tiendra lieu du père et de la mère que Dieu t'aura repris. Je puis maintenant penser à la mort sans crainte, parce que je sais que tu seras heureuse près d'elle.

– Non, non, dit Rosa d'une voix étouffée par les sanglots, jamais, jamais je ne serai heureuse sans vous, papa.

– Ne parle pas ainsi, mon enfant, je croyais que tu voulais faire la volonté de Dieu.

Rosa ne répondit pas ; un tremblement convulsif agitait tout son corps.

– Ma chère enfant, si tu ne veux pas être plus calme, je ne pourrai pas continuer cette conversation, et cependant je désire que nous l'ayons maintenant, car je crains de n'en pas avoir la force plus tard.

– Je ne pleurerai plus, papa, dit Rosa en essuyant ses yeux et en levant sur son père un regard encore humide, mais ferme.

– Ma chère petite, tu ne sais pas quel bien tu me fais en prenant ainsi sur toi. Ecoute-moi bien, Rosa, et que mes paroles restent gravées dans ton

cœur. Tu sais que lorsque je te quittai, il y a une année bientôt, c'était dans le but de rétablir ma fortune en Amérique et avec l'espoir de revenir plus riche que je ne l'étais avant mes malheurs. Je voulais revenir près de toi pour te rendre heureuse, et je pensais que le luxe, l'élégance, les plaisirs que procure l'argent étaient, avec ma tendresse pour toi, le meilleur moyen d'atteindre ce but. Mes idées ont bien changé depuis lors, et mes désirs pour ton avenir sont bien différents de ce qu'ils étaient. Arrivé en Amérique, la petite somme d'argent qui m'était restée et sur laquelle je comptais pour rétablir ma fortune, a promptement prospéré, et j'aurais pu faire de très bonnes affaires si ma santé me l'avait permis. Les médecins ont décidé que l'air natal pouvait seul me remettre. J'ai donc tout abandonné, et ce que je rapporte, joint à ce que ma tante nous a laissé, suffirait à peine à nous faire vivre à Paris. Ici cependant c'est une petite fortune. Si je m'étais guéri, nous nous serions fixés près des amis qui ont été si bons pour toi quand tu étais abandonnée. Au lieu de me guérir, je vais plus mal. – Il n'y a donc point d'avenir dans ce monde pour moi. Mais, mon enfant bien-aimée, que deviendrais-je, si je ne pouvais te remettre entre les mains d'une personne qui m'inspire la confiance la plus absolue ? Désormais donc, tu appartiens à Madame Reynold. Elle m'a promis aujourd'hui de te regarder comme sa propre fille. Tu resteras près de moi encore quelques jours, et tu seras ma consolation jusqu'au moment où la main de Dieu nous séparera, puis tu iras auprès d'elle et tu lui donneras toutes les joies que tu m'aurais données si j'avais pu vivre pour toi.

Rosa était très pâle, mais elle écoutait son père sans pleurer.

– Et vous, papa, lui demanda-t-elle, en levant sur lui un regard profond et pénétrant, irez-vous où sont maintenant Blanche, Alfred et ma tante Darcy ?

– Dieu est miséricordieux, mon enfant, et j'ai confiance en lui.

Rosa ne répondit pas, mais elle ne parut qu'à demi satisfaite, et son regard prit une expression inquiète. Elle savait que c'est le nom de Jésus qui console et illumine les lits de mort.

Quand elle eut quitté son père et qu'elle se trouva seule dans son petit lit, environnée de l'obscurité de la nuit, elle pleura longtemps, amèrement, et comme si elle eût voulu ne pas être consolée. Près de son père, la pensée de cette mort dont il lui parlait avec tant de calme, lui avait été solennelle,

plutôt qu'affreuse. Maintenant elle lui apparaissait entourée de toutes ses terreurs et de toutes ses désolations. Avoir retrouvé son père pour qu'il lui fût arraché si tôt !. Non, elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas s'y soumettre ! Ses larmes étaient des larmes de révolte, et ses sanglots des sanglots de désespoir. Enfin, lasse et épuisée de cette lutte violente, elle s'agenouilla sur son petit lit dans la nuit froide et sombre, et répéta bien des fois : Mon Dieu, guéris mon cher papa ! oh ! guéris-le ! tu le peux, tu peux tout !

Puis elle se recoucha ; un calme délicieux se répandit dans son pauvre cœur si agité, ses membres se détendirent, ses paupières se fermèrent doucement, et, tout en cédant au sommeil bienfaisant qui s'emparait d'elle, elle murmura à plusieurs reprises : Et si tu ne le veux pas, apprend-moi à vouloir ce que tu veux.

XXVIII

Lorsque Rosa descendit, Marthe lui dit que son père avait passé une fort mauvaise nuit, et que le vieux Thomas venait de partir pour aller chercher le médecin. Consternée, elle entra doucement dans la chambre et alla s'asseoir au pied du lit. Son père était assoupi et ne s'aperçut pas de sa présence. Elle appuya sa tête sur le bord de son oreiller, et se tint aussi immobile que si elle eût dormi comme lui. Mais elle ne dormait pas ; les deux grosses larmes qui coulaient silencieusement et lentement le long de ses joues le prouvaient assez. Qui dira ce qui peut se passer dans une âme d'enfant pendant une heure comme celle-là ? Il ne faut souvent qu'une chaude pluie d'été pour épanouir une fleur ; de même, certains moments de la vie apprennent à ceux qui les traversent à connaître le secret de leur propre cœur, et leur révèlent leur force ou leur faiblesse. Rosa ne perdit pas cette heure précieuse en stériles rêveries ou en découragement inutile ; elle savait où trouver le secours, et elle le chercha où il était. Elle pria ; elle demanda la guérison de son père avec la confiance enfantine du cœur qui croit que toutes choses sont possibles à Dieu, et, quand il rouvrit les yeux et les fixa sur elle avec cette expression vague et troublée que laissent après eux les rêves incohérents d'un sommeil fiévreux, elle était prête à répondre à ce regard par un doux sourire et à calmer son agitation par de tendres paroles.

Le docteur arriva et fut impénétrable comme un sphinx, même pour le regard inquiet et interrogateur de la petite fille. Il paraissait grave et prononça plusieurs grands mots si longs et si barbares aux oreilles inexpérimentées de Rosa, qu'ils lui inspirèrent une véritable terreur. Elle ne savait pas encore que les plus grands mots ne sont pas toujours ceux qui recouvrent les plus grandes choses, et, dans son respect naïf pour la science, elle écoutait ces paroles ambiguës, dont le sens lui était parfaitement obscur, comme des arrêts mystérieux et infaillibles. La pauvre

Marthe n'était guère plus avancée. Le docteur, qui était bon et compatissant sous son vernis de pédanterie, s'aperçut de la consternation que son langage scientifique répandait autour de lui. Il attira Rosa près de lui, et, lui donnant amicalement quelques tapes sur la tête :

– Allons, courage, ma petite sœur grise, lui dit-il, ce n'est pas la première fois que nous avons affaire ensemble. Nous nous connaissons, vous et moi, et nous savons ce que nous valons. Je n'ai pas, dans mon carnet, une seule garde-malade, quand elle aurait trente ans d'expérience, que je placerais plus volontiers que vous auprès de ce lit. Il faut que vous sachiez que, pour guérir notre malade, la chose indispensable, c'est de l'aimer beaucoup. Et maintenant, dites-moi, ne pensez-vous pas que vous ferez mon affaire ?

– Oh ! oui, dit Rosa, dont les yeux rayonnaient. Mais que faut-il que je fasse encore !

– Rien, si ce n'est de lui donner de temps à autre quelques cuillerées d'une boisson rafraîchissante que je vais composer moi-même. Je reviendrai ce soir et je verrai si vous valez votre pesant d'or, comme je le crois.

Le docteur s'éloigna. Rosa le suivit en dehors de la chambre, et, le retenant par le pan de son habit :

– Monsieur, s'écria-t-elle, dites-moi, je vous en prie. papa est-il bien malade ?

– Bien malade ? oui, sans doute.

– Dangereusement ?

– Mais oui, assez dangereusement.

– Mais il y a de l'espoir, n'est-ce pas ?

– Ne vous ai-je pas dit que vous n'aviez qu'à bien l'aimer pour le guérir ?

Et le docteur voulut se débarrasser de la main de l'enfant.

– Madame Reynold aimait bien Alfred. dit Rosa.

– Eh bien, enfant, répondit le docteur, frappé du regard suppliant et plein d'anxiété qu'elle attachait sur lui, et voyant bien qu'elle ne se payerait pas de réponses évasives, eh bien, puisqu'il faut tout vous dire, voilà l'exacte vérité : Votre père est bien malade, mais cette crise, qui peut être funeste, peut aussi être une crise favorable de la maladie qu'il a rapportée de son voyage. Nous pouvons tout craindre et tout espérer. Je vous ai parlé comme

à une grande personne, et maintenant agissez comme une grande personne. Retournez auprès de lui, et ayez de la patience.

– Merci, Monsieur, dit Rosa.

Elle retourna s’asseoir sur sa petite chaise, en face de son père, et les heures s’écoulèrent lentement tandis qu’elle épiait ses mouvements les plus légers et les moindres changements de sa physionomie. De temps en temps, il prononçait quelques paroles entrecoupées dont Rosa ne pouvait saisir le sens, mais il semblait toujours que, lorsqu’elle lui parlait, sa voix eût le pouvoir de le calmer. Madame Reynold vint dans la journée, mais le médecin avait ordonné une si grande tranquillité qu’elle n’insista pas pour entrer ni pour déranger Rosa de son poste. Celle-ci était tellement absorbée par une seule pensée, qu’elle n’eut pas même celle de regretter de ne pas la voir. Elle prit machinalement la nourriture que Marthe lui apporta, et ne parut se douter que la nuit venait que parce qu’elle devait ramener le docteur.

– Nous en sommes toujours au même point, dit celui-ci, il n’y a rien de nouveau à faire. Mais cette enfant ne peut pas veiller toute la nuit, elle tomberait malade.

– Je ne quitterai pas cette chambre ! s’écria Rosa avec un retour de son impétuosité naturelle qui parut surprendre fort le bon docteur.

– Eh bien ! il ne faut pas la contrarier, faites-lui un lit sur ce divan.

– Je ne me coucherai pas, reprit Rosa du même ton absolu.

– Vraiment, vous m’étonnez, Mademoiselle Rosa. J’avais de vous une tout autre idée. Je vous croyais raisonnable, et moi je ne confie jamais mes malades qu’à des gens raisonnables. Je vois que je m’étais trop pressé de compter sur vous, et qu’il me faudra chercher une autre garde.

Rosa se calma immédiatement en voyant le tour inattendu que prenait le débat.

– Mais pourquoi ne pas. me laisser soigner papa ? dit-elle d’une voix basse et presque soumise.

– Parce que, à votre âge, on ne veille que lorsqu’on ne peut pas faire autrement, et que, pour aujourd’hui, il n’y a pas de nécessité. Nous ne sommes pas encore au bout, il faut ménager vos forces.

Rosa se coucha donc sur le lit que lui fit sans bruit la bonne Marthe, qui s'installa, elle, dans ce même fauteuil où elle avait veillé la dernière nuit de sa maîtresse. La petite fille se consolait de cette fâcheuse nécessité en se promettant de ne pas fermer l'œil ; mais cette résolution ne tint guère plus de dix minutes contre la fatigue et les douceurs d'un moelleux oreiller, et ce ne fut qu'après sept heures d'un sommeil restaurant qu'elle s'éveilla en sursaut, tout indignée contre elle-même d'avoir si bien dormi, et se leva sur son séant pour voir ce qui se passait autour d'elle. Marthe dormait, le malade aussi. La lampe de nuit jetait une lueur vacillante sur son visage. Il lui parut très pâle, et, se laissant retomber sur son oreiller, elle cacha sa tête sous sa couverture et pleura, jusqu'à ce que le sommeil vint de nouveau la vaincre malgré elle. Il était grand jour quand elle se réveilla tout de bon, perdue dans sa propre estime, et toute honteuse de n'avoir pu veiller une nuit pour son père.

Deux jours se passèrent ainsi. Au troisième, Rosa crut que son père allait beaucoup plus mal. Il était si faible, qu'elle entendait à peine sa voix, et sa figure complètement décolorée lui faisait mal à voir. Marthe ne pouvait la rassurer, car elle aussi le croyait bien plus malade. Jamais le regard de Rosa n'avait interrogé celui du médecin avec une plus poignante anxiété qu'il ne le fit ce matin-là, pendant que le docteur tenait dans ses mains la main moite et sans force de son patient. Mais elle n'y put rien lire. Il semblait qu'il prît à tâche de rendre son œil gris aussi terne que du verre dépoli. Après un long et silencieux examen, pendant lequel le cœur de la pauvre enfant battait à rompre sa poitrine, il adressa la parole au malade :

– Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-il.

– Je me sens faible, répondit M. de Lastès. Est-ce qu'il y a bien longtemps que je suis malade ?

– Non, pas très longtemps. Mais cette faiblesse s'en ira comme elle est venue. Vous prendrez aujourd'hui trois petites tasses de bouillon de poulet.

Et le brave homme fit signe à Rosa de le suivre dans le couloir.

– Tout va bien, lui dit-il, il n'y a plus de danger ; le mal est vaincu et la constitution est bonne. Nous remonterons vite la colline. Maintenant, petite garde, voici le moment de montrer votre savoir-faire. Il faut du bouillon de poulet très léger et en très petite quantité, et surtout pas l'ombre d'une

fatigue et d'une émotion. Vous ne pourrez plus pleurer sans que mon malade s'en aperçoive ; aussi il ne s'agit pas de ces enfantillages ; vous soignerez votre père gaiement et tranquillement, comme s'il n'avait pas eu autre chose qu'un rhume. Point de conversations, point d'épanchements. C'est à présent que je vais savoir si vous l'aimez assez pour être une bonne garde-malade.

Rosa n'osait en croire les paroles qu'elle venait d'entendre.

– Plus de danger ! plus de danger ! – elle se les répétait à elle-même, mais sans bien en saisir le sens. La nécessité de songer au bouillon de poulet vint à son aide pour lui faire saisir le positif de la chose. Quelle joie ! quel soulagement ! quelle bonté de Dieu ! Plus de danger ! oh ! pouvait-elle réellement ouvrir son cœur à tout le bonheur que renfermaient ces trois mots bénis ! Pendant que Marthe courait égorger le plus beau poulet de sa basse-cour, Rosa, rentrée dans la chambre du malade, s'agenouillait dans un coin où, cachée, par les rideaux de son lit, elle ne pouvait être aperçue de lui, et remerciait du fond de son âme ce Dieu plein d'amour qui venait de lui rendre son père. Elle lui promettait de l'aimer plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors et lui demandait de prendre son cœur tout entier.

Les jours qui suivirent laissèrent à Rosa un souvenir délicieux. M. de Lastès se remettait lentement. Bientôt au bouillon de poulet succéda une aile de l'un de ces innocents volatiles, que Rosa regardait plumer avec une intime satisfaction en pensant que son père en ferait plus d'un bon repas de convalescent. Bientôt M. de Lastès fut assez fort pour supporter des entretiens et de courtes lectures. La première fois qu'il exprima le désir de l'entendre lire, Rosa fut un peu embarrassée. Cependant elle obéit à l'impulsion de son cœur, et ouvrit l'Evangile dont elle lut quelques versets. Bientôt l'habitude fut prise, et le livre de Dieu fut toujours le premier dans lequel elle cherchait les paroles qui pouvaient occuper les pensées de son père pendant les longues heures de silence auxquelles le condamnait sa faiblesse.

Une convalescence est une suite de petites fêtes que chaque progrès, chaque habitude retrouvée, chaque portion de la vie commune reconquise, ramène et renouvelle. Le soleil de février, dont les rayons ont déjà quelque chose de la douceur vivifiante de celui du printemps, mettait sa part de

charme dans ce retour à la vie. Mais ses plus brillants reflets semblaient à M. de Lastès bien pâles en comparaison de la joie que répandaient autour de lui le sourire rayonnant et le doux regard de Rosa. Non, vraiment, le bon vieux docteur ne s'était pas trompé en disant que l'amour de son enfant serait pour beaucoup dans sa guérison. Il ne comprenait pas comment il avait pu la quitter et se croire malheureux quand Dieu lui laissait tant de bonheur.

Enfin le jour vint où M. de Lastès pouvait pour la première fois sortir de sa chambre et dîner dans le salon que Marthe avait dès l'aube réchauffé d'un bon feu bien flambant. Madame Reynold devait venir avec ceux des enfants dont l'âge comportait assez de raison pour qu'on n'eût pas à craindre leur mouvement et leur babil.

Rosa s'était donné dès le matin les airs d'une petite maîtresse de maison excessivement affairée. Marthe était de bonne humeur, et lui laissait de grand cœur pour ce jour-là le plaisir de commander, se réservant toutefois de n'en faire ni plus ni moins à sa guise. Comment d'ailleurs aurait-elle pu se fâcher quand, trois fois, au risque de faire tomber son bonnet rond dans une de ses casseroles ou de nuire à la réussite de la crème que la bonne fille battait à tour de bras, l'heureuse enfant était venue se jeter à son cou et l'embrasser en disant :

– Marthe, je suis trop heureuse ! dites-moi que vous l'êtes aussi.

– Oui, Mademoiselle Rosa, répondit la bonne fille à la troisième interpellation ; je voudrais seulement que ma chère maîtresse eût vécu pour voir ce beau jour.

– Je le voudrais aussi, dit Rosa dont la figure s'attrista subitement ; mais, Marthe, c'est encore plus beau là-haut qu'ici.

– Sans doute, je le crois. Et pourtant c'est bon de vivre, tout de même, Mademoiselle Rosa.

Rosa trouvait que c'était bien bon de vivre, en effet, et ce jour-là il lui eût été difficile de contredire Marthe.

Le bruit d'une voiture attira son attention, et elle s'élança vers la porte où elle arriva à temps pour recevoir un tendre embrassement de Madame Reynold que suivit de près un gros baiser de la petite Mina.

– Et Cécile ? demanda Rosa en jetant un regard désappointé dans la voiture vide.

– Cécile est restée pour soigner Mariette qui est indisposée et pour surveiller le petit Georges, répondit Madame Reynold. Elle a mis tant de bonne grâce et de cœur à me faire ce sacrifice que je l’ai accepté ; et jamais je ne lui ai vu l’air plus heureux que lorsqu’elle nous a dit adieu sur le seuil de notre porte, tandis que Georges, tout ravi de la perspective d’entendre une belle histoire qu’elle lui avait promise, passait ses deux bras comme un collier autour de son cou. Elle s’était pourtant bien réjouie de cette journée, mais la Cécile d’à présent ne ressemble guère à la Cécile d’autrefois. On peut bien dire que pour elle « toutes choses ont été faites nouvelles. »

– Chère Cécile ! je ne serai pas à moitié aussi contente sans elle, dit Rosa.

La journée s’écoula doucement, et quand, le soir, Rosa se retrouva seule avec son père, elle se sentit si profondément heureuse qu’elle appuya sa tête sur son épaule et pleura.

– Ce ne sont pas des larmes de tristesse, n’est-ce pas ? demanda-t-il en la caressant tendrement.

– Oh ! non, papa, mais je ne puis m’empêcher de pleurer quand je pense qu’il y a quelques jours.

– Eh bien ? achève, mon enfant.

– Il y a quelques jours, papa, j’ai bien cru que Dieu voulait vous reprendre et me laisser seule. Et maintenant nous allons vivre ensemble !.

– Ensemble, dit M. de Lastès en attirant sa petite fille contre son cœur, ensemble, et pour Lui.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

PUBLIÉE

Sous la direction de M. BERSIER.

Rédaction : rue de Clichy, 47 ;

Dépôt : librairie de Ch. Meyrueis et Ce, rue de Rivoli, 174.

Notre époque est celle de la littérature à bon marché. Aujourd'hui toutes les sciences, toutes les idées se vulgarisent et pénètrent jusque dans les derniers rangs de la société. Nous ne sommes pas de ceux qui s'en effrayent et qui préconisent l'ignorance comme l'état idéal des peuples. La lumière vaut mieux que les ténèbres, l'ignorance est la sœur aînée de l'erreur.

Il n'en est pas moins vrai que la vulgarisation de toutes les pensées, produite ainsi soudainement et sans préparation graduelle, offre d'immenses dangers. D'ailleurs, est-ce bien la lumière qu'apportent ces innombrables livres que Paris répand incessamment sur toute la surface de la France ? Eclairent-ils le peuple, par exemple, ces romans qui, sous le prétexte de l'intéresser, lui présentent la peinture brillante et chargée de la vie du grand monde, l'étourdissent par ces tableaux qui font appel à ses appétits les plus grossiers et ne lui laissent au cœur que le sentiment de sa propre misère et l'amer levain de l'envie ?

Eclairent-elles le peuple, ces publications humanitaires, qui flattent l'orgueil des masses, posent l'ouvrier et le prolétaire en héros ou en victime, attribuent nos souffrances non à nos fautes, mais au jeu des institutions politiques, et nous leurrent par d'attrayantes utopies, par les rêves trompeurs d'un perfectionnement matériel indéfini, et font voir la société à travers le prisme éblouissant des plus séduisantes chimères ? Et si nous considérons un autre extrême, élèvent-elles le niveau moral du peuple, ces publications religieuses qui mêlent aux enseignements évangéliques les récits des légendes du moyen âge et des plus absurdes miracles, proposent à notre admiration des saints de couvent et non des hommes mêlés à la vie

active ; qui vantent le célibat comme la vie idéale, rabaissent ainsi la sainteté du mariage, et discréditent la piété en la rendant impossible.

Enfin, quand il s'agit non plus des hommes, mais des enfants, quand il s'agit de les préparer par de bonnes lectures au contact sérieux de la vie réelle, quel est le père, quelle est la mère, qui ne se sont trouvés souvent pris au dépourvu et ne sachant où porter leur choix.

Ces lacunes, nous les avons vivement senties, et nous avons voulu, dans notre faible mesure, essayer de les combler. De là est sortie la création de la *Nouvelle Bibliothèque des Familles*.

Nous nous adressons, dans deux séries diverses, à l'âge mûr et à l'enfance. Nous désirons leur offrir des livres populaires et intéressants par le style, solides et sérieux par le fond. L'inspiration en sera toujours chrétienne. Ce sera là notre force et notre originalité. Nous croyons que le christianisme doit devenir, pour notre salut temporel comme pour notre bonheur éternel, l'éducateur spirituel de la France, et que notre siècle, qui croit souvent l'avoir dépassé, n'a rien à faire de mieux que de s'asseoir à son école.

Telle est la pensée qui inspirera nos publications. Celles-ci seront de nature très diverse. L'histoire, la littérature, les voyages, les études scientifiques en seront les principaux objets. Nous donnerons un soin tout particulier aux biographies des hommes illustres de toutes les époques, parce que nous sommes assurés que rien n'est plus bienfaisant que l'étude d'une belle vie.

L'exécution matérielle de nos ouvrages sera aussi satisfaisante que possible, et nous espérons atteindre les dernières limites du bon marché.

Dès aujourd'hui, nous mettons en vente, dans la série pour l'enfance :

Rosa, par Madame Edmond de Pressensé, un beau volume grand in-18, de 350 pages, prix : 1 fr. 50 c.

Dans la série pour adultes :

L'*Afrique ouverte*, par M. Henry Paumier, un beau volume grand in-18, de 150 pages, orné de 10 belles gravures, prix : 1 fr.

Nous publierons prochainement :

Les Grands Hommes de l'Eglise, ou histoire de l'Eglise en biographies.

Cet ouvrage offrira une esquisse fidèle et animée de la vie des principaux Pères de l'Eglise et de ses plus illustres docteurs pendant les quinze premiers siècles de notre ère.

Benjamin Franklin, par M. Alph. Levray.

Les Précurseurs de la Réforme, par M. Henry Paumier.

L'Amiral de Coligny, par M.A. Vulliet.

Duplessis-Mornay, par M. Eug. Bersier.

Saint Paul, Conférences, par M. Edmond de Pressensé.

Notre dépôt central est à la librairie de MM. Ch. Meyrueis et C^e, 174, rue de Rivoli. Pour se procurer un de nos ouvrages, il suffit d'envoyer au Dépôt une lettre avec un mandat sur la poste de la valeur du livre, à l'ordre de M. Meyrueis, avec l'adresse très exacte à laquelle doit être envoyé l'ouvrage. La remise habituelle sera faite à MM. les Pasteurs et Instituteurs.

On trouvera également un dépôt de nos publications chez les principaux libraires protestants de la France et de l'étranger.

AU DÉPOT DE LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

CHEZ

CH. MEYRUEIS ET C^{ie}, LIBRAIRES

174, RUE DE RIVOLI

VIENT DE PARAÎTRE

L'AFRIQUE OUVERTE

OU

UNE ESQUISSE DES DÉCOUVERTES DU D^r LIVINGSTONE

PAR HENRY PAUMIER

Un beau volume, orné de dix gravures et d'une carte, de 150 pages,
grand in-18. Prix : 1 fr.

PUBLICATIONS PROCHAINES

Les grands Hommes de l'Eglise, ou Histoire de l'Eglise en biographies.

Benjamin Franklin, par M. Alphonse Levray.

Les Précurseurs de la Réforme, par M. Henry Paumier.

L'Amiral Colligny, par M. A. Vulliet.

Duplessis-Mornay, par M. Eugène Bersier.

Saint Paul. Conférences par M. E. de Pressensé.

L'AMI DE LA JEUNESSE ET DES FAMILLES

(32^e ANNÉE)

Ce journal, dont le succès va croissant chaque année, atteint aujourd'hui le chiffre remarquable de 5,612 souscripteurs.

Il paraît chaque mois en une feuille de 16 pages, format pittoresque, à deux colonnes, sur très beau papier, illustré de gravures extrêmement soignées.

Prix : 3 fr. par an.

On s'abonne au bureau du journal, rue de Clichy, 47, à Paris, en envoyant un mandat sur la poste au nom de M. CABANIS.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Rosa, par Mme E. de Pressensé,...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64566919>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. ROSA
 1. I
 2. II
 3. III
 4. IV
 5. V
 6. VI
 7. VII
 8. VIII
 9. IX
 10. X
 11. XI
 12. XII
 13. XIII
 14. XIV
 15. XV
 16. XVI
 17. XVII
 18. XVIII
 19. XIX - LA LÉGENDE DU DRAGON.
 20. XX
 21. XXI
 22. XXII
 23. XXIII
 24. XXIV
 25. XXV
 26. XXVI
 27. XXVII
 28. XXVIII

29. NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES PUBLIÉE
Sous la direction de M. BERSIER.

3. À propos de cette édition numérique